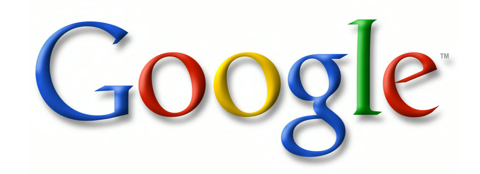


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

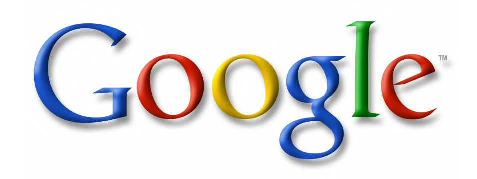
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

LA PHOTOGRAPHIE
MENTALE
DES ESPRITS
DÉVOILÉE

CONNAISSANCE DE LA CAUSE QUI PRODUIT LES EFFETS
NATURELS ET MAGNÉTIQUES
DU SPIRITISME, DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

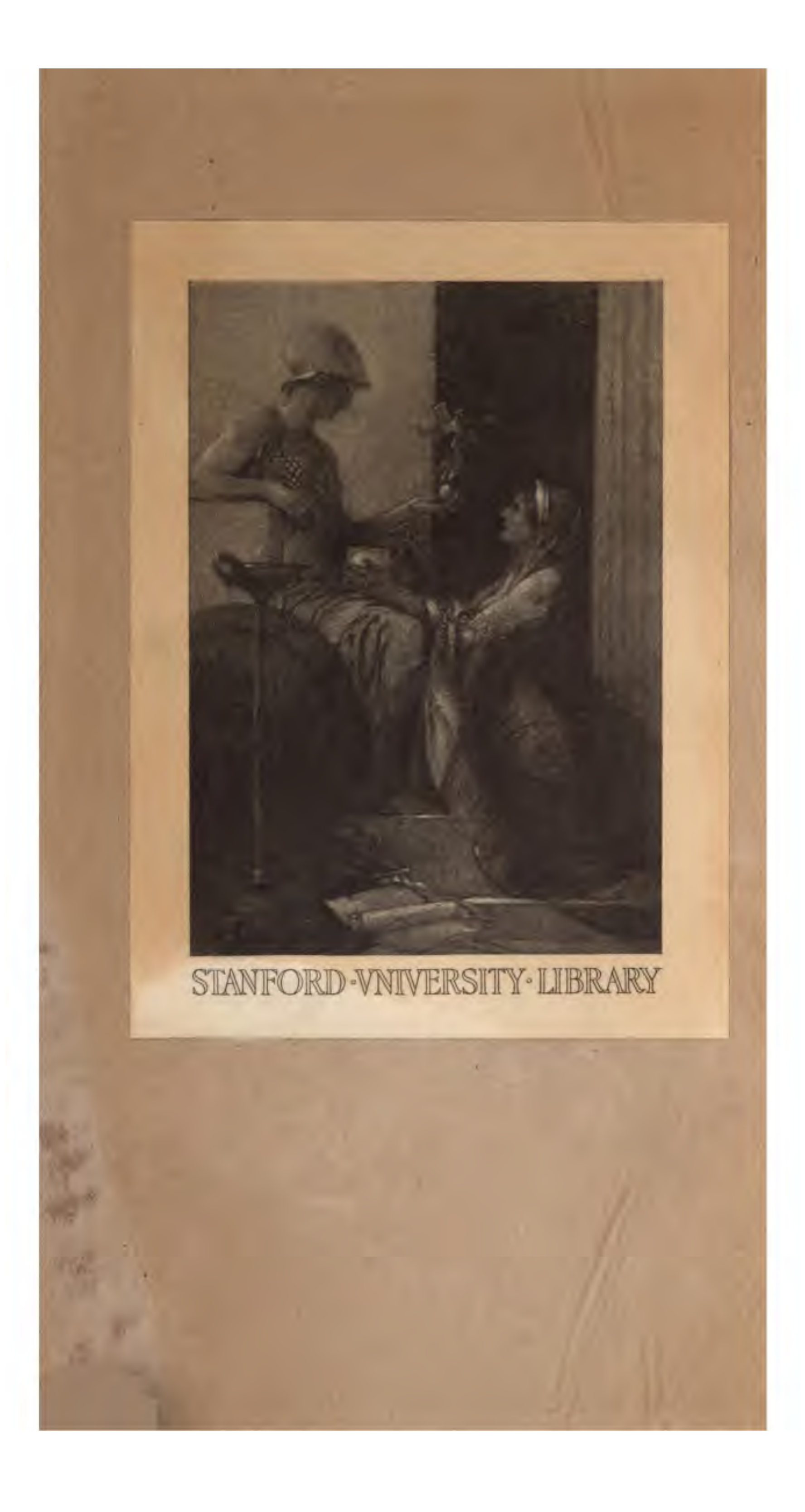
M. FERDINAND ROUGET



TOULOUSE
BOMPARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DES BALANCES, 38

SE TROUVE ÉGALEMENT CHEZ L'AUTEUR

M DCCC LXX


STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

PHOTOGRAPHIE
MENTALE
DES ESPRITS
DÉVOILÉE

douteuses de l'esprit des tables tournantes, ils abandonnent à l'inconnu ténébreux la direction de leur pensée, et deviennent, ce qui est horrible et tout à fait contre nature, des aliénés volontaires.

Longtemps avant nous, les brames magnétisaient des tables, et les soulevaient de terre en y imposant seulement les mains. La pythonisse d'Endor était ce qu'on appellerait aujourd'hui un puissant médium, et elle évoquait les trépassés; or, l'évocation des trépassés, c'est la nécromancie la plus noire des sciences de l'abîme, la plus maudite des opérations sortiléges. La nécromancie substituée au christianisme, la lumière des morts remplaçant la parole du Dieu vivant, le fluide spectral descendant sur nous au lieu de la grâce, la communion eucharistique oubliée pour nous ne savons quels banquets où l'âme s'asphyxie en aspirant le phosphore des cadavres: voilà ce que les spirites prennent pour une rénovation religieuse, voilà leur foi et leur culte, voilà enfin le dieu noir qu'ils adorent!

Beaucoup de gens ne trouvent de vérité, de certitude que dans le spiritisme; ils cherchent avec témérité la réponse à des questions que l'esprit humain ne saurait résoudre ici-bas. Éblouie par l'éclat des phénomènes, l'intelligence perd en quelque sorte la faculté de voir. Dans l'impossibilité où elle est de tout concilier, de ramener à un seul faisceau les traits de lumière qui lui arrivent de toute part, elle s'arrête aux apparences, sans se mettre en souci des contradictions. De là ces théories où se trouvent confondues pêle-mêle les notions les plus distinctes, l'esprit et la matière,

l'âme et le fluide, Dieu et le monde des esprits; théories auxquelles rien ne fait défaut, comme on le voit, le bons sens excepté.

Les prodiges du spiritisme sont des effets magnétiques, qui surprennent ceux qui en ignorent les causes, ou qui leur assignent des causes non proportionnelles à de pareils résultats. L'étude des forces secrètes de la nature, de la vie, du mouvement, de la pneumatique occulte, et les expériences magnétiques que nous avons faites pendant vingt années, nous ont mis à même de démontrer dans cet ouvrage * que la photographie mentale est un phénomène naturel et magnétique qui touche à la physique, d'une part et à la psychique de l'autre; que les esprits qui parlent dans les tables ou par l'organe des médiums sont les esprits vaporeux du sang, surexcités par la volonté et le désir des spirites; que la projection fluidique ou vaporeuse du sang, souvent répétée, épuise le principe de la vie, appauvrit le cerveau, le cœur, et détermine souvent des hallucinations et la folie; que c'est à la vapeur du sang que l'imagination emprunte tous les fantômes qu'elle enfante; que les visions sont le délire du sang, agent secret des sympathies; qu'il propage l'hallucination comme un virus subtil, et que, lorsqu'il s'évapore, son sérum se dilate, ses globules se gonflent, se déforment, et donnent des corps aux fantaisies les plus

* La publication de cet ouvrage a été annoncée en tête de notre *Traité pratique de magnétisme humain*, sortie sous presse en septembre 1858.

bizarres, aux rêves, au délire, aux hallucinations et à la folie.

En publiant ce travail, qui est le fruit de longues études et de pénibles expériences, nous n'avons eu d'autre but que de faciliter la connaissance des causes qui produisent tous les phénomènes magnétiques, afin qu'on puisse éviter l'erreur, l'abus et les dangers du spiritisme.

Tel est notre ardent désir : fasse le Ciel qu'il se réalise !

CHAPITRE Ier

LA VIE ET LE MOUVEMENT UNIVERSEL

Une seule idée, puissante comme l'Éternel, dont elle émane, est descendue dans la nuit du chaos; elle a reposé sur les germes innombrables dans lesquels dormait la vie de tous les êtres successivement destinés à l'existence, et la vie et le mouvement ont commencé. Obéissant à une loi unique, le mouvement a tout ordonné pour une grande et profonde harmonie; toutes les combinaisons des êtres sont venues se perdre et se renouveler dans une seule combinaison; tous les êtres sont venus se confondre et se reproduire dans l'uniformité de l'ordre général; tout ce qui appartient au développement des êtres et à leur conservation, tous les phénomènes qu'ils offrent dans le cours plus ou moins long de leur durée a été le résultat d'une seule cause et va se terminer constamment à un seul effet; l'univers vivant par le mouvement, contenant toutes les successions, toutes les reproductions, comme des accidents nécessaires à son existence, développant dans son

sein la destinée de l'insecte et la destinée des mondes, s'est avancé, paisible comme Dieu, dans la route de l'éternité.

Tous les corps, à quelque distance qu'ils se meuvent dans l'espace, exercent entre eux une action mutuelle plus ou moins forte, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés et que leur masse est plus ou moins considérable; c'est par cette action que la nature développe, entretient, conserve tous les êtres, et qui augmente, diminue, altère, maintient toutes leurs propriétés. Le plus grand de tous les mouvements est celui par lequel les êtres gravitent les uns vers les autres, et par lequel aussi tous les êtres sont le plus généralement et le plus profondément modifiés; mais toute modification, tout changement subi par un corps intéresse nécessairement la conservation de ce corps, c'est-à-dire que ce changement a nécessairement pour terme de le développer, de l'entretenir ou de le détruire. Prétendre le contraire, ce serait prétendre qu'une modification ne modifie pas, ce serait prétendre que, dans cet ordre universel de choses, où toutes les successions, toutes les reproductions sont le produit du mouvement, il y a des mouvements qui n'opèrent rien.

Ce qui constitue un corps ce qu'il est, ce sont ses propriétés, c'est la manière dont il est organisé ou la manière dont sont combinés entre eux les éléments qui le composent. Toutes les fois qu'on agit sur un corps, on agit sur ses propriétés; on les modifie en plus ou en moins, selon qu'il est nécessaire pour le conserver; si on les altère, on le détruit. Mais les corps qui se

meuvent dans l'espace, quelle que soit la distance qui les sépare, ne peuvent s'affecter, se modifier entre eux, s'il n'existe entre eux un milieu ou un agent qui transmette réciproquement leur action. Or, comment le vide pourrait-il transmettre une action, un mouvement, devenir pour ainsi dire l'organe de toutes les modifications des êtres qui peuplent l'univers?

Les êtres qui peuplent l'univers existent dans un milieu commun qui reçoit toutes leurs impressions et et qui les transmet de l'un à l'autre. Ce milieu est une substance fluidique composée de chaleur, de lumière, d'électricité et de magnétisme. C'est au moyen de cette substance fluidique que la nature entretient, développe et conserve tous les êtres, les modifie en agissant d'une manière intime sur leurs propriétés; c'est l'instrument et l'exécuteur de toutes les lois de la nature, depuis celle qui détermine la marche harmonieuse des sphères, jusqu'à celle qui porte les sensations et la vie à l'insecte le plus ignoré. Cette substance fluidique est d'une telle subtilité qu'elle pénètre tous les corps, agit dans les organisations les plus déliées comme dans les organisations les plus grossières, et devient partout le moyen de tous les mouvements comme la cause de tous les effets.

Tous les êtres, quels qu'ils soient, se conservent tous et sont tous modifiés par la même loi; ils ont par rapport à cette loi qui les conserve et qui les modifie une organisation commune. Il est évident qu'il existe une propriété, la même chez tous, celle par laquelle cette loi les saisit et les meut, celle par laquelle cette loi

les ordonne relativement à un effet universel, et combine toutes leurs actions pour un seul résultat.

Si la loi de la gravitation n'affectait pas dans tous les êtres la même propriété, on ne concevrait jamais comment tous ces effets qui émanent de ces êtres vont se perdre dans un effet commun ; comment tous ces êtres eux-mêmes se modifient par une action réciproque; et au lieu de l'harmonie féconde que nous voyons régner dans le système du monde, on n'y apercevrait partout que confusion, désordre et stérilité.

Si les grands comme les petits corps, si les sphères célestes, comme les corps organisés qui existent ou se meuvent sur ces sphères, obéissent à la gravitation universelle, ils ont donc tous une propriété commune, pour y obéir; cette propriété, telle qu'elle est dans les grands corps, doit se retrouver dans les petits, et la manière dont s'affectent et sont affectés les petits corps ne peut différer de la manière dont les grands corps eux-mêmes s'affectent et sont affectés. Or, comment les grands corps s'affectent-ils entre eux? Absolument comme deux aimants qu'on met en présence l'un de l'autre : plus on rapproche ces aimants, et plus le fluide magnétique qui sort des pôles de l'un entre avec impétuosité dans les pôles de l'autre, et plus l'attraction entre les aimants devient forte. De même, plus deux corps célestes s'approchent, plus ils s'attirent et plus leur action réciproque est considérable, parce que le fluide qui est l'intermède de leur action, et dans lequel les corps sont plongés et pénétrés de toute part, entraîne sûrement alors les deux corps l'un vers l'autre.

Or le fluide ne peut les entraîner l'un vers l'autre, s'il n'existe pour eux, comme pour l'aimant, des points d'introduction ou des pôles qui rendent le fluide ou qui le reçoivent. Autrement, qu'arriverait-il ? Que, contre la vérité des phénomènes, il serait impossible aux corps célestes de s'attirer; car, si le fluide qui sort de l'un ne rencontrait dans l'autre aucun point d'introduction, aucun pôle pour le recevoir, il rejaillirait sur l'autre, si on peut se servir de cette expression, et les corps ne s'attireraient pas, mais se repousseraient en raison de leur proximité.

On ne peut contester l'action d'un corps sur un autre, ou la gravitation d'un corps vers un autre; on est forcé de reconnaître que le moyen de cette action ou de cette gravitation est un fluide; il faut donc que l'on convienne qu'il y a dans les corps des pôles, ou des points d'introductions déterminés pour recevoir ce fluide, ou bien ce ne sera plus l'attraction ou la gravitation universelle que l'on concevra, mais la répulsion universelle, c'est-à-dire le contraire de ce qui est dans la nature.

Si les sphères célestes ont des pôles, si c'est par le moyen de ces pôles que s'opère le phénomène de la gravitation universelle entre eux, les autres corps organisés, les hommes, les animaux, les plantes, ont donc aussi des pôles; car les hommes, les animaux, les plantes, éprouvent comme tous les autres corps les effets de la gravitation universelle, et sont pofondément modifiés par cette gravitation; ils ont pour éprouver ces effets la même propriété qu'ont les grands

corps qui les éprouvent; la seule différence qu'il y ait entre les pôles des grands corps et les leurs, c'est que leurs pôles, qui sont aussi les organes de leurs sens, sont mobiles, tandis que les pôles des grands corps ne le sont pas; les pôles des uns ne sont destinés qu'à recevoir et à restituer une action uniforme et déterminée, tandis que les pôles des autres sont destinés à recueillir tout ce qui les environne et à répandre au-dehors une multitude infiniment variée d'impressions.

La substance fluidique universelle qui pénètre toutes les organisations au moyen des pôles qui sont destinés à la recevoir, n'agit pas dans chacune de la même manière. Comme son action est de développer, de maintenir tous les êtres suivant leur nature, on comprend que, cette nature étant partout plus ou moins dissemblable, elle ne doit agir dans chaque être que conformément à son économie particulière.

Les êtres d'une même espèce, et ceux qui dans la même espèce ont plus de ressemblance dans leurs constitutions, exercent les uns sur les autres une action plus profonde, plus puissante et plus étendue; car les êtres d'une même espèce et ceux qui dans leur espèce sont très-analogues, travaillent et affectent de la même manière le milieu dans lequel ils sont plongés et qui les pénètre en tous sens; ils se renvoient mutuellement les mêmes impressions, et le fluide qu'ils se transmettent, étant modifié d'une façon toute semblable; porte dans leur constitution physique les mêmes habitudes; d'où il résulte que les êtres d'une même espèce, dans les circonstances ordinaires de leur durée, ne se

nuisent pas physiquement entre eux, qu'ils sont plus ou moins disposés à vivre en société; que beaucoup d'hommes assemblés finissent par obéir aux mêmes impressions ; que la haine, la colère, la peur, sont des passions contagieuses qui se communiquent avec une telle rapidité qui tient quelquefois du prodige. D'où il résulte aussi que, lorsque l'on rentre dans une assemblée où tout est composé pour l'indignation, on sent malgré soi son organisation se composer aussi pour le même sentiment ; que lorsque l'on sort de cette assemblée, si on entre dans une société de gens modérés, on sent encore, malgré soi, son organisation s'apaiser et se composer pour des affections tranquilles ; que la douleur d'autrui nous affecte physiquement ; que, si nous sommes délicatement constitués, toutes les sensations qu'éprouve un être malade en notre présence, nous les éprouvons quelquefois comme lui ; que la pitié nous donne tous les maux que nous voyons souffrir à nos semblables ; qu'elle est plus active, plus involontaire chez l'homme qui refléchit peu, qui n'a pas altéré les dispositions naturelles de son organisation, que chez l'homme qui a forcé son imagination à subir le travail de son esprit et de sa volonté.

Les hommes d'une même société sont disposés à recevoir comme involontairement les mêmes opinions, les mêmes préjugés, et à contracter les mêmes habitudes.

Les hommes réunis ont toujours moins de force d'esprit, des pensées moins originales, un caractère moins décidé que les hommes isolés qui ont longtemps vécu dans la solitude, qui ont de très-bonne heure disposé

leur imagination pour recevoir l'action des grands objets de la nature, qui n'ont jamais été modifiés que par des sensations puissantes et profondes, ces hommes, au milieu du monde, demeurent plus que d'autres étrangers aux impressions que le monde rassemble, presque toujours malheureux de sa force et souffrant de son génie.

Ce jeu si varié, si étonnant des organisations les unes sur les autres, au moyen duquel la nature départ à chaque individu les modifications qui conviennent à sa conservation et à son développement, avec lequel elle prépare à chaque espèce les habitudes qu'il lui faut pour qu'elle s'entretienne et se perpétue ; ce jeu donne lieu à des réflexions aussi neuves qu'intéressantes ; et en étudiant ces immenses résultats, on reconnaît qu'il n'est que l'effet infiniment simple d'une cause infiniment simple aussi, mais infiniment puissante par sa simplicité. C'est toujours cette substance fluidique, ce milieu avec lequel la nature fait tout, qui, se trouvant semblablement ou diversement modifiée, en raison de l'analogie ou de la différence des organisations dans lesquelles elle est reçue, opère les phénomènes si nombreux que, dans leur action réciproque, ces organisations offrent à notre curiosité. Tantôt cette substance fluidique dispose les êtres à l'imitation, tantôt elle les dispose de manière qu'ils se contrarient ; mais comme la nature veut essentiellement l'ordre et l'harmonie, comme en général tous les fluides tendent à se mettre en équilibre, de même que, troublés par plusieurs mouvements, ils finissent par se composer pour un seul, en

général aussi, le fluide universel, se composant pour une action commune, tend toujours à mettre les êtres animés, comme tous les autres êtres, dans une relation uniforme entre eux et, quel que soit d'abord leur peu de correspondance, les dispose insensiblement pour les mêmes impressions.

L'imagination, considérée dans ses effets physiques, est une faculté qui modifie notre organisation, de manière à lui faire éprouver, en l'absence des objets, des impressions semblables à celle qu'on doit à leur présence, ou en la présence des objets, des impressions plus fortes ou plus faibles que celles que les objets peuvent naturellement produire.

L'imagination se mêle plus ou moins, mais presque toujours, aux diverses sensations que nous éprouvons. Nous avons rarement des sensations simples, c'est-à-dire qu'à la sensation qu'un objet produit se mêle très-ordinairement le souvenir plus ou moins vague d'une sensation déjà éprouvée; un danger rappelle un autre danger, un plaisir un autre plaisir, le souvenir de la peine autrefois ressentie rend plus insupportable la peine dont nous sentons actuellement les atteintes; nous comparons sans cesse et par un jugement très-rapide, et ce que nous sommes et ce que nous fûmes, et il n'est presque aucune des impressions que nous recevons qui ne se trouve ainsi modifiée en plus ou en moins par les impressions que nous avons reçues.

L'imagination ne peut exister sans la mémoire, c'est-à-dire sans cette faculté qui lie le passé au présent, qui constitue le *moi* de chaque être, et qui fait que les in-

stants de leur durée ne demeurent pas épars, pour ainsi dire, mais se succèdent et s'enchaînent pour composer une seule vie. L'imagination n'est cependant pas la mémoire : la mémoire rappelle les sensations, les idées passées; l'imagination les ajoute aux sensations, aux idées présentes, pour en augmenter ou diminuer l'intensité; mais l'âme opère sur le travail de l'imagination et en rectifie souvent les résultats.

L'imagination est nécessaire à notre existence; elle veille, pour ainsi dire, sur les mouvements de tous les êtres dont nous sommes entourés, et nous modifie relativement aux conséquences du bien ou du mal qu'ils peuvent nous faire. L'imagination chez la femme est plus mobile que chez l'homme : il faut que cela soit ainsi, parce que la femme, destinée par sa nature au premier développement de l'enfance, doit, avec une prévoyance, une activité de tous les instants, pouvoir se détacher en quelque sorte de plusieurs sensations, de plusieurs idées, pour en assembler subitement plusieurs autres, selon les dangers et les besoins de la famille naissante. L'imagination, chez l'homme, est plus forte que chez la femme, c'est-à-dire qu'elle rapproche une plus grande quantité de sensations et d'idées, et qu'elle y tient davantage; et il faut que cela soit ainsi, parce que l'homme, obligé d'assurer au dehors et d'une manière durable l'existence de la famille, forcé de prévoir au loin et pour longtemps, ne se laisse pas modifier par toutes les impressions que les objets extérieurs peuvent apporter à ses sens.

L'imagination de la femme, relativement à l'esprit,

a plus de grâce que celle de l'homme, parce que la grâce consiste dans le mouvement facile des idées; mais l'homme a plus d'énergie et d'étendue dans l'esprit que la femme ou, ce qui est la même chose, plus de génie, parce que le génie consiste à opérer sur beaucoup d'idées et à les rassembler pour de grands résultats.

L'imagination agit sur notre organisation, ou en la contraignant, ou en la développant : elle contraint notre organisation, quand elle rassemble des idées qui peuvent nous inspirer l'effroi d'un danger et toutes les fois que nous sommes sujets à une impression fâcheuse; elle développe notre organisation, quand elle rassemble des idées qui peuvent nous rappeler des impressions agréables et toutes les fois que nous sommes modifiés par des impressions favorables.

L'imagination peut faire du bien ou du mal : elle fait du bien, lorsqu'elle éveille et entretient des impressions agréables et douces, susceptibles d'aider l'action conservatrice de la nature; elle fait du mal, lorsqu'elle entretient des impressions importunes et chagrines, qui altèrent toujours l'organisation en contrariant l'action conservatrice de la nature, qui aimante tous les êtres vivants au moyen du fluide universel.

Le fluide universel est l'élément vital qui se manifeste par les phénomènes de chaleur, de lumière, d'électricité et de magnétisme, qui aimante tous les globes terrestres et tous les êtres vivants. Ce fluide est une vibration perpétuelle. La force qui la met en mouvement, et qui lui est inhérente, se nomme magnétisme. Dans l'infini, cette substance fluidique est l'éther ou la

lumière éthérée. Dans les astres qu'elle aimante, elle devient lumière astrale; dans les êtres organisés, lumière ou fluide magnétique. Dans l'homme, elle forme le corps astral ou le médiateur plastique.

Cet agent universel, par ses différents modes d'aimantation, nous attire les uns vers les autres, ou nous éloigne les uns des autres; soumet l'un aux volontés de l'autre, en le faisant entrer dans son cercle d'attraction; rétablit ou dérange l'équilibre dans l'économie animale, par ses transmutations et ses effluves alternatives; reçoit et transmet les empreintes de la force imaginaire, qui est dans l'homme l'image et la ressemblance du verbe créateur; produit ainsi les pressentiments et détermine les rêves. La science des prodiges est la connaissance de cette force merveilleuse, et l'art de faire des prodiges est tout simplement l'art d'aimanter ou d'illuminer les êtres suivant les lois du magnétisme et de la lumière astrale. Nous préferons le mot de *lumière* à celui de *magnétisme*, parce qu'il est plus traditionnel, et qu'il exprime d'une manière plus complète et plus parfaite la nature de l'agent universel, que les Hébreux appelaient *od*, comme le chevalier de Reichenbach; que les anciens philosophes alchimistes nommaient *Azoth*, que les magnétiseurs anciens et modernes désignent sous le nom de *fluide magnétique* ou *vital*, que l'école de Pascalis Martinez appelle *lumière astrale*.

CHAPITRE II

LA LUMIÈRE ASTRALE

Dieu est l'âme de la lumière, et la lumière universelle et infinie est pour nous comme le corps de Dieu. La lumière crée les formes suivant les lois des mathématiques éternelles, par l'équilibre universel du jour et de l'ombre. La lumière correspond avec la vie. Le royaume des ténèbres, c'est la mort. La lumière est la source des pensées, et les signes primitifs de la pensée se tracent d'eux-mêmes dans la lumière, qui est l'instrument matériel de la pensée.

La lumière est le grand médiateur plastique, et l'alliance de l'âme avec le corps est un mariage de lumière et d'ombre.

La lumière est un réceptacle commun des vibrations du mouvement universel, des images et des formes; c'est le grand médiateur plastique universel qui constitue le fantôme sidéral individuel. C'est un fluide et une force qui entraînent la communication secrète de tous les appareils nerveux entre eux; de là naissent la

sympathie et l'antipathie; c'est l'élément vital qui se manifeste par les phénomènes de chaleur, de lumière d'électricité et de magnétisme, qui aimante tous les globes terrestres et tous les êtres vivants. Cet agent, par la double polarité dont l'une attire, tandis que l'autre repousse, dont l'une produit le chaud, l'autre le froid, nous attire les uns vers les autres, ou nous éloigne les uns des autres par ses différents modes d'aimantation, soumet l'un aux volontés de l'autre, en le faisant entrer dans son cercle d'attraction; rétablit ou dérange l'équilibre dans l'économie animale, par ses transmutations et ses effluves alternatives; reçoit et transmet les empreintes de la force imaginaire, qui est dans l'homme l'image et la ressemblance du verbe; produit ainsi les pressentiments et détermine les rêves, la seconde vue et les visions extra-naturelles aux sensitifs, aux exotiques et aux somnambules magnétiques.

Ce fluide ambiant, cet éther électro-magnétique, ce calorique vital et lumineux qui pénètre toute chose, est fixé par le poids de l'atmosphère et par la force d'attraction centrale.

La lumière primordiale, véhicule de toutes les idées, est la mère de toutes les formes et les transmet d'émanation en émanation, diminuées ou seulement altérées en raison de la densité des milieux. Les formes secondaires sont des reflets qui retournent au foyer de la lumière émanée.

Les formes des objets, étant une modification de la lumière, restent dans la lumière où le reflet les renvoie; aussi la lumière astrale ou le fluide terrestre,

que nous appelons le grand agent magnétique, est-il saturé d'images ou de reflets de toutes sortes que notre âme peut évoquer et soumettre à son diaphragme. Ces images nous sont toujours présentes, et sont seulement effacées par les empreintes plus fortes de la réalité pendant la veille ou par les préoccupations de notre pensée, qui rendent notre imagination inattentive au panorama mobile de la lumière astrale. Quand nous dormons, ce spectacle se présente de lui-même à nous, et c'est ainsi que se produisent les rêves : rêves incohérents et vagues, si quelque volonté dominante ne reste active pendant le sommeil et ne donne, à l'insu même de notre intelligence, une direction au rêve, qui alors se transforme en songe.

Le somnambulisme magnétique n'est autre chose qu'un sommeil artificiel ou un mode particulier d'exister produit par l'union, soit volontaire, soit forcée, de deux âmes dont l'une veille pendant que l'autre dort, c'est-à-dire dont l'une dirige l'autre dans le choix des reflets pour changer les rêves en songes et savoir la vérité au moyen des images.

Ainsi, les somnambules ne vont pas réellement aux endroits où le magnétiseur les envoie; elles en évoquent les images dans la lumière astrale, et ne peuvent rien voir de ce qui n'existe pas dans cette lumière.

La lumière astrale a une action directe sur les nerfs, qui en sont les conducteurs dans l'économie animale et qui la portent au cerveau; aussi, dans l'état de somnambulisme, peut-on voir par les nerfs et sans avoir besoin même de la lumière rayonnante, le fluide astral

étant une lumière latente, comme la physique a déjà reconnu qu'il existe un calorique latent.

Le magnétisme à deux est sans doute une merveilleuse découverte; mais le magnétisme d'un seul, se rendant lucide à volonté et se dirigeant lui-même, c'est la perfection de l'art magnétique; et le secret de ce grand phénomène n'est pas à trouver: il a été connu et pratiqué par un grand nombre de savants que l'histoire des sciences naturelles occultes nous fait connaître.

Le monde est aimanté de la lumière du soleil, et nous sommes aimantés de la lumière astrale du monde. Ce qui s'opère dans le corps de la planète se répète en nous. Il y a en nous trois mondes analogues et hiérarchiques, comme dans la nature entière.

L'homme est le microcosme ou petit monde, et, suivant les analogies, tout ce qu'il y a dans le grand monde se reproduit dans le petit. Il y a donc en nous trois centres d'attraction et de projection fluidique: le cerveau, le cœur ou l'épigastre et l'organe génital. Chacun de ces organes est unique et double. Chacun de ces organes attire d'un côté et repousse de l'autre. C'est au moyen de ces appareils que nous nous mettons en communication avec le fluide universel, transmis en nous par le système nerveux.

L'homme qui parvient à la lucidité magnétique par ses propres efforts peut communiquer et diriger à volonté des vibrations magnétiques dans toute la masse de la lumière astrale, dont il devine les courants. Au moyen de ces vibrations, il influence le système nerveux

des personnes soumises à son action, soit qu'elles se trouvent près ou éloignées.

Ainsi, une volonté lucide peut agir sur la masse de la lumière astrale et, avec le concours d'autres volontés qu'elle absorbe et qu'elle entraîne, déterminer de grands et irrésistables courants.

Tout effort intelligent de volonté est une projection de fluide ou de lumière humaine, et ici il importe de distinguer la lumière humaine de la lumière astrale, et le magnétisme humain du magnétisme universel. En nous servant du mot fluide, nous employons une expression reçue et nous cherchons à nous faire comprendre par ce moyen; mais nous sommes loin de décider que la lumière latente soit un fluide; tout nous porterait, au contraire, à préfèrer, dans l'explication de cet être phénoménal, le système des vibrations. Quoi qu'il en soit, cette lumière, étant l'instrument de la vie, se fixe naturellement à tous les centres vivants; elle s'attache au noyau des planètes comme au cœur de l'homme (et par le cœur de l'homme, nous entendons le grand sympathique), mais elle s'identifie à la vie propre de l'être qu'elle anime, et c'est par cette propriété d'assimilation sympathique qu'elle se partage sans confusion. Ainsi, elle est terrestre dans ses rapports avec le globe de la terre, et exclusivement humaine dans ses rapports avec les hommes.

C'est pour cela que l'électricité, le calorique, la lumière, non-seulement ne produisent pas, mais tendent, au contraire, à neutraliser les effets du magnétisme universel et humain.

La lumière astrale, subordonnée à un mécanisme aveugle et procédant des centres donnés d'autotélie, est une lumière morte et opère mathématiquement suivant les impulsions données ou suivant les lois fatales; la lumière humaine, au contraire, n'est fatale que chez l'ignorant qui fait des tentatives au hasard; chez l'homme initié, elle est subordonnée à l'intelligence, soumise à l'imagination et dépendante de la volonté. C'est cette lumière qui, projetée sans cesse par notre volonté, forme les atmosphères personnelles. Le corps absorbe ce qui l'environne et rayonne sans cesse en projetant ces miasmes et ses molécules invisibles; il en est de même de l'esprit; en sorte que ce phénomène, nommé le respir, a réellement l'influence qu'on lui attribue, soit au physique, soit au moral. Il est réellement contagieux de respirer le même air que les malades, et de se trouver dans le cercle d'attraction des méchants.

Lorsque l'atmosphère magnétique de deux personnes est tellement équilibré que l'attractif de l'une aspire l'expansion de l'autre, il se produit un attrait qu'on nomme la sympathie; alors l'imagination, évoquant à elle tous les rayons ou tous les reflets analogues à ce qu'elle éprouve, se fait un poëme de désirs qui entraînent la volonté; et si les personnes sont de sexes différents, il se produit en elles, ou le plus souvent dans la plus faible des deux, une ivresse complète de lumière astrale, qu'on appelle la passion proprement dite ou l'amour. L'amour sexuel est toujours une illusion, puisque c'est le résultat d'un mirage imaginaire.

La lumière astrale est un agent subtil, toujours actif, toujours luxuriant de sève, toujours fleuri de rêves séduisants et de douces images; cette force aveugle par elle-même et subordonnée à toutes les volontés, soit pour le bien, soit pour le mal; ce circulus toujours renaissant d'une vie indomptée, qui donne le vertige aux imprudents; cet esprit corporel, ce corps igné, cet éther impalpable et présent partout, cette immense séduction de la nature, comment la définir tout entière et comment qualifier son action? Indifférente en quelque sorte par elle-même, elle se prête au bien comme au mal, elle porte la lumière et propage les ténèbres. Pour dompter et dominer le cercle de la lumière astrale, il faut parvenir à se mettre hors de ces courants, c'est-à-dire à s'isoler.

Ce torrent de la vie universelle est un monstre à dompter, c'est l'ennemi à vaincre; c'est lui qui envoie à nos évocations et aux conjurations de la Géotie tant de larves et de fantômes; c'est en lui que se conservent toutes les formes dont le fantastique et fortuit assemblage peuple nos cauchemars de si abominables monstres. Se laisser entraîner à la dérive par ce fleuve qui tournoie, c'est tomber dans les abîmes de la folie, plus effrayants que ceux de la mort; chasser les ombres de ce chaos et lui faire donner des formes parfaites à nos pensées, c'est être homme de génie, c'est créer, c'est avoir triomphé de l'enfer!

La lumière astrale dirige les instincts des animaux et livre bataille à l'intelligence de l'homme, qu'elle tend à pervertir par le luxe de ses reflets et le mensonge de

ses images; action fatale et nécessaire que dirigent et rendent plus funeste encore les âmes en peine, dont les volontés inquiètes cherchent des sympathies dans nos faiblesses, et nous tentent moins pour nous perdre que pour se faire des amis.

Ce livre des consciences, qui, suivant le dogme chrétien, doit être manifesté au dernier jour, n'est autre que la lumière astrale dans laquelle se conservent les impressions de tous les verbes, c'est-à-dire de toutes les actions et de toutes les formes. Nos actes modifient notre respir magnétique de telle sorte qu'un somnambule magnétique, qu'un voyant ou thaumaturge peuvent dire, en s'approchant d'une personne pour la première fois, si cette personne est innocente ou coupable, et quels sont ses vertus ou ses crimes. Cette faculté était appelée par les chrétiens de la primitive Église le *discernement des esprits*.

Il n'y a pas de monde invisible, il y a seulement plusieurs degrés de perfection dans les organes. Le corps est la représentation grossière et comme l'écorce passagère de l'âme. L'âme peut percevoir par elle-même, et sans l'entremise des organes corporels, au moyen de sa sensibilité et de son *diaphane,* les choses, soit spirituelles, soit corporelles, qui existent dans l'univers. Spirituel et corporel sont des mots qui expriment seulement les degrés de ténuité ou de densité de la substance.

Ce qu'on appelle en nous l'imagination n'est que la propriété inhérente à notre âme de s'assimiler les images et les reflets contenus dans la lumière vivante, qui est

le grand agent magnétique. Ces images et ces reflets sont des révélations, quand la science intervient pour nous en révéler le corps et la lumière. L'homme de génie diffère du rêveur et du fou, en cela seulement que ses créations sont analogues à la vérité; tandis que celles des rêveurs et des fous sont des reflets perdus et des images égarées.

La science diffère du mysticisme en ce qu'elle ne juge *à priori* qu'après avoir établi *à posteriori* la base même de ses jugements, c'est-à-dire qu'après avoir compris la cause par les effets elle trouve le secret des effets inconnus dans l'énergie même de la cause, au moyen de la loi universelle de l'analogie; aussi dans les sciences occultes tout est-il réel, et les théories ne s'établissent-elles que sur les bases de l'expérience. Ce sont les réalités qui constituent les proportions de l'idéal; et le vrai savant n'admet comme certain dans le domaine des idées que ce qui est démontré par la réalisation. En d'autres termes, ce qui est vrai dans la cause se réalise dans l'effet; ce qui ne se réalise pas, n'est pas. La réalisation de la parole, c'est le verbe proprement dit. Une pensée se réalise en devenant parole; elle se réalise par les signes, par les sons et par la figure des signes : c'est là le premier degré de réalisation. Puis elle s'imprime dans la lumière astrale au moyen des signes de l'écriture et de la parole; elle influence d'autres esprits en se réflétant sur eux; se réfracte en traversant le diaphane des autres hommes, y prend des formes et des proportions nouvelles, puis se traduit en actes : c'est le dernier degré de réalisation.

La loi de réalisation produit ce que nous appelons les respirs magnétiques, dont s'imprègnent les objets et les lieux, ce qui leur communique une influence conforme à nos volontés dominantes, surtout à celles qui sont conformées et réalisées par des actes. En effet, l'agent universel, ou la lumière astrale latente, cherche toujours l'équilibre; il emplit le vide et respire le plein, ce qui rend le vice contagieux comme certaines maladies physiques, et sert puissamment au prosélytisme de la vertu. C'est pour cela que la cohabitation avec des êtres antipathiques est un supplice; c'est pour cela que les reliques, soit des saints, soit des grands scélérats, peuvent produire des effets merveilleux de conversion ou de perversion subite; c'est pour cela que l'amour sexuel se produit souvent par un souffle ou par un contact, et non-seulement par le contact de la personne même, mais au moyen des objets qu'elle a touchés ou magnétisés sans le savoir.

L'ame aspire et respire exactement comme le corps: elle aspire ce qu'elle croit du bonheur, et respire des idées qui résultent de ses sensations intimes. Les âmes malades ont mauvaise haleine et vicient leur atmosphère morale, c'est-à-dire mêlent à la lumière astrale qui les pénètre des reflets impurs et y établissent des courants délétères. On est étonné souvent d'être assailli, en société, de pensées mauvaises qu'on n'avait pas crues possibles, et l'on ne sait pas qu'on les doit à quelque voisinage morbide. Ce secret est d'une grande importance, car il conduit à la manifestation des con-

sciences, un des pouvoirs les plus incontestables et les plus terribles de l'art magnétique.

Le *respir* magnétique produit autour de l'âme un rayonnement dont elle est le centre, et elle s'entoure du reflet de ses œuvres, qui lui font un ciel et un enfer. Il n'y a pas d'actes solitaires, et il ne saurait y avoir d'actes cachés; tout ce que nous voulons réellement, c'est-à-dire tout ce que nous confirmons par nos actes, reste écrit dans la lumière astrale, où se conservent nos reflets; ces reflets influencent continuellement notre pensée par l'entremise du diaphane, et c'est ainsi que l'on devient et que l'on reste l'enfant de ses œuvres.

La lumière astrale, transformée en lumière humaine au moment de la conception, est la première enveloppe de l'âme, et, en se combinant avec les fluides les plus subtils, elle forme le corps éthéré ou le fantôme sidéral. Ce corps sidéral, en se dégageant à la mort, attire à lui et conserve longtemps, par la sympathie des homogènes, les reflets de la vie passée; si une volonté puissamment sympathique l'attire dans un courant particulier, il se manifeste naturellement, car il n'y a rien de plus naturel que les prodiges. C'est ainsi que se produisent les apparitions. Mais nous développerons ceci plus complétement dans les chapitres suivants, et particulièrement dans celui des *Apparitions*.

Les opérations de la science magnétique ne sont pas sans dangers: elles peuvent conduire à la folie ceux qui ne sont pas affermis sur la base de la suprême, absolue et infaillible raison; elles peuvent surexciter

le système nerveux et produire de terribles et incurables maladies ; elles peuvent, lorsque l'imagination se frappe et s'épouvante, produire l'évanouissement et même la mort par congestion cérébrale. Nous ne saurions trop en détourner les personnes nerveuses et naturellement exaltées, les femmes, les jeunes gens, et tous ceux qui ne sont pas dans l'habitude de se maîtriser parfaitement et de commander à la crainte.

Rien n'est plus dangereux également que de faire du magnétisme un passe-temps, comme certaines personnes qui en font l'agrément de leurs soirées; ces expériences, faites dans de pareilles conditions, ne peuvent que fatiguer les sujets, égarer les opinions et dérouter la science. On ne joue pas impunément avec les mystères de la vie et de la mort, et les choses qu'on doit prendre au sérieux doivent être traitées sérieusement et avec la plus grande réserve.

L'enthousiasme est contagieux, dit-on; pourquoi? C'est que l'enthousiasme ne se produit pas sans croyance arrêtée. La foi produit la foi: croire, c'est avoir une raison de vouloir; vouloir avec raison, c'est vouloir avec une force, nous ne dirons pas infinie, mais indéfinie. Ce qui s'opère dans le monde intellectuel et moral s'accomplit à plus forte raison dans le monde physique.

Rassembler et répandre sont deux verbes de la nature. Mais comment rassembler, comment répandre la lumière astrale? On rassemble par l'isolement, et l'on répand au moyen de la chaîne magnétique.

Établir la chaîne magnétique, c'est déterminer un

courant de lumière astrale, qui devient plus fort en raison de l'étendue de la chaîne. La société de certains hommes célèbres, par leur puissance occulte et leur impopularité, est établie sur le plan et suivant les conditions des chaînes magnétiques les plus puissantes, et c'est le secret de leur force qu'ils attribuent à toute autre cause.

Tout enthousiasme propagé dans une société par une suite de communications et de pratiques arrêtées produit un courant magnétique, et se conserve ou s'augmente par le courant. L'action du courant est d'entraîner et d'exalter souvent outre mesure les personnes impressionnables et faibles, les organisations nerveuses, les tempéraments disposés à l'hystérisme ou aux hallucinations. Ces personnes deviennent bientôt de puissants véhicules de la force magnétique, et projettent avec force la lumière astrale dans la direction même du courant.

Il existe des sectes d'enthousiastes dont on rit à distance, dans lesquelles on s'enrôle, malgré soi, dès qu'on s'en approche même pour les combattre. Nous dirons plus, les cercles et les courants magnétiques s'établissent d'eux-mêmes, et influencent suivant des lois fatales ceux qu'ils soumettent à leur action. Chacun de nous est attiré dans un cercle de relations qui est son monde, et dont il subit l'influence.

Ce sont les grands cercles souvent qui font les grands hommes, et réciproquement : il n'y a pas de génie incompris, il y a des hommes *excentriques*. L'homme excentrique en génie est celui qui cherche à se former

un cercle en luttant contre la force d'attraction centrale des chaines et des courants. Sa destinée est d'être brisée dans la lutte ou de réussir.

La loi des courants magnétiques est celle du mouvement même de la lumière astrale. Ce mouvement est toujours double et se multiplie en sens contraire. Une grande action prépare toujours une réaction égale, et le secret des grands succès est tout entier dans la prescience des réactions. S'opposer à un courant qui commence son cercle, c'est vouloir être brisé; s'opposer au courant qui a parcouru tout le cercle de son action, c'est prendre la tête du courant contraire. Le grand homme, c'est celui qui arrive à temps et qui sait innover à propos.

Former la chaîne magnétique, c'est faire naître un courant d'idées qui produise la foi et qui entraîne un grand nombre de volontés dans un cercle donné de manifestations par les actes. Une chaîne bien formée est comme un tourbillon qui entraîne et absorbe tout. On peut établir la chaîne de trois manières: par les signes, par la parole et par le contact. On établit la chaîne par les signes, en faisant adopter un signe par l'opinion, comme représentant une force.

Les signes, une fois reçus et propagés, acquièrent de la force par eux-mêmes. La vue et l'imitation du signe de la croix suffisaient, dans les premiers siècles, pour faire des prosélytes au christianisme. L'imagination est créatrice non-seulement en nous, mais hors de nous, par nos projections fluidiques.

La parole crée l'intelligence la plus haute au sein des

masses les plus grossièrement composées, car rien n'égale l'électricité de l'éloquence; ceux mêmes qui sont trop loin pour entendre comprennent par commotion et sont entraînés comme la foule. Pierre l'Ermite a ébranlé l'Europe en criant: Dieu le veut! Un seul mot de l'empereur Napoléon Ier électrisait son armée et rendait la France invincible.

La troisième manière d'établir la chaîne magnétique, c'est par le contact. Entre personnes qui se voient souvent, la tête du courant se révèle bientôt, et la plus forte volonté ne tarde pas à absorber les autres; le contact direct et positif de la main à la main complète l'harmonie des dispositions, et c'est pour cela que c'est une marque de sympathie et d'intimité. Les enfants qui sont guidés instinctivement par la nature font la chaîne magnétique, soit en jouant aux barres, soit en jouant au rond; alors la gaieté circule et le rire s'épanouit. Les tables rondes sont plus favorables aux joyeux banquets que celles de toute autre forme.

Les phénomènes qui tout dernièrement ont agité l'Amérique et l'Europe, à propos des tables tournantes ou parlantes et des manifestations fluidiques, ne sont autre chose que des courants magnétiques qui commencent à se former, et des sollicitations de la nature qui nous invite, pour le salut de l'humanité, à reconstituer de grandes chaînes sympathiques et religieuses. En effet, la stagnation de la lumière astrale serait la mort du genre humain, et les torpeurs de cet agent se sont déjà manifestées par d'effrayants symptômes de décomposition et de mort.

Nous attribuons donc tous les faits des mouvements des tables à l'agent magnétique universel qui cherche une chaîne d'enthousiasmes pour former de nouveaux courants. C'est une force aveugle par elle-même, mais qui peut être dirigée par la volonté des hommes et qui est influencée par les opinions courantes. Ce fluide universel, si l'on veut que ce soit un fluide, étant le milieu commun de tous les organismes nerveux et le véhicule de toutes les vibrations sensitives, établit entre les personnes impressionnables une véritable solidarité physique, et transmet des unes aux autres les impressions de l'imagination et de la pensée. Le mouvement de la chose inerte, déterminé par les ondulations de l'agent universel, obéit à l'impression dominante, et reproduit dans ses révélations tantôt toute la lucidité des songes les plus merveilleux, tantôt toute la bizarrerie et tout le mensonge des rêves les plus incohérents et les plus vagues.

Les coups frappés sur les meubles, l'agitation bruyante de la vaisselle, les instruments de musique jouant d'eux-mêmes, sont des illusions produites par les mêmes causes. Les miracles des convulsionnaires de Saint-Médard étaient du même ordre et semblaient souvent interrompre les lois de la nature. Exagération, d'une part, produite par la fascination, qui est l'ivresse spéciale occasionnée par les congestions de lumière astrale; et, de l'autre, oscillations ou mouvements réels imprimés à la matière inerte par l'agent universel et subtil du mouvement et de la vie : voilà tout ce qu'il y a au fond de ces choses si merveilleuses, comme on

pourra facilement s'en convaincre en les reproduisant à volonté.

Les phénomènes des tables tournantes et parlantes ont été une manifestation fortuite de la communication fluidique au moyen de la chaîne circulaire; puis la mystification s'en est mêlée, et des personnages même instruits et intelligents se sont passionnés pour cette nouveauté, au point de se mystifier eux-mêmes et de devenir dupes de leur engouement. Les oracles des tables sont des réponses suggérées plus ou moins volontairement ou tirées au sort; elles ressemblent aux discours qu'on tient ou qu'on entend dans les rêves. Les autres phénomènes plus étranges peuvent être des produits extérieurs de l'imagination commune.

Un des pouvoirs les plus étranges de l'imagination humaine, c'est celui de la réalisation des désirs de la volonté, ou même de ses appréhensions ou de ses craintes.

On croit aisément ce qu'on craint ou ce qu'on désire, dit le proverbe; et l'on a raison, puisque le désir et la crainte donnent à l'imagination une puissance réalisatrice dont les effets sont incalculables.

L'imprimerie est un admirable instrument pour former la chaîne magnétique par l'extension de la parole. En effet, pas un livre n'est perdu : les écrits vont toujours où ils doivent aller, et les aspirations de la pensée attirent la parole. Nous l'avons éprouvé cent fois pendant le cours de nos études et de nos expériences magnétiques : les livres les plus rares s'offraient à nous

sans de grandes recherches de notre part, dès qu'ils nous devenaient indispensables.

La *Mensambulance* n'est qu'un phénomène mal observé par les anciens, incompris par les modernes, mais parfaitement naturel, qui touche à la physique d'une part, et à la psychique de l'autre; mais il était incompréhensible avant la découverte de l'électricité et de l'héliographie, parce que, pour expliquer un fait de l'ordre spirituel, nous sommes obligés de nous appuyer sur le fait correspondant de l'ordre matériel.

Le daguerréotype a non-seulement la faculté d'être impressionné par les objets, mais aussi par l'image des objets. Le phénomène en question, qui doit s'appeler la *photographie mentale,* ne produit pas seulement les réalités, mais aussi les rêves de notre imagination avec une telle fidélité que nous y sommes trompés, ne pouvant distinguer une copie prise sur le vif, d'une épreuve prise sur l'image.

Cette photographie mentale, direz-vous, est une chose bien extraordinaire, bien merveilleuse. — On en a dit autant de la photographie ordinaire, puis on s'y est familiarisé. Il en sera de même de la photographie mentale: on s'habituera, et chacun vérifiera, en faisant des tables, comme on fait du daguerréotype, les uns bien, les autres mal; car il faut pour réussir un ensemble de précautions et de conditions indispensables au succès. Le premier maladroit, le premier étourdi venu, n'est pas plus en état d'obtenir une bonne épreuve d'un côté que de l'autre.

La magnétisation d'un guéridon ou d'une personne

est absolument la même chose, et les résultats sont identiques : c'est l'envahissement d'un corps étranger par l'électricité vitale intelligente, ou la pensée du magnétiseur et des assistants.

Rien ne peut donner une idée plus juste et plus facile à saisir que la machine électrique, rassemblant le fluide sur son conducteur, pour en obtenir une force brute qui se manifeste par des éclats de lumière. Ainsi l'électricité accumulée sur un corps isolé acquiert une puissance de réaction égale à l'action, soit pour aimanter, soit pour décomposer, soit pour enflammer, soit pour envoyer ses vibrations au loin. Ce sont là des effets sensibles de l'électricité brute produite par des éléments bruts ; mais il y a évidemment une électricité corespondante produite par la pile cérébrale. L'homme, cette électricité de l'âme, cet éther spirituel et universel qui est le *milieu ambiant de l'univers* métaphysique ou incorporel, a besoin d'être étudié avant d'être admis par la science, qui ne connaîtra rien du grand phénomène de la vie avant cela.

L'électricité cérébrale, qui n'est plus pour nous à l'état d'hypothèse, paraît avoir besoin, pour se manifester à nos sens, du secours de l'électricité statique ordinaire ; de sorte que, si celle-ci manque dans l'atmosphère quand l'air est très-humide, par exemple, on ne peut obtenir aucun mouvement des tables, qui vous disent clairement le lendemain ce qui leur manquait la veille.

Nous vivons dans la vie, ce milieu ambiant intellectuel, qui entretient dans les hommes et les choses

une solidarité nécessaire et perpétuelle; chaque cerveau est un ganglion, une station du télégraphe névralgique universel en rapport constant avec sa station centrale et avec toutes les autres, par les vibrations de la pensée. Le soleil spirituel éclaire les âmes, comme le soleil matériel éclaire les corps, car l'univers est double et suit la loi des couples. Le stationnaire ignorant interprète mal les dépêches divines et les rend d'une façon souvent fausse et ridicule. Il n'y a donc que l'instruction et la vraie science qui puissent détruire les superstitions et les non-sens répandus par les ignares traducteurs placés aux *stations de l'enseignement*.

De même que la photographie solaire reproduit avec une fidélité désespérante les taches et les verrues d'un visage, la photographie mentale reproduit les faux pas des sottes pensées, la témérité des conjectures et le néant des vaines conversations.

La photographie mentale des idées courantes est quelque chose d'immense qui nous révèle la grande communion de la vie. Un agent unique entretient la vie dans toute la nature; cet agent est actif chez les êtres intelligents et passif chez les autres, car ce qui est actif agit sur ce qui est passif et lui emprunte même sa force. L'homme peut prendre au lion sa vigueur, au singe son agilité et son adresse ; il peut aussi imposer au lion et au singe sa propre pensée, et s'en servir comme d'instrument : tout cela est une question de magnétisme et de photographie mentale.

CHAPITRE III

LE MÉDIATEUR PLASTIQUE

L'homme est un être intelligent et corporel fait à l'image de Dieu et du monde, un en essence, triple en substance, immortel et mortel. Il y a en lui une âme spirituelle, un médiateur plastique et un corps matériel. La substance du médiateur plastique est une lumière en partie volatile et en partie fixée : la partie volatile de cette lumière, c'est le fluide magnétique, et la partie fixée est un corps fluidique ou aromal.

Le médiateur plastique est formé de lumière astrale et terrestre, et en transmet au corps humain la double aimantation. L'âme, en agissant sur cette lumière par ses volitions, peut la dissoudre ou la coaguler, la projeter ou l'attirer. Elle est le miroir de l'imagination et des rêves. Elle réagit sur le système nerveux, et produit ainsi les mouvements du corps. Cette lumière peut se dilater indéfiniment et communiquer ses images à des distances considérables ; elle aimante les corps soumis à l'action de l'homme, et peut, en se

resserrant, les attirer vers lui. Elle peut prendre toutes les formes évoquées par la pensée et, dans les coagulations passagères de sa partie rayonnante, apparaître aux yeux et offrir même une sorte de résistance au contact. Mais, ces manifestations et ces usages du médiateur plastique étant anormaux, l'instrument lumineux de précision ne peut les produire sans être faussé, et ils causent nécessairement soit l'hallucination habituelle, soit la folie.

Le magnétisme humain est l'action d'un médiateur plastique sur un autre, pour dissoudre ou coaguler. En augmentant l'élasticité de la lumière vitale et sa force de projection, on l'envoie aussi loin que l'on veut, et on la retire toute chargée d'images

Mais il faut que cette opération soit favorisée par certaines conditions qu'on produit en coagulant davantage la partie fixe de son médiateur.

Le magnétisme humain est contraire à la morale et à la religion lorsqu'on en abuse et qu'on s'en sert d'une manière désordonnée ou pour une fin désordonnée. Le magnétisme désordonné est une émission fluidique malsaine, et faite à mauvaise intention : par exemple, pour savoir les secrets des autres ou pour arriver à des fins injustes. C'est à cette cause qu'il faut attribuer les immoralités et les folies reprochées à un grand nombre des personnes qui s'occupent du magnétisme.

Les conditions requises pour magnétiser convenablement sont : la santé de l'esprit et du corps, l'intention droite et la pratique discrète. Les résultats qu'on peut obtenir par le magnétisme bien dirigé sont : la guérison

des maladies nerveuses et autres, l'analyse des pressentiments, le rétablissement des harmonies fluidiques, et la découverte de certains secrets de la nature.

Notre médiateur plastique aspire et respire la lumière astrale ou l'âme vitale de la terre, comme notre corps aspire et respire l'atmosphère terrestre. Or, de même qu'en certains lieux l'air est impur et non respirable, de même aussi certaines circonstances phénoménales peuvent rendre la lumière astrale malsaine et non assimilable. Tel air aussi peut être trop vif pour certaines personnes et convenir parfaitement à d'autres; il en est de même pour la lumière magnétique.

Le médiateur plastique ressemble à une statue métallique toujours en fusion. Si le moule est défectueux elle devient difforme; si le moule se brise elle fuit. Le moule du médiateur plastique, c'est la force vitale, équilibrée et polarisée. Notre corps, par le moyen du système nerveux, attire et retient cette forme fugitive de lumière spécifiée; mais la fatigue locale ou la surexcitation partielle de l'appareil peut occasionner des difformités fluidiques. Ces difformités faussent partiellement le miroir de l'imagination et occasionnent les hallucinations habituelles propres aux visionnaires statiques.

Le médiateur plastique, fait à l'image et à la ressemblance de notre corps, dont il figure lumineusement tous les organes, a une vue, un toucher, une ouïe, un goût, un odorat, qui lui sont propres; il peut, lorsqu'il est surexcité, se communiquer par vibrations à l'appareil nerveux, en sorte que l'hallucination soit complète.

L'imagination semble alors triompher de la nature même et produit des phénomènes vraiment étranges. Le corps matériel, inondé de fluide, semble participer aux qualités fluidiques ; il échappe aux lois de la pesanteur, il devient momentanément invulnérable et même invisible dans un cercle d'hallucinés par contagion. On sait que les convulsionnaires de Saint-Médard se faisaient tenailler, assommer, broyer, crucifier, sans éprouver aucune douleur, qu'ils s'enlevaient de terre, marchaient la tête en bas, mangeaient des épingles tordues et les digéraient.

Les mystères de la folie sont les mystères du sang. Ce sont les mouvements déréglés du sang qui troublent la raison des gens éveillés, comme ils produisent, pendant la nuit, le dérèglement des rêves. La folie et certains vices sont héréditaires, parce qu'ils résident dans le sang : le sang est le grand agent sympathique de la vie ; c'est le moteur de l'imagination, c'est le *substratum* animé de la lumière magnétique ou de la lumière astrale polarisée dans les êtres vivants ; c'est la première incarnation du fluide universel, c'est de la lumière vitale matérialisée. C'est une substance négative dans laquelle nagent et s'agitent des milliards de globules vivants et aimantés, globules gonflés par la vie et tous vermeils d'une insaisissable plénitude. Sa naissance est la plus grande de toutes les merveilles de la nature. Il ne vit que pour se transformer ; c'est le Protée universel : il sort des principes où il n'était pas contenu, il devient de la chair, des os, des cheveux, des tissus particuliers et délicats, des ongles, de la sueur, des larmes. Il ne s'allie ni à la corruption, ni à la mort : quand la

vie cesse, il se décompose ; qu'on parvienne à le ranimer, à le refaire par une aimantation nouvelle de ses globules, et la vie recommencera.

Le fluide vital universel est la lumière ou l'agent créateur, dont les vibrations donnent à toute chose le mouvement et la vie, qui produit toutes les formes de la nature, et les équilibre toutes par les lois de la sympathie universelle ; c'est cette lumière qui colore le sang en se dégageant de l'air aspiré et renvoyé par le soufflet hermétique des poumons ; le sang devient alors un véritable élixir de vie, où des globules vermeils et aimantés de lumière vivante nagent dans un fluide légèrement doré. Ces globules sont de véritables semences prêtes à prendre toutes les formes du monde dont le corps humain est l'abrégé ; ils peuvent se subtiliser et se coaguler, renouvelant ainsi les esprits qui circulent dans les nerfs et la chair qui s'affermit autour des os ; ils rayonnent au dehors, ou plutôt en se spiritualisant ; ils se laissent entraîner par les courants de la lumière, et circulent dans le corps fluidique, ce corps intérieur et lumineux que l'imagination dilate chez les extatiques, en sorte que leur sang va quelquefois colorer à distance des objets que leur corps fluidique pénètre pour se les identifier.

Paracelse guérissait *par sympathie de lumière ;* il appliquait les médicaments non au corps extérieur et matériel, qui est tout passif, et qu'on peut même tailler, déchirer sans qu'il sente rien, quand le corps fluidique vital se retire, mais à ce médium intérieur, à ce corps

principe des sensations dont il ravivait la quintessence par des quintessences sympathiques.

Dans l'antiquité comme au moyen âge, on évoquait les morts par l'effusion du sang. On creusait un fossé, on y versait du vin, des parfums enivrants et le sang d'une brebis noire; les horribles sorcières de la Thessalie y joignaient le sang d'un enfant. Les hiérophantes de Baal ou de Nesroch, dans une exaltation furieuse, se faisaient des incisions par tout le corps et demandaient soit des apparitions, soit des miracles, aux vapeurs de leur propre sang : alors tout commençait à tournoyer devant leurs yeux égarés et malades; la lune prenait la teinte du sang répandu, et ils croyaient la voir tomber du ciel; puis commençaient à sortir de la terre, à voltiger, à ramper, à se traîner, des choses hideuses et informes : on voyait se former des larves et des lémures; des têtes pâles et sordides comme de vieux suaires, et toutes barbues des moisissures de la tombe, venaient se pencher sur la fosse et tiraient leur langue sèche pour boire le sang répandu. L'évocateur, tout affaibli et tout blessé, s'escrimait contre elles avec le glaive jusqu'à l'apparition de la forme attendue et de l'oracle. C'était ordinairement le dernier rêve de l'épuisement, le paroxysme de la démence; c'est alors que l'évocateur tombait souvent comme foudroyé, et, s'il était seul, si de prompts secours ne lui étaient administrés, si un puissant cordial ne le rappelait à la vie, le lendemain on le trouvait mort, et l'on disait que les esprits s'étaient vengés.

Le sang est le père des fantômes, et la force vitale

la nécromancie. Saül y eut recours lorsqu'il voulut consulter l'ombre de Samuel.

Quelques commentateurs, parmi lesquels il faut compter saint Methodius, surnommé Rubilius, évêque de Tyr, au commencement du IVe siècle, ont regardé la pythonisse d'Endor comme une habile intrigante, qui trompa la crédulité de Saül, roi d'Israël. Elle feint d'abord de ne pas reconnaître le roi; puis, tout à coup, comme si son démon ou sa folie lui révélait la vérité, elle tombe aux genoux de Saül. Ce coup de théâtre lui réussit: le prince maniaque la rassure et se montre tout disposé à la croire; il lui ordonne d'évoquer Samuel. La pythie alors fait mille contorsions et se laisse tomber lourdement à terre. — Que vois-tu? lui crie Saül tout tremblant. — Je vois des dieux qui sortent de la terre, ou je vois monter les puissances de la terre. — Que vois-tu encore? — Je vois un vieillard enveloppé dans un manteau. —C'est Samuel, dit le crédule monarque. Alors la sorcière, sans doute secrètement dévouée à David, fait sortir de son ventre une voix lugubre. — C'est Samuel qui éclate en reproches et en menaces. Saül, plus mort que vif, ne veut plus boire ni manger; il est vaincu d'avance; il marche à la bataille comme au supplice. Les Philistins l'entourent sur la montagne de Gelboé, et il se laisse tomber sur son glaive au lieu de se défendre. N'a t-il pas laissé chez la devineresse son libre arbitre et sa raison? Roi déchu et incapable désormais de régner, homme indigne de conduire des hommes, lui qui avait prononcé la peine de mort contre les sorciers et contre ceux qui les consultent, il se montre

roi du moins en mourant, et fait, en se tuant lui-même, un dernier acte de justice.

Il répugnait avec raison, au savant évêque de Tyr, de penser que la paix d'une tombe comme celle de Samuel pouvait être troublée par les évocations sacriléges d'une femme réprouvée; il se souvenait d'ailleurs de cette parole si décisive de l'Évangile dans la parabole du mauvais riche : *Chaos magnum firmatum est* (le grand chaos s'est affermi); en sorte que ceux qui sont en haut ne peuvent plus redescendre en bas; et, à ce sujet, le regrettable M. Louis Lucas faisait une remarque très-judicieuse. La nature, disait-il, ouvre à la vie toutes ses portes en ayant soin de les refermer derrière elle pour qu'elle ne recule jamais. Voyez la séve dans les plantes, voyez les sucs nourriciers dans l'alambic des entrailles, voyez le sang dans les veines: un mouvement régulier les pousse toujours en avant, et, lorsqu'ils sont passés, les conduits se resserrent et s'étranglent. Les vivants d'une sphère supérieure, ajoutait-il, ne peuvent pas plus retomber dans la nôtre que l'enfant déjà né ne peut rentrer au sein de sa mère; nous le pensons comme lui et nous ne croyons pas que l'âme de Samuel ait pu venir de l'autre monde maudire encore une fois le malheureux Saül. Pour nous, la pythonisse d'Endor était une voyante à la manière des extatiques de certains magnétiseurs; elle se mit, par le somnambulisme, en rapport avec l'âme sombre du roi d'Israël et en évoqua les fantômes. C'est du fond de la conscience du meurtrier des prêtres et des prophètes, et non pas du creux de la terre, que se dressait le spectre

sanglant de Samuel, et lorsque la sibylle répétait d'une voix de ventriloque des anathèmes et des menaces, elle les lisait écrits par le remords dans la pensée même de Saül.

Les morts ne reviennent que dans nos rêves; aussi l'état de médiomanie est-il une extension du rêve : c'est le somnambulisme avec toute la variété de ses extases. Qu'on approfondisse les phénomènes du sommeil, et l'on aura raison de tous les mystères du spiritisme. Voilà pourquoi la loi mosaïque, aussi bien que la loi chrétienne, condamnait les esprits de Python et ceux qui devinent par *Ob*. Expliquons ces expressions : *Python* est un mot que les interprètes hébreux ont emprunté pour exprimer le feu vital inintelligent, le tourbillon fatal de la vie physique qui entoure la terre et que le soleil perce de tous côtés de ses flèches, c'est-à-dire de ses rayons. *Ob*, c'est la lumière passive, car les cabalistes hébreux donnent trois noms à cette substance universelle, agent de la création qui prend toutes les formes en s'équilibrant par la balance de deux forces. Active, elle se nomme *od;* passive, elle se nomme *ob;* équilibrée, on l'appelle *aour*. *Od* signifie hiéroglyphiquement amour et puissance; *ob* signifie amour et faiblesse ou attrait fatal; *aour* signifie principe d'amour régénérateur.

Ceux qui devinent par *ob* sont les interprètes de la fatalité. Or, on consent à la fatalité lorsqu'on la consulte; on s'abandonne à elle en la choisissant pour oracle. On donne ainsi des arrhes à la mort, on affaiblit son libre arbitre. Ceux qui coopèrent à cette divi-

nation ressemblent à des empiriques qui vendraient publiquement des poisons, et Moïse, suivant les mœurs de son pays et de son temps, n'était pas trop sévère lorsqu'il les condamnait à mort.

Od, c'est la lumière dirigée ou même directrice ; c'est la lumière astrale élevée à l'état de lumière de gloire. Quant au fluide somnambulique, il faut l'appeler *ob,* car c'est son véritable nom, et nous sommes forcés de reconnaître que nos véritables somnambules, lorsqu'elles ne sont point dirigées par un magnétiseur puissant en *od,* sont des devineresses par *ob* ou par l'esprit de Python dont parle l'Écriture sainte. Ceux qui les consultent commettent donc cette imprudence ou cette impiété qui poussa Saül, abandonné de Dieu, dans l'antre de la pythonisse d'Endor.

Vers le milieu du quatrième siècle, à Trémitonte, dans l'île de Chypre, vivait le saint évêque Spiridion, l'un des Pères du concile de Nicée. C'était un doux et vénérable vieillard, pauvre comme le Christ, pénitent comme un ascète et charitable comme un apôtre. Il avait été marié, et sa femme, en mourant, lui avait laissé une fille nommée Irène, qui voua son âme à la prière et son corps à la virginité. Il demeurait avec elle dans une cabane entourée d'un petit jardin que l'évêque cultivait lui-même. Il était le conseil de toute la contrée ; Irène en était la providence : elle soignait les malades et visitait les pauvres, les enrichissant de courage et leur faisant l'aumône de tous les trésors de son cœur. Puis elle priait, elle jeûnait, elle veillait, si bien que sa

santé déclinait en même temps que son âme se détachait de plus en plus de la terre.

Ces deux anges de la terre n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. Quand Spiridion allait visiter son diocèse, Irène gardait l'hermitage et y recevait les pauvres, les pèlerins et les chercheurs de bons conseils; tout ce qu'elle faisait ou disait était approuvé d'avance par son père, et Irène, de son côté, ne disait que des choses que Spiridion lui-même eût dites, et faisait avec une merveilleuse divination les bonnes œuvres qu'il eût faites. Ces deux saints furent momentanément séparés par ce travail de renaissance que nous avons coutume d'appeler la mort. Ce fut la plus jeune qui fut appelée la première à la délivrance. Irène s'éteignit doucement comme une lampe dont l'huile est épuisée. Spiridion lui rendit ses derniers devoirs; mais il ne la pleura point, car elle ne l'avait pas quitté : il la sentait plus que jamais unie à sa pensée et à son cœur. Il lui semblait qu'il avait une double mémoire et une double pensée. Irène avait trouvé peut-être son paradis dans l'âme bienheureuse de Spiridion.

Pendant une absence de Spiridion, un chrétien, partant pour un long voyage, avait remis entre les mains d'Irène une somme d'argent qui était toute sa fortune. Irène avait enfoui le dépôt et n'en avait parlé à personne. Lorsque le chrétien fut de retour, Irène était morte, et grand fut l'étonnement du saint évêque en s'entendant réclamer un dépôt dont il n'avait pas connaissance. Il se rendit alors sur le tombeau d'Irène et l'appela trois fois à haute voix. Irène alors répondit

du fond de la tombe et dit : — Mon père, mon père, que me voulez-vous ? (C'est du moins ce que rapportent les légendaires.) — Qu'as-tu fait de l'argent que notre frère t'avait confié ? dit Spiridion. — Mon père, je l'ai enfoui à telle et telle place. Le père creusa et trouva le dépôt intact. Evidemment cette histoire est controuvée quant aux détails, mais elle peut être vraie quant au fond.

Personne ne supposera que l'âme des morts et surtout celle des justes soit enfermée dans la tombe pour y sentir la lente corruption de la chair et des ossements. Irène n'était donc pas dans la terre. Que le saint homme se soit rendu sur la tombe de sa fille pour évoquer des souvenirs, et obtenir par sympathie magnétique une intuition de seconde vue, il n'y a rien là qui nous semble impossible. Nous croyons à l'union intime des âmes saintes, que la mort ne saurait séparer. Dieu remplit la distance qui sépare le ciel de la terre, et n'y laisse pas de vide entre les cœurs. Les souvenirs d'Irène ont donc pu se communiquer à Spiridion ; et, d'ailleurs, qui sait si la sainte fille n'avait pas autrefois parlé à son père de ce dépôt ? Son grand âge et les soins nombreux de son épiscopat lui avaient peut-être fait oublier cette confidence. Ne nous arrive-t-il pas souvent d'admirer comme une pensée nouvelle ce que nous avons dit ou même écrit autrefois ? De combien de réminiscences vagues ne sommes-nous pas poursuivis, et qui pourra dire toute la place qu'occupent les souvenirs déjà plusieurs fois effacés dans les rêveries de notre veille et dans les rêves de notre sommeil.

L'âme humaine est animée du *mens* divin qui lui est donné pour l'immortaliser et la faire vivre spirituellement et individuellement; mais sa substance naturelle assimilative est fluidique et collective. Il y a donc dans l'homme deux vies, la vie individuelle, spirituelle ou responsable, et la vie commune ou instinctive. C'est par cette dernière que l'on peut vivre les uns dans les autres, puisque la substance vitale universelle, dont chaque organisme nerveux a une conscience séparée, est la même pour tous. Nous vivons de la vie commune et universelle dans l'embryonnat, dans l'extase et dans le sommeil. Dans le sommeil, en effet, la raison n'agit pas, et la logique, lorsqu'il s'en trouve dans nos songes, n'y arrive que fortuitement et suivant les hasards des réminiscences purement physiques.

Cornelius Gemma, dans son *Histoire critique universelle,* raconte qu'en 454, dans l'île de Candie, le fantôme de Moïse apparut à des Juifs, au bord de la mer; il avait au front ses cornes lumineuses, à la main sa verge foudroyante et les invitait à le suivre en leur montrant du doigt l'horizon du côté de la Terre-Sainte. La nouvelle de ce prodige se répandit, et les Israëlites en foule se précipitèrent vers le rivage. Tous virent ou prétendirent voir la merveilleuse apparition : ils étaient au nombre de vingt mille au dire du chroniqueur, que nous soupçonnons d'exagérer un peu.

Aussitôt les têtes s'échauffent, les imaginations s'exaltent; on croit à un miracle plus éclatant que ne le fut autrefois le passage de la mer Rouge. Les Juifs se forment en colonne serrée et prennent leur course vers

la mer; les derniers poussaient les premiers avec frénésie : on croyait voir le prétendu Moïse marcher sur l'eau. Ce fut un épouvantable désastre : presque toute cette multitude se noya, et l'hallucination ne s'éteignit qu'avec la vie du plus grand nombre de ces malheureux visionnaires.

La pensée humaine crée ce qu'elle imagine; les fantômes de la superstition projettent leur difformité réelle dans la lumière astrale et vivent des terreurs mêmes qui les enfantent. Ce géant noir qui étend ses ailes de l'Orient à l'Occident pour cacher la lumière au monde, ce monstre qui dévore les âmes, cette effrayante divinité de l'ignorance et de la peur, le diable, en un mot, est encore, pour une immense multitude d'enfants de tous les âges, une affreuse réalité. Dieu est la lumière sans ombre. Le diable n'est que l'ombre du fantôme de Dieu.

Le fantôme de Dieu! cette dernière idole de la terre, ce spectre anthropomorphe qui se rend malicieusement invisible; cette personnification finie de l'infini, cet invisible qu'on ne peut voir sans mourir, sans mourir du moins à l'intelligence et à la raison, puisque, pour voir l'invisible, il faut être fou; le fantôme de celui qui n'a pas de corps; la forme confuse de celui qui est sans formes et sans limites : voilà ce qu'adorent à leur insu le plus grand nombre des croyants. Celui qui est essentiellement, purement, spirituellement, sans être ni l'être absolu, ni un être abstrait, ni la collection des êtres, l'infini intellectuel, en un mot, est si difficile à imaginer! Aussi toute imagination à son sujet est-elle une idolâ-

trie : il faut y croire et l'adorer. Notre esprit doit se taire devant lui et notre cœur a droit de lui donner un nom : notre Père !

Tant que dure cette enfance de la raison moderne qu'on appelle le *moyen âge*, les forces secrètes de la nature, les phénomènes du magnétisme, les hallucinations surtout, dont les cloîtres sont l'abondante pépinière, font croire à l'influence presque continuelle des esprits. Les fantômes aériens que l'imagination crée et poursuit dans les nuages deviennent des sylphes, les vapeurs de l'eau sont des ondines, les vertiges du feu sont des salamandres, les émanations enivrantes de la terre sont des gnômes, les lutins dansent avec les fées au clair de la lune. Tout le sabbat est déchaîné. La raison sommeille, la critique est absente, la science est muette. Les morts remuent, les tombeaux parlent, sans qu'on s'avise de soupçonner qu'on a inhumé des vivants. L'Évangile brille au milieu de ces ténèbres profondes, comme une lampe toujours allumée, dans une église pleine d'épouvante et de mystères. Or l'Évangile déclare que les morts ne peuvent et ne doivent jamais revenir ; que l'ordre de la Providence s'y oppose. Voici le texte qu'on ne saurait trop répéter pour l'opposer aux rêveries des spirites ; on le trouve vers la fin du seizième chapitre de saint Luc :

« Suivant l'ordre de toutes choses, entre vous et nous, le grand chaos s'est affermi ; en sorte que d'ici ON NE PEUT ALLER VERS VOUS, et que, de là où vous êtes, ON NE PEUT VENIR ICI. » (C'est Abraham qui parle au mauvais riche.)

Le mauvais riche répond : « Je te prie, père, d'envoyer le Lazare dans la maison de mon père. Car j'ai cinq frères, et Lazare les avertira afin qu'ils ne viennent pas à leur tour dans ce lieu de tourment. » Et Abraham lui dit : « Ils ont Moïse et les Prophètes qui les écoutent. » Et lui, il dit : « Non, père Abraham; mais, si quelqu'un d'entre les morts va les visiter, ils feront pénitence. » Abraham répondit : « S'ils n'écoutent ni Moïse ni les Prophètes, ils n'écouteraient pas même un mort qui serait ressuscité. »

Ce passage est infiniment remarquable et contient toute une révélation sur l'ordre éternel et immuable des destinées de l'homme. Nous y voyons la force de la nature qui pousse la vie en avant, et referme les portes derrière elle pour qu'elle ne recule jamais. Les échelons de l'échelle sainte s'affermissent à jamais sous les pieds de ceux qui montent, et *ils ne peuvent plus*, entendez-vous bien? ILS NE PEUVENT PLUS redescendre pour revenir. Remarquons encore qu'Abraham n'admet la possibilité du retour de Lazare sur la terre que par voie de résurrection et non d'obsession spirite. Car, suivant l'un des grands dogmes de la cabale, l'esprit se dépouille pour monter, et il faut qu'il se revête pour descendre. Il n'y a qu'un moyen possible pour qu'un esprit déjà affranchi se manifeste de nouveau sur la terre : il faut qu'il reprenne son corps et qu'il ressuscite. Il y a loin de là à se fourrer dans une table ou dans un chapeau.

Voilà pourquoi la nécromancie ou le spiritisme est horrible. C'est qu'elle constitue un crime contre nature. Le spirite n'a-t-il pas la témérité de vouloir secouer

l'échelle sainte, afin de faire tomber les esprits qui montent? Cela ne se peut pas sans doute, et le sacrilége évocateur ne sera accueilli que par ses propres vertiges et par l'action perturbatrice du fluide spectral. Aussi les meilleurs théologiens du moyen âge ont-ils dit que les morts restent irrévocablement où la justice de Dieu les a envoyés, et que le démon seul répond à l'appel des évocateurs et prend la forme des trépassés qu'on appelle, pour égarer la conscience humaine et leur faire croire qu'ils peuvent troubler à leur gré l'empire des âmes et de Dieu. C'est dire en termes allégoriques précisément ce que nous disons dans le langage de la raison et de la science. Le démon, c'est la folie, c'est le vertige, c'est l'erreur; c'est la personnification de tout ce qui est faux et insensé.

Walter Scott, dans sa démonologie, voit la plupart des apparitions comme de véritables hallucinations. C'est une hallucination épidémique que l'exemple qu'il cite de l'écossais Patrik Walker : « En l'année 1686, aux mois de juin et de juillet, dit l'honnête Walker, près le bac de Crosford, à deux milles au-dessous de Lamark, et particulièrement aux Nams, sur la rivière de la Clyde, une grande foule de curieux se rassembla plusieurs fois après midi pour voir une pluie de bonnets, de chapeaux, de fusils et d'épées; les arbres et le terrain en étaient couverts; des compagnies d'hommes armés marchaient en l'air le long de la rivière, se ruaient les unes contre les autres, et disparaissaient pour faire place à d'autres bandes aériennes. Je suis allé là trois fois consécutivement dans l'après-

midi, et j'ai observé que les deux tiers des témoins avaient vu et que l'autre tiers n'avait rien vu.

» *Quoique je n'eusse rien vu* moi-même, ceux qui voyaient avaient une telle frayeur et un tel tremblement, que ceux qui ne voyaient pas s'en apercevaient bien. Un gentilhomme, tout près de moi, disait : « Ces damnés sorciers ont une *seconde vue*, car le diable m'emporte si je vois quelque chose! » Et sur-le-champ il s'opéra un changement dans sa physionomie ; il voyait....

» Plus effrayé que les autres, il s'écria : « Vous tous » qui ne voyez rien, ne dites rien ; car je vous assure que » c'est un fait visible pour tous ceux qui ne sont pas » aveugles. » Ceux qui voyaient ces choses-là pouvaient décrire les espèces de batteries des fusils, leur longueur et leur largeur, et la poignée des épées, les gances des bonnets.

Les fous sont tous des visionnaires, car, l'hallucination étant contagieuse, il se passe souvent ou il semble se passer autour des fous des choses inexplicables. D'ailleurs les phénomènes de la lumière astrale attirée ou projetée avec excès sont d'eux-mêmes de nature à déconcerter les demi-savants. En s'accumulant dans les corps, elle leur donne, dans la distension violente des molécules, une telle élasticité, que les os peuvent se tordre, les muscles s'allonger outre mesure. Il se forme des tourbillons et comme des trombes de lumière qui soulèvent les corps les plus pesants et peuvent les soutenir en l'air pendant un temps proportionnel à la force de projection. Les malades se sentent alors comme

près d'éclater et sollicitent des secours par compression et percussion. Les coups les plus violents et la compression la plus forte, étant alors équilibrés par la tension fluidique, ne font ni contusions ni blessures, et soulagent le patient au lieu de l'étouffer. Les fous prennent les médecins en horreur et les mystiques hallucinés détestent les sages : ils les fuient d'abord ; ils les persécutent ensuite, fatalement et malgré eux. S'ils sont doux et indulgents, c'est pour les vices ; la raison soumise à l'autorité les trouve implacables : les sectaires en apparence les plus doux sont pris de fureur et de haine lorsqu'on leur parle de soumission et de hiérarchie. Ils réclament à grands cris la tolérance pour eux, mais ils se gardent bien d'en faire usage envers les autres.

L'Église, en admettant la possibilité et l'existence des miracles diaboliques, reconnaît l'existence d'une force naturelle dont on peut se servir soit pour le bien, soit pour le mal. Aussi a-t-elle sagement décidé que, si la sainteté de la doctrine peut légitimer le miracle, le miracle seul ne peut jamais autoriser les nouveautés de la doctrine. Les faux miracles occasionnés par les congestions astrales ont toujours une tendance anarchique et immorale, parce que le désordre appelle le désordre.

La naïveté du récit de l'apparition qui eut lieu le 31 juillet 1697, dans le grenier de feu M. de Sorteville, en prouve l'authenticité ; il y a certains caractères de vérité que les inventeurs n'imitent pas.

« Un bon prêtre de la ville de Valoge, nommé *Bézuel*, étant prié à dîner, le 7 janvier 1708, chez une dame

parente de l'abbé de Saint-Pierre, avec cet abbé, leur conta, d'après leurs désirs, l'apparition d'un de ses camarades qu'il avait vu en plein jour, il y a douze ans.

» En 1695, leur dit Bézuel, étant écolier d'environ quinze ans, je fis connaissance avec les deux enfants d'Abaquène, procureur, écoliers comme moi. L'aîné était de mon âge, le cadet avait dix-huit mois de moins, il s'appelait Desfontaines; nous faisions nos promenades et toutes nos parties de plaisir ensemble, et soit que Desfontaines eût plus d'amitié pour moi, soit qu'il fût plus gai, plus complaisant, plus spirituel que son frère, je l'aimais aussi davantage.

» En 1696, nous promenant tous deux dans le cloître des Capucins, il me conta qu'il avait lu depuis peu une histoire de deux amis qui s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au vivant; que le mort revint et lui dit des choses surprenantes. Sur cela, Desfontaines me dit qu'il avait une grâce à me demander, qu'il me la demandait instamment : c'était de lui faire une pareille promesse, et que, de son côté, il me la faisait; je lui dis que je ne voulais point. Il fut plusieurs mois à m'en parler et souvent très-sérieusement; je résistais toujours. Enfin, vers le mois d'août 1696, comme il devait partir pour aller étudier à Caen, il me pressa tant, les larmes aux yeux, que j'y consentis. Il tira dans le moment deux petits papiers qu'il avait écrits tout prêts, l'un signé de son sang, où il me promettait, en cas de mort, de venir dire des nouvelles de son état; l'autre où je lui promettais pareille chose. Je me piquais au

doigt, il en sortit une goutte de sang avec lequel je signais mon nom; il fut ravi d'avoir mon billet, et, en m'embrassant, il me fit mille remerciements. Quelque temps après, il partit avec son frère. Nous nous écrivions de temps en temps de nos nouvelles, et il n'y avait que six semaines que j'avais reçu de ses lettres, lorsqu'il m'arriva ce que je m'en vais conter.

» Le 31 juillet 1797, un jeudi, feu M. de Sorteville, auprès de qui je logeais et qui avait eu de la bonté pour moi, me pria d'aller à un pré des cordeliers, et d'aider à presser ses gens qui faisaient du foin.

» Et je n'y fus pas un quart d'heure que, vers les deux heures et demie, je me sentis tout à coup étourdi et pris d'une faiblesse; je m'appuyais en vain sur ma fourche à foin, il fallut que je me misse sur un peu de foin, où je fus environ une demi-heure à reprendre mes esprits. Cela se passa; mais, comme jamais rien de semblable ne m'était arrivé, j'en fus surpris, et je craignis le commencement d'une maladie; il ne m'en resta cependant que peu d'impression le reste du jour, et il est vrai que la nuit je dormis moins qu'à l'ordinaire.

» Le lendemain, à pareille heure, comme je menais au pré M. de Saint-Simon, petit-fils de M. de Sorteville, qui avait alors dix ans, je me trouvais en chemin attaqué d'une pareille faiblesse, je m'assis sur une pierre à l'ombre. Cela se passa, et nous continuâmes notre chemin; il ne m'arriva rien de plus ce jour-là, et la nuit je ne dormis guère.

» Enfin, le lendemain, deuxième jour d'août, étant dans le grenier où on serrait le foin que l'on apportait

du pré, précisément à la même heure, je fus pris d'un pareil étourdissement et d'une pareille faiblesse, mais plus grande que les autres. Je m'évanouis et perdis connaissance. Un des laquais s'en aperçut. On m'a dit qu'on me demanda alors qu'est-ce que j'avais, et que je répondis : J'ai vu ce que je n'aurais jamais cru; mais il ne me souvient ni de la demande, ni de la réponse. Cela cependant s'accorde à ce qu'il me souvient avoir vu alors comme une personne nue à mi-corps, mais que je ne reconnus cependant point. On m'aida à descendre de l'échelle; je me tenais bien aux échelons; mais comme je vis Desfontaines, mon camarade, au bas de l'échelle, la faiblesse me reprit, ma tête s'en alla entre deux échelons et je perdis encore connaissance. On me descendit et on me mit sur une grosse poutre qui servait de siége sur la grande place des Capucins; je n'y vis plus alors M. de Sorteville ni ses domestiques, quoique présents; mais, apercevant Desfontaines sur le pied de l'échelle, qui me faisait signe de venir à lui, je me reculai sur mon siége comme pour lui faire place, et ceux qui me voyaient et que je ne voyais point, quoique j'eusse les yeux ouverts, remarquèrent ce mouvement.

» Comme il ne venait point, je me levai pour aller à lui; il s'avança vers moi, me prit le bras gauche de son bras droit et me conduisit à trente pas de là dans une rue écartée me tenant ainsi accroché.

» Les domestiques croyant que mon étourdissement était passé et que j'allais à quelques nécessités, s'en allèrent chacun à leur besogne, excepté un petit laquais

— Non, dit-elle; il me fait peur : je ne veux pas le regarder.

— Regardez-le, je le veux. — Elle ouvre alors les yeux ; ses prunelles se dilatent : elle est effrayante. — Que voyez-vous? — Je ne saurais le dire... Oh ! de grâce éveillez-moi ! — Non, regardez et dites ce que vous voyez. — Je vois une nuit noire, dans laquelle tourbillonnent des étincelles de toute couleur autour de deux grands yeux qui roulent toujours. De ces yeux sortent des rayons qui se roulent en vrilles et qui remplissent tout l'espace... Oh ! cela me fait mal, éveillez-moi ! — Non, regardez. — Où voulez-vous que je regarde encore ? — Regardez dans le paradis. — Non, je ne puis pas y monter : la grande nuit me repousse et je retombe toujours. — Eh bien ! regardez dans l'enfer. ... Ici, la somnambule s'agite convulsivement. — Non, non ! s'écrie-t-elle en sanglotant, je ne veux pas; j'aurais le vertige, je tomberais. Oh ! retenez-moi ! retenez-moi ! — Non, descendez. — Où voulez-vous que je descende ? — Dans l'enfer. — Mais c'est horrible ! non, non, je ne veux pas y aller ! — Allez-y ! — Grâce ! — Allez-y, je le veux... Les traits de la somnambule deviennent terribles à voir; ses cheveux se dressent sur sa tête; ses yeux, tout grand ouverts, ne montrent que le blanc; sa poitrine se soulève et laisse échapper une sorte de râle. — Allez-y, je le veux, répète le magnétiseur. — J'y suis, dit entre ses dents la malheureuse en retombant épuisée. Puis elle ne répond plus; sa tête inerte penche sur son épaule, ses bras pendent le long de son corps. On s'approche d'elle, on la touche. On

veut trop tard la réveiller ; le crime était fait : la femme était morte, et les auteurs de cette expérience sacrilége durent à l'incrédulité publique en matière de magnétisme, de ne pas être poursuivis. L'autorité eut à constater un décès, et la mort fut attribuée à la rupture d'un anévrysme. Le corps ne portait d'ailleurs aucune trace de violence ; on la fit enterrer, et tout fut dit.

Il est certain qu'en dilatant outre mesure ou en coagulant tout à coup le médiateur plastique d'un sujet, on peut détacher son âme de son corps. Il suffit quelquefois d'exciter chez une personne une violente colère ou une trop grande frayeur, pour tuer subitement cette personne.

L'usage habituel du magnétisme met ordinairement le sujet qui s'y abandonne à la merci du magnétiseur.

Quand la communication est bien établie, quand le magnétiseur peut produire à volonté le sommeil, l'insensibilité, la catalepsie, il ne lui en coûterait qu'un effort de plus pour amener aussi la mort.

Notre médiateur plastique est un aimant qui attire ou qui repousse la lumière astrale sous la pression de la volonté. C'est un corps lumineux qui reproduit avec la plus grande facilité les formes correspondantes aux idées. C'est le miroir de l'imagination. Ce corps se nourrit de lumière astrale, exactement comme le corps organique se nourrit des produits de la terre. Pendant le sommeil, il absorbe la lumière astrale par immersion, et pendant la veille, par une sorte de respiration plus ou moins lente. Quand se produisent les phénomènes du somnambulisme naturel, le médiateur plastique est

surchargé d'une nourriture qu'il digère mal. La volonté, alors, bien que liée par la torpeur du sommeil, repousse instinctivement le médiateur vers les organes pour le dégager, et il se fait une réaction, en quelque sorte mécanique, qui équilibre par le mouvement du corps la lumière du médiateur. C'est pour cela qu'il est si dangereux d'éveiller les somnambules en sursaut; car le médiateur, engorgé, peut se retirer alors subitement vers le réservoir commun et abandonner entièrement les organes qui se trouvent alors séparés de l'âme, ce qui occasionne la mort.

L'état de somnambulisme, soit naturel, soit factice, est donc extrêmement dangereux, parce qu'en réunissant les phénomènes de la veille à ceux du sommeil, il constitue une sorte d'écart entre deux mondes. L'âme, remuant les ressorts de la vie particulière, tout en se baignant dans la vie universelle, éprouve un bien-être inexprimable, et lâcherait volontiers les branches nerveuses qui la tiennent suspendue au-dessus du courant. Dans les extases de toute sorte, la situation est la même. Si la volonté s'y plonge avec un effort passionné ou même s'y abandonne tout entière, le sujet peut rester idiot, paralysé ou mourir.

Les hallucinations et les visions résultent de blessures faites au médiateur plastique et de sa paralysie locale. Tantôt il cesse de rayonner et substitue des images condensées en quelque sorte aux réalités montrées par la lumière; tantôt il rayonne avec trop de force et se condense en dehors, autour de quelque foyer fortuit et déréglé, comme le sang dans les excroissances

de la chair. Alors les chimères de notre cerveau prennent un corps et semblent prendre une âme; nous apparaissons à nous-mêmes radieux ou difformes, comme l'idéal de nos désirs ou de nos craintes.

Les hallucinations, étant des rêves de personnes éveillées, supposent toujours un état analogue au somnambulisme. Mais, en sens contraire, le somnambulisme, c'est le sommeil empruntant au réveil ses phénomènes; l'hallucination, c'est la veille assujettie encore en partie à l'ivresse astrale du sommeil.

Nos corps fluidiques s'attirent et se repoussent les uns les autres, suivant des lois conformes à celles de l'électricité. C'est ce qui produit les sympathies et les antipathies instinctives. Ils s'équilibrent ainsi les uns les autres, et c'est pour cela que les hallucinations sont souvent contagieuses; les projections anormales changent les courants lumineux; la perturbation d'un malade gagne les natures les plus sensitives: un cercle d'illusions s'établit, et toute une foule y est facilement entraînée. C'est l'histoire des apparitions étranges et des prodiges populaires. Ainsi s'expliquent les miracles des médiums spirites et les vertiges des tourneurs de table qui reproduisent de nos jours les extases des derviches tourneurs. Les sorciers Lapons, avec leur tambour magique, et les jongleurs médecins des sauvages arrivent à des résultats pareils par des procédés semblables, leurs dieux ou leurs diables n'y sont pour rien.

Les livres qui traitent des esprits, suivant les anciens sages, sont: la *Pneumatica Kabbalistica,* qui se trouve dans la *Kabbala denudata* du baron de Rosenroth; le

Liber de Revolutionibus animarum, par Isaac de Loria; le *Sepher druschim*, le livre de Moschué de Corduero et quelques autres moins célèbres. Nous en donnons ici, non pas l'abrégé seulement, mais en quelque manière la quintessence; et, si nous nous sommes contenté d'y joindre une rapide explication, c'est que dans nos précédents chapitres nous avons développé la science dont ces livres sont l'expression.

Suivant les cabalistes, Dieu crée éternellement le grand Adam, l'homme universel et complet, qui renferme dans un seul esprit tous les esprits et toutes les âmes. Les esprits vivent donc à la fois de deux vies : l'une générale, qui leur est commune à tous, et l'autre spéciale et particulière. La solidarité et la réversibilité, chez les esprits, tient donc à ce qu'ils vivent réellement les uns dans les autres, illuminés tous des lumières d'un seul, affligés tous à cause des ténèbres d'un seul.

Le grand Adam est figuré par l'arbre de la vie; il s'étend, au-dessus et en dessous de la terre, en branches et en racines. Le tronc, c'est l'humanité; les diverses races sont les branches, et les individus incomparables sont les feuilles. Chaque feuille a sa forme, sa vie particulière et sa part de séve; mais elle ne vit que par la branche, comme la branche ne vit elle-même que par le tronc.

Les méchants sont les feuilles sèches et les écorces mortes de l'arbre; ils tombent, se corrompent et se changent en fumier, qui retourne à l'arbre par les racines. Ainsi la mort retourne toujours à la vie, et le mal même sert au renouvellement et à la nourriture du bien.

La mort n'existe pas, et l'homme ne sort jamais de la vie universelle. Ceux que nous appelons morts vivent encore en nous et nous vivons en eux. Plus on vit dans les autres, moins on doit craindre de mourir. Notre vie, après la mort, se prolonge sur la terre en ceux que nous aimons, et nous puisons dans le ciel, pour les leur donner, la sérénité et la paix.

Les saints n'ont pas besoin de parole ni de bruit pour se faire entendre ; ils pensent dans notre pensée et ils aiment dans notre cœur. Le bien qu'ils n'ont pas eu le temps d'accomplir, ils nous le suggèrent et nous le faisons pour eux ; ils en jouissent en nous et nous en partageons avec eux la récompense, car les récompenses de l'esprit s'agrandissent lorsqu'on les partage, et ce qu'on donne à une autre, on le double en soi-même.

Nous sommes tous les membres d'un même corps, et l'homme qui cherche à supplanter et à détruire un autre homme ressemble à la main droite qui, par jalousie, chercherait à couper la main gauche.

Celui qui tue se tue ; celui qui injurie s'injurie ; celui qui vole se vole ; celui qui blesse se blesse, car les autres sont en nous et nous sommes en eux. Les riches s'ennuient, se haïssent entre eux et se dégoûtent de la vie ; leur richesse même les torture et les accable, parce qu'il y a des pauvres qui manquent de pain. Les ennuis des riches sont les angoisses des pauvres qui souffrent en eux. Dieu exerce sa justice par l'intermédiaire de la nature, et sa miséricorde par l'entremise de ses élus.

Si tu mets la main au feu, la nature te brûlera

sans pitié ; mais un homme charitable pourra panser et guérir ta brûlure. La loi est inflexible, mais la charité est sans borne. La loi condamne, mais la charité pardonne. Par lui-même, le gouffre ne rend jamais sa proie ; mais on peut jeter une corde à celui qui s'y est laissé tomber.

Quand l'homme s'endort du dernier sommeil, il tombe d'abord dans une sorte de rêve avant de se réveiller de l'autre côté de la vie. Chacun voit alors, dans un beau songe ou dans un terrible cauchemar, le paradis ou l'enfer auxquels il a cru pendant son existence mortelle.

Les personnes sujettes au cauchemar peuvent se faire une idée de l'horreur des visions infernales.

Ces visions sont le châtiment d'une croyance atroce et assiégent surtout les croyants superstitieux et les ascètes fanatiques ; l'imagination s'est créée des tourmenteurs ; et ces monstres, dans le délire qui suit la mort, apparaissent à l'âme avec une effroyable réalité, l'entourent, l'attaquent et la déchirent en cherchant à la dévorer. Le sage, au contraire, est accueilli par des visions heureuses : il croit voir ses amis d'autrefois venir au-devant de lui et lui sourire. Mais tout cela, avons-nous dit, n'est qu'un rêve ; l'âme ne tarde pas à se réveiller. Alors elle a changé de milieu, elle est au-dessus de l'atmosphère qui s'est solidifiée sous les pieds de son enveloppe, devenue plus légère. Cette enveloppe est plus ou moins lourde : il en est qui ne peuvent s'élever au-dessus de leur nouveau sol ; il en est d'autres, au contraire, qui montent et planent à volonté dans l'espace, comme des aigles. Mais des liens

de sympathie les rattachent toujours à la terre sur laquelle ils ont vécu, et sur laquelle il se sentent vivre plus que jamais, parce que, le corps qui les isolait étant détruit, ils ont conscience de la vie universelle et prennent part aux joies et aux souffrances de tous les hommes.

Ils voient Dieu tel qu'il est, c'est-à-dire présent partout : dans la justice infinie des lois de la nature, dans la justice qui triomphe toujours à travers tout ce qui arrive, et dans la charité infinie, qui est la communion des élus. Ils souffrent, avons-nous dit ; mais ils espèrent, parce qu'ils aiment, et ils se trouvent heureux de souffrir. Ils savourent paisiblement la douce amertume du sacrifice, et sont les membres glorieux, mais saignants toujours, de la grande Victime éternelle.

Les esprits créés à l'image et à la ressemblance de Dieu sont créateurs comme lui ; mais, comme lui, ils ne peuvent créer que leur image. Les volontés audacieuses et déréglées produisent des larves et des fantômes ; l'imagination a le pouvoir de former des coagulations aériennes et électro-magnétiques qui reflètent un instant les pensées, et surtout les erreurs de l'homme ou du cercle d'hommes qui les met au monde. Les créations d'avortons excentriques épuisent la raison et la vie de ceux qui les font naître et ont pour caractère général la stupidité et la malfaisance, parce qu'elles sont les tristes fruits de la volonté déréglée.

Ceux qui n'ont pas cultivé leur intelligence pendant leur existence restent, après leur mort, dans un état de torpeur et d'engourdissement plein d'angoisses et

d'inquiétude ; ils ont peine à reprendre conscience d'eux-mêmes, ils sont dans le vide et dans la nuit, ne pouvant ni monter, ni descendre, et incapables de correspondre soit avec le ciel, soit avec la terre. Ils sont tirés peu à peu de cet état par les élus, qui les instruisent, les consolent et les éclairent; puis ils obtiennent d'être admis à de nouvelles épreuves dont la nature nous est inconnue, car il est impossible que le même homme renaisse deux fois sur la même terre. Une feuille d'arbre, une fois tombée, ne se rattache plus à la branche. La chenille devient papillon, mais le papillon ne devient jamais chenille. La nature ferme les portes derrière tout ce qui passe et pousse la vie en avant. Le même morceau de pain ne saurait être mangé et digéré deux fois. Les formes passent, la pensée reste et ne reprend plus ce qu'elle a usé une fois. Rien ne peut entrer dans le ciel que ce qui vient du ciel. Après la mort, donc, l'esprit divin qui animait l'homme retourne seul au ciel, et laisse sur la terre et dans l'atmosphère deux cadavres: l'un terrestre et élémentaire, l'autre aérien et sidéral; l'un inerte déjà, l'autre encore animé par la lumière universelle, mais destiné à mourir lentement, absorbé par les puissances astrales qui l'ont produit; c'est ce corps fluidique sidéral qui apparaît comme un fantôme vaporeux au moment de la mort, aux parents ou amis près ou éloignés. Le cadavre terrestre est visible, l'autre est invisible aux yeux des corps terrestres et vivants et ne peut être apercu que par l'action de la lumière astrale sur le *translucide*, qui communique ses impressions au système nerveux

et affecte ainsi l'organe de la vue, jusqu'à lui faire voir les formes qui sont conservées et les paroles qui sont écrites au livre de la lumière vitale.

Lorsque l'homme a bien vécu, le cadavre astral s'évapore comme un encens pur en montant vers les régions supérieures; mais, si l'homme a vécu dans le crime, son cadavre astral, qui le retient prisonnier, cherche encore les objets de ses passions et veut se reprendre à la vie, il se traîne autour des endroits où se sont écoulés les plaisirs de sa vie; il veille encore sur les trésors qu'il a possédés et enfouis; il s'épuise en efforts douloureux, pour se faire des organes matériels et revivre. Mais, quoiqu'il cherche toujours les lieux obscurs, les astres l'aspirent et le boivent; il sent son intelligence s'affaiblir, sa mémoire se perdre lentement, tout son être sidéral se dissoudre... Ses anciens vices lui apparaissent et le poursuivent sous des figures monstrueuses; ils l'attaquent et le dévorent... Le malheureux perd ainsi successivement tous les membres qui ont servi à ses iniquités; puis il meurt pour la seconde fois et pour jamais, car il perd alors sa personnalité et sa mémoire.

Les âmes qui ne sont pas entièrement purifiées restent plus ou moins captives dans le cadavre astral que la lumière odique cherche à s'assimiler ou à dissoudre, et n'ont d'autres moyens que de lutter avec énergie contre les instincts, pour affermir la liberté morale qui leur permet, au moment de la seconde mort, de s'envoler triomphantes vers les régions célestes.

Ainsi on comprend ce que c'est que le feu de

l'enfer, en quoi consiste le salut et la réprobation des hommes, tous appelés et tous successivement élus, mais en petit nombre, après avoir été exposés, par leur faute, à tomber dans le feu éternel.

Telle est la grande et sublime révélation ; révélation mère de tous les symboles, de tous les dogmes et de tous les cultes.

Ce sont les cadavres aérien ou sidéral qu'on évoque par la nécromancie. Ce sont des larves, des substances mortes ou mourantes avec lesquelles on se met en rapport, elles ne peuvent ordinairement parler que par le tintement de nos oreilles produit par l'ébranlement nerveux dont nous avons parlé, et ne raisonnent ordinairement qu'en réfléchissant ou nos pensées ou nos rêves. Mais pour voir ces formes étranges il faut se mettre dans un état exceptionnel, qui tient du sommeil et de la mort, c'est-à-dire qu'il faut se magnétiser soi-même et arriver à une sorte de somnambulisme lucide et éveillé. Nous avons dit que dans le grand agent magnétique, qui est la lumière astrale, se conservent toutes les empreintes des choses, toutes les images formées, soit par les rayons soit par les reflets : c'est dans cette lumière que nous apparaissent nos songes; c'est cette lumière qui enivre les aliénés et entraîne leur jugement endormi à la poursuite des fantômes les plus bizarres. Pour voir sans illusion dans cette lumière, il faut écarter les reflets par une volonté puissante, et n'attirer à soi que les rayons. Rêver tout éveillé, c'est voir dans la lumière astrale.

Les planètes président aux collections d'êtres et mo-

difient les destinées des agrégations de l'homme; les étoiles, plus éloignées et plus faibles dans leur action, attirent les individus et décident de leurs attraits ; parfois un groupe d'étoiles influe tout entier sur les destinées d'un seul homme, et souvent un grand nombre d'âmes sont attirées par les rayons lointains d'un même soleil.

Lorsque nous mourons, notre lumière intérieure s'en va suivant l'attraction de son étoile, et c'est ainsi que nous revivons dans d'autres univers, où l'âme se fait un nouveau vêtement, analogue aux progrès ou à la décroissance de sa beauté ; car nos âmes séparées de nos corps ressemblent à des étoiles filantes ; ce sont des globules de lumière animée qui cherchent toujours leur centre pour retrouver leur équilibre et leur mouvement ; mais elles doivent avant tout se dégager des étreintes de la lumière astrale non épurée qui les entoure et les captive tant que la force de leur volonté ne les élève pas au-dessus. L'immersion de l'étoile vivante dans la lumière morte est un affreux supplice, comparable à celui de Mézence. L'âme y gèle et y brûle à la fois, et n'a d'autres moyens de s'en dégager que de rentrer dans le courant des formes extérieures et de prendre une enveloppe, puis de lutter avec énergie contre les instincts pour affermir la liberté morale qui lui permettra, au moment de la seconde mort, de rompre les chaînes et de s'envoler triomphante vers l'astre consolateur dont la lumière lui a souri.

Il y a trois atmosphères pour les âmes. La troisième atmosphère finit où commence l'attraction planétaire

des autres mondes. Les âmes parfaites pour la terre partent alors pour une autre station. Après avoir parcouru les planètes, elles vont au soleil. Puis elles montent dans un autre univers et recommencent leur évolution planétaire de monde en monde et de soleil en soleil. Dans les soleils elles se souviennent, et dans les planètes elles oublient. Les vies solaires sont les jours de l'existence éternelle, et les vies planétaires sont les nuits avec leurs rêves.

Les anges sont des émanations lumineuses, personnifiées non par l'épreuve et le vêtement, mais par le reflet et l'influence divine. Les anges aspirent à se faire hommes ; un homme parfait, un homme-Dieu, est au-dessus de tous les anges.

Les vies planétaires se composent de dix rêves de chacun cent ans, et chaque vie solaire est de mille ans : c'est pour cela qu'il est dit que mille ans devant Dieu sont comme un jour. Toutes les semaines, c'est-à-dire tous les sept mille ans, l'âme se retrempe et se repose dans le sommeil jubilaire de l'oubli. A son réveil, elle a oublié le mal et se rappelle le bien ; c'est pour elle une nouvelle naissance, elle recommence une semaine.

Les esprits sont de deux classes : les dominés et les affranchis. Les dominés sont les mineurs de l'humanité ; ils sont sacrés parce qu'ils sont irresponsables. Les affranchis sont chargés d'eux et répondent pour eux.

Les irresponsables souffrent, les justes seuls expient. Tuer un méchant, c'est tuer un fou : c'est pourquoi le meurtre de Caïn est un crime sept fois plus grand que celui d'Abel. Lorsqu'un enfant casse les vitres, c'est le

père qui doit payer. Les responsables seuls sont libres, les irresponsables ne peuvent pas l'être. Les responsables ont à leur disposition tous les moyens coërcitifs pour empêcher les irresponsables de mal faire. Les peines sont correctionnelles. La mort n'est pas une peine : c'est le suprême pardon et l'affranchissement définitif des incorrigibles.

Le grand arcane, c'est-à-dire le secret indicible et inexplicable, c'est la science absolue du bien et du mal. — Lorsque vous aurez mangé du fruit de cet arbre, vous serez comme des dieux, dit le serpent.— Si vous en mangez, vous mourrez, répond la sagesse divine. Ainsi le bien et le mal fructifient sur un même arbre et sortent d'une même racine. Le bien personnifié, c'est Dieu. Le mal personnifié, c'est le diable. Savoir le secret ou la science de Dieu, c'est être Dieu. Savoir le secret ou la science du diable, c'est être le diable. Vouloir être à la fois Dieu et diable, c'est absorber en soi l'antimonie la plus absolue, les deux forces contraires les plus tendues: c'est vouloir renfermer un antagonisme infini. C'est boire un poison qui éteindrait des soleils et qui consumerait des mondes. C'est prendre la robe dévorante de Déjanire. C'est se vouer à la plus prompte et à la plus terrible de toutes les morts. Malheur à qui veut trop savoir! car si la science, excessive et téméraire, ne le tue pas, elle le rendra fou. Manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est associer le mal au bien et les assimiler l'un à l'autre.

CHAPITRE V

DES APPARITIONS

Dans la rigueur du terme, une *apparition* est la présence subite d'une personne ou d'un objet contre les lois connues de la nature : par exemple, l'apparition d'un mort, d'un fantôme ou spectre. Ceux qui nient absolument les apparitions sont téméraires, car il y a des apparitions réelles ou imaginaires qui sont fort surprenantes. Il est certain que les images fluidiques ou spectrales des morts apparaissent aux personnes qui les évoquent soit mentalement, soit par d'autres moyens. Il est certain aussi qu'elles ne leur révèlent jamais les mystères de l'autre vie. On les revoit telles qu'elles peuvent être encore dans le souvenir de ceux qui les ont connus, telles que leurs reflets, sans doute, les ont laissés empreints dans la lumière astrale. Quand les spectres vous parlent, c'est toujours par signe ou par impression intérieure imaginaire, jamais avec une voix qui frappe réellement les oreilles; et cela se comprend assez : comment une ombre fluidique parlerait-elle?



Ces expériences suffisaient seules pour convaincre de crédulité fâcheuse et d'erreur formelle ceux qui croient à l'intervention des esprits dans ces phénomènes étranges. Pourquoi des morts reviennent-ils? Il faut avant tout qu'ils aient existé, et des démons ne seraient pas si facilement les dupes de nos mystifications. Comme tous les bons catholiques, nous croyons à l'existence des esprits des ténèbres; mais nous savons aussi que la puissance divine leur a donné les ténèbres pour prison éternelle, et que le Rédempteur a vu Satan tomber du ciel comme la foudre. Si les démons nous tentent, c'est par la complicité volontaire de nos passions mauvaises, et il ne leur est pas permis d'affronter l'empire de Dieu et de troubler, par des manifestations niaises et inutiles, l'ordre éternel de la nature.

Les caractères et signatures diaboliques qui se produisent à l'insu des médiums ne sont pas évidemment les preuves d'un pacte tacite ou formel entre ces malades et les intelligences de l'abîme. Ces signes ont servi de tout temps à exprimer le vertige astral, et sont restés à l'état de mirage dans les reflets de la lumière dévoyée.

La nature aussi a ses réminiscences et nous envoie les mêmes signes à propos des mêmes idées. Il n'y a rien dans tout cela de surnaturel ni d'infernal.

Le Jésuite Paul Sanfidius, qui a écrit sur les mœurs et coutumes des Japonais, raconte qu'une troupe de pèlerins japonais, traversant un jour un désert, vit venir à elle une bande de spectres dont le nombre était

égal à celui des pèlerins et qui marchait du même pas. Ces spectres, difformes d'abord et semblables à des larves, prenaient en approchant toutes les apparences du corps humain. Bientôt ils rencontrèrent les pèlerins et se mêlèrent à eux, glissant en silence entre leurs rangs; alors les Japonais se virent doubles : chaque fantôme était devenu l'image parfaite et comme le mirage de chaque pèlerin. Les Japonais, effrayés, se prosternèrent, et le bonze qui les conduisait se mit à prier pour eux avec de grandes contorsions et de grands cris. Lorsque les pèlerins se relevèrent, le fantôme avait disparu, et la troupe dévote put continuer librement son chemin. Co phénomène, que nous ne révoquons pas en doute, présente les doubles caractères d'un mirage et d'une projection soudaine de larves fluidiques, occasionnés par la chaleur de l'atmosphère et l'épuisement fanatique des pèlerins.

Nous croyons devoir rapporter ici les prodiges du médium américain *Home* et plusieurs phénomènes du même ordre. Nous n'avons jamais été nous-même témoin des prodiges de M. *Home*, mais nos renseignements viennent de meilleure source.

Le célèbre médium est doux et naïf comme un enfant. C'est un pauvre être tout sensitif, sans intrigue et sans défense; il est le jouet d'une force terrible qu'il ignore, et la première de ses dupes, c'est bien certainement lui.

L'étude des étranges phénomènes qui se produisent autour de ce jeune homme est de la plus haute importance. Il s'agit de revenir sérieusement sur les dénégations trop légères du XVIII[e] siècle, et d'ouvrir devant la

science et devant la raison des horizons moins étroits que ceux d'une critique bourgeoise, qui nie tout ce qu'elle ne sait pas encore expliquer. Les faits sont inexorables, la véritable bonne foi ne doit jamais craindre de les examiner.

L'explication de ces faits, que toutes les traditions s'obstinaient à affirmer et qui se reproduisent devant nous avec une grande publicité, cette explication ancienne comme les faits eux-mêmes, rigoureuse comme les mathématiques, serait un grand événement scientifique si elle pouvait obtenir assez de lumière et de publicité.

Voici d'abord les faits dans toute leur singularité. Nous les rapportons avec une rigoureuse exactitude.

M. *Home* est sujet à des extases qui le mettent, selon lui, en rapport directement avec l'âme de sa mère et, par l'entremise de celle-ci, avec le monde entier des esprits. Il décrit, comme les somnambules de certains magnétiseurs, des personnes qu'il n'a jamais vues et que reconnaissent ceux qui les évoquent ; il vous dira même leur nom, et répondra de leur part à des questions qui ne peuvent être comprises que des âmes évoquées et de vous seuls. Lorsqu'il est dans un appartement, des bruits inexplicables s'y font entendre; des coups violents retentissent sur les meubles et dans les murailles; quelquefois les portes et les fenêtres s'ouvrent comme si elles étaient poussées par une tempête ; on entend même au-dehors le vent et la pluie : on sort, le ciel est sans nuages, et l'on ne sent pas le plus léger souffle de vent. Les meubles sont soulevés et dé-

placés sans que personne y touche. Des crayons écrivent d'eux-mêmes : leur écriture est celle de M. *Home*, et ils font les mêmes fautes que lui. Les personnes présentes se sentent toucher et saisir par des mains invisibles. Ces contacts, qui semblent choisir les dames, manquent de sérieux et parfois même de convenance dans leur application.

Des mains visibles et tangibles sortent ou paraissent sortir des tables, mais il faut pour cela que les tables soient couvertes. Il faut à l'agent invisible certains apprêts, comme il en faut aux plus habiles successeurs de Robert Houdin. Ces mains se montrent surtout dans l'obscurité; elles sont chaudes et phosphorescentes, ou froides et noires. Elles écrivent des niaiseries ou touchent du piano; et lorsqu'elles ont touché au piano, il faut faire venir l'accordeur, leur contact étant toujours fatal à la justesse de l'instrument.

Un personnage des plus recommandables de l'Angleterre, entre autres sir Edward-Bulwer Lytton, a vu et touché ces mains; il a déclaré même les avoir saisies et tirées à lui de toute sa force, pour faire sortir de son incognito le bras quelconque auquel elles devaient naturellement se rattacher. Mais la chose invisible a été plus forte que le romancier anglais, et les mains lui ont échappé.

Un grand seigneur russe, qui a été le protecteur de M. *Home*, et dont le caractère et la bonne foi ne sauraient être l'objet du moindre doute, le comte A. B..., a vu, lui aussi, et saisi vigoureusement les mains mystérieuses. C'étaient, a-t-il dit, des formes parfaites de

mains humaines, chaudes et vivantes; seulement, *on n'y santait pas d'os.* Serrées par une étreinte inévitable, ces mains n'ont pas lutté pour s'échapper; mais elles ont diminué, se sont fondues en quelque sorte, et le comte a fini par ne plus rien tenir.

D'autres personnes qui ont vu et touché ces mains disent que les doigts en sont boursoufflés et raides, et les comparent à des gants de caoutchouc gonflés d'un air phosphorescent et chaud. Parfois, au lieu de mains, ce sont des pieds qui se produisent, jamais toutefois à découvert. L'esprit, qui manque probablement de chaussure, respecte du moins en ceci la délicatesse des dames, et ne montre jamais son pied que sous une draperie ou sous un linge. L'apparition de ces pieds fatigue et épouvante beaucoup M. *Home;* il cherche alors à se rapprocher de quelque personne bien portante, il la saisit comme s'il craignait de se noyer, et la personne ainsi saisie par le médium se sent tout à coup dans un état singulier d'épuisement et de débilitation.

Les personnes impressionnables au magnétisme de M. *Home* éprouvent une sorte de malaise; il leur semble que le salon tournoie, et la température pour eux semble s'abaisser rapidement.

Les prodiges et les prestiges s'accomplissent mieux devant un petit nombre de personnes choisies par le médium lui-même. Dans une réunion de personnes qui verront les prestiges, il peut s'en trouver une qui ne verra absolument rien. Parmi les personnes qui voient, toutes ne voient pas la même chose.

Ainsi, par exemple : un soir, chez madame de B..., le médium fit apparaître un enfant que cette dame a perdu : Madame de B... seule voyait l'enfant, le comte de M... voyait une petite vapeur blanchâtre en forme de pyramide, les autres personnes ne voyaient rien.

Tout le monde sait que certaines substances, le haschich, par exemple, enivrent sans ôter l'usage de la raison, et font voir avec une étonnante compression de réalité des choses qui n'existent pas. Une grande partie des phénomènes de M. *Home* appartient à une influence naturelle semblable à celle du haschich ; voilà pourquoi le médium ne veut opérer que devant un petit nombre de personnes qu'il choisit. Le reste de ces phénomènes doit être attribué à la puissance magnétique.

Voir quelque chose avec M. *Home* n'est pas un indice rassurant pour la santé de celui qui le voit ; et quand même la santé serait d'ailleurs excellente, cette vision révèle une perturbation passagère de l'appareil nerveux dans ses rapports avec l'imagination et avec la lumière. Si cette perturbation était souvent répétée, la personne deviendrait sérieusement malade. Qui sait combien la manie des tables tournantes a déjà produit de catalepsie, de tétanos, de folie et de morts violentes ?

Les médiums spirites ne mangent pas, comme le sergent Bertrand, la chair des morts ; mais ils aspirent par tout leur organisme nerveux le phosphore cadavéreux ou la lumière spectrale. Ils ne sont pas vampires,

mais ils évoquent les vampires. Aussi sont-ils tous débiles et malades, faibles d'esprit et de corps, et fatalement enclins aux hallucinations et à la folie. Les pratiques énervantes de l'évocation les épuisent vite, et ils tombent dans une consomption lente, comparable à celle que le docteur Tissot décrit comme une suite des habitudes solitaires. Le spiritisme, c'est l'onanisme des âmes.

L'homme formule la lumière par son imagination; il attire à lui la lumière suffisante pour donner les formes convenables à ses pensées et même à ses rêves; si cette lumière l'envahit, s'il noie son entendement dans les formes qu'il évoque, il est fou. Mais l'atmosphère fluidique des fous est souvent un poison pour les raisons chancelantes et pour les imaginations exaltées.

Les formes que l'imagination surexcitée produit pour égarer l'entendement sont aussi réelles que les empreintes de la photographie. On ne saurait voir ce qui n'existe pas. Les fantômes des rêves et les rêves même des gens éveillés sont donc des images réelles qui existent dans la lumière.

Il existe, d'ailleurs, des hallucinations contagieuses; mais nous affirmons ici quelque chose de plus que des hallucinations ordinaires. Si les images attirées par les cerveaux malades sont quelque chose de réel, ne peuvent-ils les projeter au-dehors, réelles comme ils les reçoivent? Ces images, projetées par l'organisme nerveux tout entier du médium, ne peuvent-elles affecter l'organisme entier de ceux qui, volontairement ou non, entrent en sympathie nerveuse avec le médium. Les

faits accomplis par M. Home prouvent que tout cela est possible.

Les mains que fait apparaître M. Home sont de l'air coloré par les reflets qu'attire et que projette son imagination malade. On les touche comme on les voit, moitié illusion, moitié force magnétique et nerveuse. Si ces mains sont des corps, ce ne sont donc pas des esprits, et ce ne peut être que des illusions produites par des mirages, soit en nous, soit hors de nous.

Maintenant répondons à ceux qui croient voir dans ces phénomènes des manifestations de l'autre monde et des faits de nécromancie.

L'esprit se revêt pour descendre, et se dépouille pour monter. En effet, pourquoi les esprits créés sont-ils revêtus de corps? C'est qu'ils doivent être limités pour avoir une existence possible. Dépouillés de tout corps et devenus par conséquent sans limites, les esprits créés se perdraient dans l'infini, et, faute de pouvoir se concentrer quelque part, ils seraient morts et impuissants partout, abîmés qu'ils seraient dans l'immensité de Dieu. Tous les esprits créés ont des corps, les uns plus subtils, les autres plus épais, suivant les milieux où ils sont appelés à vivre. L'âme d'un mort ne pourrait donc pas plus vivre dans l'atmosphère des vivants, que nous ne pourrions vivre dans la terre ou dans l'eau. Tout ce que nous pouvons voir des morts, ce sont les reflets qu'ils ont laissés dans la lumière atmosphérique, lumière dont nous évoquons les empreintes par la sympathie de nos souvenirs. Les âmes des morts sont au-dessus de notre atmosphère. Notre air respirable de-

vient terre pour eux. C'est ce que le Sauveur a déclaré dans son évangile, lorsqu'il fait dire à l'âme d'un bienheureux: « Maintenant le grand chaos s'est affermi pour nous, et ceux qui sont en haut ne peuvent plus redescendre vers ceux qui sont en bas. »

Les maladies magnétiques sont par elles-mêmes une acheminement à la folie, et naissent toujours de l'hypertrophie ou de l'atrophie du système nerveux. Elles ressemblent à l'hystérisme, qui en est une variété, et sont souvent produites, soit par des excès de célibat, soit par des excès d'un genre tout opposé.

On sait dans quels rapports sont avec le cerveau les organes chargés par la nature de l'accomplissement de ces plus nobles œuvres, celles qui ont pour but la reproduction des êtres. On ne viole pas impunément le sanctuaire de la nature. Personne ne soulève sans risquer sa propre vie le voile de la grande Isis. La nature est chaste, et c'est à la chasteté qu'elle donne les clefs de la vie. La liberté, qui est la vie de l'âme, ne se conserve que dans l'ordre de la nature : tout désordre volontaire la blesse, un excès prolongé la tue. Alors, au lieu d'être guidé et préservé par la raison, on est abandonné aux fatalités du flux et reflux de la lumière magnétique. Or la lumière magnétique dévore sans cesse, parce qu'elle crée toujours, et que, pour produire continuellement, il faut éternellement absorber; de là viennent les monomanies meurtrières et les tendances de suicide.

La lumière vitale universelle entraîne dans le vertige du mouvement astral tout ce qui ne lui résiste pas par

les forces équilibrées de la raison. Partout où se manifeste une vie imparfaite et mal formée, elle fait affluer ces forces pour la détruire, comme les esprits vitaux abondent pour fermer les plaies. De là ces désordres atmosphériques qui se manifestent autour de certains malades; de là ces commotions fluidiques, ces tournoiements de meubles, ces suspensions, ces jets de pierres, ces distensions aériennes qui font apparaître à distance le mirage sensible et tangible des pieds ou des mains de l'obsédé. C'est la nature qui se tourmente autour d'un cancer qu'elle veut extirper, autour d'une plaie qu'elle veut fermer, autour d'une sorte de vampire dont elle veut achever la mort pour le replonger dans la vie.

Les mouvements spontanés des objets inertes ne peuvent venir que d'un travail des forces qui aimantent la terre; un esprit, c'est-à-dire une pensée, ne soulève rien sans levier. S'il en était autrement, le travail presque infini de la nature pour la création et le perfectionnement des organes serait sans objet. Si l'esprit, dégagé des sens, pouvait faire obéir la matière à son gré, les morts illustres se révèleraient à nous les premiers par des mouvements harmonieux et réguliers; au lieu de cela, nous voyons toujours des mouvements incohérents et fébriles se produisant autour d'êtres malades, inintelligents et capricieux. Ces êtres sont des aimants déréglés qui font extravaguer l'âme de la terre; mais quand la terre a le délire par suite de l'éruption de ces êtres avortés, c'est qu'elle souffre elle-même en traversant une crise qui finira par de violentes commotions.

Il y a vraiment bien de la puérilité dans certains hommes qui passent pour sérieux : ils attribuent au diable tous les phénomènes inexplicables. Mais, si le diable avait le pouvoir d'intervertir l'ordre naturel, ne le ferait-il pas immédiatement de manière à tout bouleverser ? Avec le caractère qu'on lui suppose, il ne serait pas sans doute retenu par des scrupules. Oh ! mais on va répondre : La puissance de Dieu s'y oppose ! — Doucement, la puissance de Dieu s'y oppose ou elle ne s'y oppose pas : si elle s'y oppose, le diable ne peut rien faire ; si elle ne s'y oppose pas, c'est le diable qui est le maître... On dira que Dieu le permet pour un peu, tout juste assez pour tromper les pauvres hommes, tout juste assez pour troubler leur cervelle déjà si solide, comme on sait. Alors, en effet, ce n'est plus le diable qui est le maître, c'est Dieu qui serait... Mais nous n'achevons pas ; aller plus loin, ce serait blasphémer.

L'esprit agit sur les esprits par le verbe. La matière reçoit les empreintes de l'esprit et communie avec lui au moyen d'un organisme parfait ; l'harmonie dans les formes se rapproche de l'harmonie dans les idées. Le médiateur commun, c'est la lumière, la lumière qui est esprit et vie ; la lumière qui est la synthèse des couleurs, l'accord des ombres, l'harmonie des formes ; la lumière dont les vibrations sont les mathématiques vivantes. Mais les ténèbres et leurs fantastiques mirages, mais les erreurs phosphorescentes du sommeil, mais les paroles perdues dans le délire, tout cela ne crée rien, ne réalise rien ; tout cela, en un mot, n'existe pas ; ce

sont les limbes de la vie, ce sont les vapeurs de l'ivresse astrale, ce sont les éblouissements nerveux des yeux fatigués. Suivre de pareilles lueurs, c'est marcher dans une impasse; croire à de pareilles révélations, c'est adorer la mort, la nature vous le dit elle-même.

Le vulgaire s'est toujours trompé sur la vraie science et confond les adeptes avec les enchanteurs. La vraie science est l'ennemie mortelle des enchantements; elle empêche ou fait cesser les faux miracles, hostiles à la lumière et fascinateurs d'un petit nombre de témoins préparés ou crédules. Le désordre apparent dans les lois de la nature est un mensonge, ce n'est donc pas une merveille. La merveille véritable, le vrai prodige toujours éclatant aux yeux de tous, c'est l'harmonie toujours constante des effets et des causes, ce sont les splendeurs de l'ordre éternel.

Le panthéon des fantômes à la mode, c'est le ciel des ignorants. L'égoût des fantômes dont la folie même ne veut plus, c'est l'enfer; mais tout cela n'existe que dans l'imagination du vulgaire. Pour les sages, le ciel c'est la suprême raison, et l'enfer c'est la folie. On comprend que nous employons le mot *ciel* dans le sens mystique qu'on lui donne, en l'opposant au mot *enfer*. Pour évoquer les fantômes, il suffit de s'enivrer ou de se rendre fou. Les fantômes sont les compagnons de l'ivresse et du vertige. Le phosphore de l'imagination, abandonné à tous les caprices des nerfs surexcités et malades, se remplit de monstres et de visions absurdes.

La sagesse chasse les fantômes, et nous fait communiquer avec les esprits supérieurs par la contemplation et l'étude des lois de la nature.

CHAPITRE VII

LES TABLES PARLANTES ET LES MÉDIUMS SPIRITES

L'existence de l'aimant universel, spécialisé dans les métaux, dans les plantes, dans les animaux, dans les hommes, était connue des anciens. C'est à cette force mystérieuse qu'ils donnaient les noms d'*od*, d'*ob* et d'*aour*. C'est la double vibration de la lumière universelle et vitale; tout dans la nature en révèle l'existence.

Les expériences de Mesmer et de ses successeurs ont prouvé que le magnétisme animal peut communiquer aux objets inertes la vie et la volonté de l'homme; il n'y avait donc pas lieu de s'étonner du phénomène si multiplié de nos jours des tables tournantes et parlantes. Mais l'ignorance aime à s'étonner, parce qu'en s'étonnant elle s'émerveille, et qu'en s'émerveillant elle s'enchante; puis elle ne veut plus être désenchantée, et n'écoute pas les simples diseurs de vérité.

Le phénomène des tables tournantes et parlantes est aussi ancien que l'homme, puisqu'il lui est inhérent.

Les prêtres de l'Inde et de la Chine l'ont pratiqué avant les Égyptiens et les Grecs. Les sauvages et les Esquimaux le connaissent; c'est le *phénomène de la foi,* source de tous les prodiges: quand la foi s'affaiblit, les miracles disparaissent. Celui qui a dit: « Avec la foi, on transporte les montagnes », ne s'étonnerait pas qu'on soulevât un guéridon. Avec la foi, le magnétiseur enlève un rhumatisme, et les bergers de la campagne obtenaient du pied de leur chèvre, comme nous obtenons du pied de nos tables, des réponses analogues aux croyances intimes des interrogateurs, aussi étonnés de voir formuler leurs pensées, leurs instincts et leurs sentiments, que le sauvage est étonné de voir refléter sa figure dans une glace. Les plus mal partagés sont ceux qui croient causer avec le démon, qui répercute leur rêve et quelquefois l'état de leur conscience.

Le christianisme, qui avait pris à tâche de délivrer le monde de ces croyances superstitieuses, dont il avait reconnu l'inanité et les dangers, a eu les plus grands combats à livrer pour détruire les oracles et le sibyllisme; il a dû employer plus que la persuasion, et l'établissement de l'inquisition n'a pas eu d'autre but: lisez *Ammiens Marcellin* et les violences des premiers empereurs chrétiens contre les consulteurs de tables, et les sermons de Tertullien contre ceux qui interrogeaient *Capellas* et *Mensas* (chèvres et tables).

Il a été toujours démontré qu'il n'existait dans les tables tournantes et parlantes ni esprits, ni revenants, ni anges, ni démon; mais il y a de tout cela si on veut, quand on le veut, comme on le veut, puisque cela

dépend de l'imagination, des croyances intimes et du tempérament.

L'intelligence d'une table actionnée est le résumé ou le reflet de l'intelligence des personnes qui l'actionnent, on peut même dire de tout un salon attentif, et en harmonie de sentiments et de croyances. D'autres fois, ce n'est que la répercussion des idées d'une seule personne plus influente par sa volonté qui peut même paralyser ou activer de loin le guéridon et lui imposer tel ordre d'idées qu'il lui plaît.

Il n'est nullement besoin que les idées soient nettes dans le cerveau des personnes; la table les découvre et les formule d'elle-même, en prose ou en vers, et toujours en termes propres; elle demande souvent du temps pour remplir certains bouts rimés; elle commence un vers, le rature, le corrige et le retourne à notre instar; elle joue, plaisante et rit avec nous comme le ferait un interlocuteur bien élevé. Si les personnes sont sympathiques et bienveillantes les unes pour les autres, elle se met au ton général de la conservation, c'est l'esprit du foyer; mais, si on lui demande une épigramme contre une personne absente, elle emporte la pièce. Quant aux choses du monde extérieur, elle en est aux conjectures comme nous; elle compose ses petits systèmes philosophiques, les discute et les soutient comme un rhéteur des plus retorts; en un mot, elle se fait une conscience et une raison à elle avec les matériaux qu'elle trouve en nous.

Les Américains sont persuadés que ce sont des morts qui reviennent, d'autres que ce sont d'esprits, d'autres

des anges, d'autres des démons, et il arrive précisément à chaque groupe le reflet de sa croyance, de sa conviction préconçue.

On connait les prétendues révélations de Victor Hennequin. Le médium Rose nous affirme qu'Escousse et Lebras ont été Roméo et Juliette, et rencontre dans *Saturne* l'infortuné Lesurque, devenu jardinier. C'est le rêve dans toute son incohérence. Puis il évoque Mme Lafarge, et lui fait confesser qu'elle fut coupable : outrage impie à la tombe d'une malheureuse dont la mémoire, protégée par un doute devant l'opinion publique, touche à l'honneur d'une famille honorable dont quelques membres vivent encore et croient à l'innocence de Marie.

Un autre médium, jadis savant, depuis tourneur de tables et halluciné, croit recevoir les baisers d'une femme qu'il a aimée ; puis bientôt son amante d'outre-tombe devient jalouse, d'autres lèvres posthumes ont effleuré la bouche flétrie et démeublée du vieux Girard ; et la nouvelle Diane de ce grotesque Endymion (nous osons à peine le répéter après qu'il n'a pas craint de l'écrire), c'est la mère de Dieu elle-même.

A côté de ces énormités, nous voyons sortir du crayon des *médiums* des pages qui peuvent n'être encore écrites nulle part, mais que l'on se souvient d'avoir déjà lues partout, tant ces verbiages sont communs et se ressemblent. Le crayon fait de plates chansons qu'il signe Béranger, et attribue des capucinades à Lacenaire : c'est un tohu-bohu d'âneries prétentieuses et de réminiscences tronquées, c'est une lanterne magique sans

lumière, c'est le sabbat des plus pauvres diables qu'on puisse imaginer, c'est le chaos des extravagances.

Puis, à côté de cela, des aperçus pleins de finesse, des hypothèses hardies et des lambeaux de vraie science, cousus avec les vieilles finesses de Tabarin ou de Jocrisse. Apollonius de Thyane écrit des tirades saint-simoniennes et les signe « Saint Augustin » ; saint Augustin déclame contre l'Église catholique ; saint Louis parle comme Jean Journet ; saint Vincent de Paul fait des phrases, et le grand saint Eloi n'a plus même le bon esprit de vouloir remettre à l'endroit les chausses du roi Dagobert. C'est le bruit anarchique des foules, c'est la confusion des masses photographiées pendant qu'elles se meuvent, c'est l'esprit impersonnel et multiple qui noie bêtement les animaux dans lesquels il se réfugie, l'esprit que chasse partout la douce influence du verbe de vérité et qui se nomme *légion*.

Le Christ, en se révélant au monde, à fait taire les oracles, parce que les oracles ne sont pas la raison. Qu'importe, en effet, un phénomène que la science n'a pas expliqué encore ; et que peut-il contre une raison ? Maintenant que la voix du Christ n'est plus écoutée, on ressuscite ces oracles : les tables parlent, les plumes écrivent d'elles-mêmes, les pierres crient ; et que crient-elles ? que disent les tables ? qu'écrivent les crayons des médiums ? Tout cela répète sur tous les tons et en toutes les langues que les hommes sont fous quand ils ne prennent pas pour base la sagesse de Dieu qui est dans l'esprit de charité.

L'autre monde se révèle aux tourneurs de tables et

aux médiums spirites directement ou par l'intermédiaire d'êtres inférieurs à eux, d'êtres ignorants et malades, de pauvres aliénés qui dorment ou ne savent pas ce qu'ils écrivent, et les voilà, comme Israël, forts contre Dieu. Ils arrangent à leur manière le dogme éternel : ils nient ceci, ils admettent cela, ils se font des paradis de fantaisie et des enfers très-supportables; avec cela, ils peuvent débiter de la morale, cela fait toujours bon effet, et avec eux on sait que cela n'oblige à rien.

Le vrai dogme n'est pas celui des médiums. Les médiums qui dogmatisent ne peuvent enseigner que l'anarchie, puisque leur inspiration résulte d'une exaltation désordonnée. Toujours ils prédisent des désastres, ils nient l'autorité hiérarchique, ils se posent en souverains pontifes. L'initié, au contraire, respecte avant tout la hiérarchie; il aime et conserve l'ordre, il s'incline devant les croyances sincères et raisonnables, il aime tous les signes de l'immortalité dans la foi, et de la rédemption par la charité, qui est toute discipline et obéissance.

Nous avons lu un livre publié sous l'influence du vertige astral et magnétique, et nous avons été frappé des croyances anarchiques dont il est rempli, sous une grande apparence de bienveillance et de religion. En tête de cet ouvrage, intitulé : *Livre des esprits*, on voit le signe ou, comme disent les magistes, la *signature* des doctrines qu'il enseigne. Au lieu de la croix chrétienne, symbole d'harmonie, d'alliance et de régularité, on y voit le cep de vigne tortueux, avec ses jets

contournés en vrille, images de l'hallucination et de l'ivresse.

Les premières idées émises par ce livre sont le comble de l'absurde : Les âmes des morts, dit-il, sont partout et rien ne les limite plus. Voilà l'infini tout peuplé de dieux qui rentrent les uns dans les autres. Les âmes peuvent et veulent communiquer avec nous par le moyen des tables et des chapeaux. Ainsi, plus d'enseignement réglé, plus de sacerdoce, plus d'Église; le délire érigé en chaire de vérité; des oracles qui écrivent, pour le salut du genre humain, le mot attribué à Cambronne ; des grands hommes qui se dérangent de la sérénité des destinées éternelles pour faire danser nos meubles et tenir avec nous des conversations semblables à celle que leur prête Beroalde de Verville dans le *Moyen de parvenir*. Tout cela fait pitié ! Et cependant en Amérique et en France, tout cela se répand comme une peste intellectuelle. Mais, en se refusant aux doctrines, les hommes sérieux doivent observer les phénomènes, rester calmes au milieu des agitations de tous les fanatismes (car l'incrédulité a aussi le sien), et juger après avoir examiné.

Conserver sa raison au milieu des fous, sa foi au milieu des superstitions, sa dignité au milieu des caractères amoindris et son indépendance parmi les moutons de Panurge, c'est de tous les miracles le plus rare, le plus beau et aussi le plus difficile à accomplir.

Les hommes raisonnables se tiennent en garde contre les rêves de l'imagination et les hallucinations de la veille ; aussi évitent-ils toutes ces évocations malsaines

qui ébranlent le système nerveux et enivrent la raison. Les expérimentateurs des phénomènes de révélations et de visions extra-naturelles ne sont guère plus sensés que les mangeurs d'opium ou de haschich : ce sont des enfants qui se font du mal à plaisir. On peut se laisser surprendre par l'ivresse ou s'oublier volontairement au point de vouloir en éprouver les vertiges ; mais à l'homme qui se respecte, une seule expérience suffit.

Le comte Joseph de Maistre dit qu'on se moquera un jour de notre stupidité actuelle, comme nous nous moquons de la barbarie du moyen âge.

Qu'eût-il pensé s'il eût vu nos tourneurs de tables, et s'il eût entendu nos faiseurs de théories sur le monde occulte des esprits ? Pauvres gens que nous sommes ! nous échappons à l'absurde par l'absurde contraire. Le XVIIIe siècle croyait protester contre la susperstition en niant la religion, et nous protestons contre l'impiété du XVIIIe siècle en revenant aux vieux contes de grand'mères ! Ne pourrait-on être plus chrétien que Voltaire et se dispenser de croire encore aux revenants ?

Les morts ne peuvent pas plus revenir sur la terre, qu'ils ont quittée, qu'un enfant ne pourrait rentrer dans le sein de sa mère. Ce que nous appelons la *mort* est une naissance dans une vie nouvelle. La nature ne défait pas ce qu'elle a fait dans l'ordre des progressions nécessaires de l'existence, et elle ne saurait donner le démenti à ses lois fondamentales.

L'âme humaine, servie et limitée par des organes, ne peut qu'au moyen de ces organes mêmes se mettre en rapport avec les choses du monde visible. Le corps est

une enveloppe proportionnelle au milieu matériel dans lequel l'âme doit ici-bas vivre. En limitant l'action de l'âme, il la concentre et la rend possible. En effet, l'âme sans corps serait partout, mais partout si peu qu'elle ne pourrait agir nulle part; elle serait perdue dans l'infini, elle serait absorbée et comme anéantie en Dieu.

Dieu en créant les esprits n'a pu leur donner une personnalité consciencieuse d'elle-même qu'en leur donnant une enveloppe qui centralise leur action et l'empêche de se perdre en la limitant. Quand l'âme se sépare du corps, elle change donc nécessairement de milieu, puisqu'elle change d'enveloppe. Elle part revêtue seulement de sa force astrale, de son enveloppe de lumière, et elle monte d'elle-même au-dessus de l'atmosphère comme l'air remonte au-dessus de l'eau en s'échappant d'un vase brisé. Nous disons que l'âme monte parce que son enveloppe monte, et que son action et sa conscience sont, comme nous l'avons dit, attachées à son enveloppe.

L'air atmosphérique devient solide pour ses corps de lumière infiniment plus légers que lui, et qui ne pourraient redescendre qu'en se chargeant d'un vêtement plus lourd. Mais où prendraient-ils ce vêtement au-dessus de notre atmosphère? Ils ne pourraient donc revenir de nouveau sur la terre qu'en s'y incarnant de nouveau; leur retour serait une chute; ils se noieraient comme esprits libres et recommenceraient leur noviciat. Mais la religion catholique n'admet pas qu'un pareil retour soit possible, car l'esprit se revêt pour descendre et se dépouille pour monter! La vie des intelligences est tout ascensionnelle. L'enfant dans le sein de sa mère

vit d'une vie végétative, et reçoit la nourriture par un lien qui s'attache comme l'arbre est attaché à la terre et nourri en même temps par sa racine. Lorsque l'enfant passe de la vie végétative à la vie instinctive et animale, son cordon se brise, il peut marcher. Lorsque l'enfant se fait homme, il échappe aux chaînes de l'instinct et peut agir en être raisonnable. Lorsque l'homme meurt, il échappe à ces lois de la pesanteur qui le faisaient toujours retomber sur la terre.

Lorsque l'âme a expié ses fautes, elle devient assez forte pour quitter les ténèbres extérieures de l'atmosphère terrestre et pour monter vers le ciel. Alors commence la montée éternelle de l'échelle sainte, car l'éternité des élus ne saurait être oisive : ils vont de vertus en vertus, de félicités en félicités, de triomphes en triomphes, de splendeurs en splendeurs.

La chaîne, toutefois, ne saurait être interrompue, et ceux des plus hauts degrés peuvent encore exercer une influence sur les plus bas, mais suivant l'ordre hiérarchique et de la même manière qu'un roi en gouvernant sagement fait du bien au dernier de ses sujets. D'échelons en échelons, les prières montent et les grâces descendent, sans se tromper jamais de chemin. Mais les esprits une fois montés ne redescendent plus; car, à mesure qu'ils montent, les degrés se solidifient sous leurs pieds.

Le grand chaos s'est affermi, dit Abraham, dans la parabole du mauvais riche ; et ceux qui sont ici ne peuvent plus redescendre là-bas.

L'extase peut exalter les forces du corps sidéral au

point de lui faire entraîner dans son élan le corps matériel, ce qui prouve que la destinée de l'âme est de monter. Les faits de suspension aérienne sont possibles; mais il est sans exemple qu'un homme ait pu vivre sous terre ou dans l'eau. Il serait également impossible qu'une âme séparée de son corps pût vivre même un seul instant dans l'épaisseur de notre atmosphère. Les âmes des morts ne sont donc pas autour de nous, comme le supposent les tourneurs de tables. Ceux que nous aimons peuvent nous voir encore et nous apparaître, mais seulement par mirage et par reflet dans le miroir commun, qui est la lumière; ils ne peuvent plus d'ailleurs s'intéresser aux choses mortelles, et ne tiennent plus à nous que par ceux de nos sentiments qui sont assez élevés pour avoir encore quelque chose de conforme ou d'analogue à leur vie dans l'éternité.

Telles sont les révélations hypothétiques pour la science, mais appuyées sur une série d'inductions rigoureuses, en partant des faits mêmes que la science conteste le moins.

L'homme arrive à l'idée absolue de l'être par deux voix : l'expérience et l'hypothèse. L'hypothèse est probable quand elle est nécessitée par les enseignements de l'expérience ; elle est improbable ou absurde quand elle est rejetée par cet enseignement. L'expérience c'est la science, et l'hypothèse c'est la foi.

La vraie science admet nécessairement la foi ; la vraie foi compte nécessairement avec la science. *Pascal* blasphémait contre la science, lorsqu'il a dit que par la raison l'homme ne peut arriver à la connaissance d'aucune

vérité. La raison dit : *Travaille et cherche, ô science ! mais respecte les oracles de la foi ! Lorsque ton doute laissera une lacune dans l'enseignement universel, permets à la foi de la remplir. Marchez distinguées l'une de l'autre, mais appuyées l'une sur l'autre, et vous ne vous égarerez pas.*

CHAPITRE VIII

L'ÉCRITURE DIRECTE DES ESPRITS

Nous avons lu un livre de M. le baron de Guldenstubbé, intitulé : *Pneumatologie positive et expérimentale ; la réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe*. Dans cet ouvrage, l'auteur prétend qu'on peut communiquer par lettres avec l'autre monde. Il a obtenu des réponses ; et quelles réponses ! des dessins obscènes, des hiéroglyphes désespérantes, et cette signature grecque Πνεῦμα θάνατος, le souffle mort ou, pour mieux traduire, l'esprit mort ! Voilà le dernier mot des révélations phénoménales de la doctrine américaine, si on la sépare de l'autorité sacerdotale et si on veut la rendre indépendante du contrôle et de la hiérarchie. Nous ne nions ici ni la réalité, ni l'importance des phénomènes, ni la bonne foi des croyants ; mais nous devons les avertir des dangers auxquels ils s'exposent s'ils ne préfèrent pas l'esprit de sagesse, donné divinement à l'Église, à toutes ces communications désordonnées et obscures dans lesquelles l'âme fluidique de la terre

reflète machinalement les mirages de l'intelligence et les rêves de la raison.

Voici comment M. le baron de Guldenstubbé raconte lui-même sa découverte :

« Ce fut dans le courant de l'année 1850, environ trois ans avant l'invasion de l'épidémie des tables tournantes, que l'auteur a voulu introduire en France les Cercles du spiritualisme d'Amérique, les coups mystérieux de Rochester et l'écriture purement machinale des *médiums*. Il a rencontré malheureusement beaucoup d'obstacles de la part des autres magnétiseurs. Les *fluidistes*, et même ceux qui s'intitulèrent magnétiseurs spiritualistes, mais qui n'étaient en vérité que des somnambuliseurs de bas étage, traitèrent les coups mystérieux du spiritualisme américain de folies et de songes creux. Aussi ce n'est qu'au bout de plus de six mois que l'auteur a pu former le premier Cercle, selon la mode des Américains, grâce au concours zélé que lui a prêté M. Roustan, ancien membre de la Société des *magnétiseurs spiritualistes*, homme simple, mais plein d'enthousiasme pour la sainte cause du spiritualisme. Plusieurs autres personnes sont venues se joindre à nous, parmi lesquelles il faut citer feu l'abbé Châtel, le fondateur de l'église française, qui, malgré ses tendances rationalistes, a fini par admettre la réalité d'une révélation objective et surnaturelle, condition indispensable du spiritualisme et de toutes les religions positives.

» Nous avons obtenu, au bout de plusieurs séances, certains phénomènes remarquables, tels que des secousses simultanées ressenties par tous les membres du

Cercle au moment de l'évocation mentale des personnes les plus intelligentes. Il en est de même des coups mystérieux et des sons étranges ; plusieurs personnes même très-insensibles ont eu des visions simultanées, bien qu'elles fussent restées à l'état ordinaire de veille. Quant aux sujets sensibles, ils ont acquis l'admirable faculté des médiums d'écrire machinalement, grâce à une attraction invisible, laquelle se sert d'un bras sans intelligence, pour exprimer ses idées. Au surplus, les individus insensibles ressentaient cette influence mystérieuse d'un souffle externe, mais l'effet n'était pas assez fort pour mettre en mouvement leurs membres. Du reste, tous ces phénomènes, obtenus selon la mode du spiritualisme américain, ont le défaut d'être encore plus ou moins indirects, parce qu'on ne peut pas se passer, dans ces expériences, de l'intermédiaire d'un être humain, d'un médium. Il en est de même des tables tournantes et parlantes, qui n'ont envahi l'Europe qu'au commencement de l'année 1853.

» Tous ces phénomènes révèlent bien la réalité de certaines forces occultes ; mais ces faits ne démontrent pas suffisamment l'existence réelle et substantielle des intelligences invisibles, indépendantes de notre volonté et de notre imagination, dont on agrandit, il est vrai, démesurément de nos jours le pouvoir. De là le reproche que l'on adresse aux spiritualistes américains de n'avoir que des communications insignifiantes et vagues avec le monde des esprits, qui ne se manifestent que par certains coups mystérieux et par la vibration de quelques sons. En effet, il n'y a qu'un phéno-

mène direct, intelligent et matériel à la fois, indépendant de notre volonté et de notre imagination, tel que l'écriture directe des esprits qu'on n'a pas même évoqués ni invoqués, qui puisse servir de preuves irréfragables de la réalité du monde surnaturel. »

L'auteur, étant toujours à la recherche d'une preuve intelligente et palpable en même temps, de la réalité substantielle du monde surnaturel, afin de démontrer par des faits irréfragables l'immortalité de l'âme, n'a jamais cessé d'adresser de ferventes prières à l'Éternel, de vouloir bien indiquer aux hommes un moyen infaillible pour raffermir la foi en l'immortalité de l'âme, cette base éternelle de la religion. L'Éternel, dont la miséricorde est infinie, a amplement exaucé cette faible prière. Un beau jour, c'était le 1er août 1856, l'idée vint à l'auteur d'essayer si les esprits pouvaient écrire directement sans l'intermédiaire d'un *médium*. Connaissant l'écriture directe et merveilleuse du Décalogue selon Moïse, et l'écriture également directe et mystérieuse durant le festin du roi Balthasar suivant Daniel; ayant en outre entendu parler des mystères modernes de Strattford en Amérique, où l'on avait trouvé certains caractères illisibles et étranges, tracés sur des morceaux de papier, et qui ne paraissaient pas provenir des médiums, l'auteur a voulu constater la réalité d'un phénomène dont la portée serait immense, s'il existait réellement.

Il mit donc un papier blanc à lettre et un crayon taillé dans une petite boîte fermée à clef, en portant cette clef toujours sur lui-même et sans faire part de

cette expérience à personne. Il attendit durant douze jours en vain, sans remarquer la moindre trace d'un crayon sur le papier; mais quel fut son étonnement lorsqu'il remarqua, le 13 août 1856, certains caractères mystérieux, tracés sur le papier; à peine les eut-il remarqués qu'il répéta *dix fois*, pendant cette journée à jamais mémorable, la même expérience, en mettant toujours, au bout d'une demi-heure, une nouvelle feuille de papier blanc dans la même boîte.

Le lendemain, 14 août, l'auteur fit de nouveau une vingtaine d'expériences en laissant la boîte ouverte et en ne la perdant pas de vue; c'est alors que l'auteur voyait que des caractères et des mots dans la langue esthonienne se formèrent ou furent gravés sur le papier, sans que le crayon eût bougé. Depuis ce moment, l'auteur, voyant l'inutilité du crayon, a cessé de le mettre sur le papier: il place simplement un papier blanc sur une table, chez lui, ou sur le piédestal des statues antiques, sur les sarcophages, sur les urnes, au Louvre, à Saint-Denis, à l'église Saint-Étienne-du-Mont, etc. Il en est de même des expériences faites dans les différents cimetières de Paris. Du reste, l'auteur n'aime guère les cimetières, la plupart des esprits préférant les lieux où ils ont vécu durant leur carrière terrestre aux endroits où repose leur dépouille mortelle.

Nous sommes loin de révoquer en doute les phénomènes singuliers produits par M. le Baron; mais nous lui ferons observer que la découverte avait été faite avant lui par *Lavater*, et qu'il y a encore loin de quel-

ques lignes obtenues par M. Guldenstubbé au portrait peint à l'aquarelle par le cabaliste Glabidone.

Maintenant, au nom de la science, nous dirons à M. de Guldenstubbé ce que lui a déjà dit l'illustre et vénérable M. Louis Constant, dans son *Histoire de la magie;* pas pour lui, qui ne nous croira pas, mais pour les observateurs sérieux de ces phénomènes extraordinaires :

M. le Baron, les écritures que vous obtenez ne viennent pas de l'autre monde, et c'est vous-même qui les tracez à votre insu. Vous avez, par vos expériences multipliées à l'excès et par l'excessive tension de votre volonté, détruit l'équilibre de votre corps fluidique et astral; vous le forcez à réaliser vos rêves, et il trace en caractères empruntés à vos souvenirs le reflet de vos imaginations et de vos pensées. Si vous étiez plongé dans un sommeil magnétique parfaitement lucide, vous verriez le mirage lumineux de votre main s'allonger comme une ombre au soleil couchant, et tracer sur le papier préparé par vous ou vos amis les caractères qui vous étonnent. Cette lumière corporelle, qui émane de la terre et de vous, est contenue par une enveloppe fluidique d'une extrême élasticité, et cette enveloppe se forme de la quintessence de vos esprits vitaux et de votre sang.

Cette quintessence emprunte à la lumière une couleur déterminée par votre volonté secrète; elle se fait ce que vous rêvez qu'elle est; alors les caractères s'impriment sur le papier comme les signes sur le corps des enfants qui ne sont pas encore nés, sous

l'influence des imaginations de leurs mères. Cette encre que vous voyez apparaître sur le papier, c'est votre sang noirci et transfiguré. Vous vous épuisez à mesure que les écritures se multiplient. Si vous continuez vos expériences, votre cerveau s'affaiblira graduellement, votre mémoire se perdra; vous ressentirez dans les articulations des membres et des doigts d'inexprimables douleurs, et vous mourrez, enfin, soit foudroyé subitement, soit dans une longue agonie accompagnée d'hallucinations et de démence.

La brute subit les fatalités de la lumière universelle; l'homme peut la diriger. C'est l'intelligence qui, en adaptant le signe à la pensée, crée les formes et les images. La lumière universelle est comme l'imagination divine, et ce monde qui change sans cesse, en demeurant toujours le même quant à ses lois de configuration, est le rêve immense de Dieu.

L'homme formule la lumière par son imagination; il attire à lui la lumière suffisante pour donner des formes convenables à ses pensées et même à ses rêves; si cette lumière l'envahit, s'il noie son entendement dans les formes qu'il évoque, il est fou. Mais l'atmosphère fluidique des fous est souvent un poison pour les raisons chancelantes et pour les imaginations exaltées.

Les formes que l'imagination surexcitée produit pour égarer l'entendement sont aussi réelles que les empreintes de la photographie. On ne saurait voir ce qui n'existe pas. — Les fantômes des rêves et les rêves mêmes des gens éveillés sont donc des images réelles qui existent dans la lumière.

Pour ce qui est des écritures et des signatures mystérieuses, nous dirons qu'elles se reproduisent par l'intuition magnétique des mirages de la pensée dans le fluide vital universel.

Les signes primitifs de la pensée se tracent d'eux-mêmes dans la lumière, qui est l'instrument matériel de la pensée; Dieu, c'est l'âme de la lumière. La lumière universelle et infinie est pour nous comme le corps de Dieu. La lumière correspond avec la vie; le royaume des ténèbres, c'est la mort. Tous les dogmes de la vraie religion sont écrits en caractères de lumière sur une page d'ombre. La page d'ombre, ce sont les croyances aveugles. La lumière est le grand médiateur plastique. L'alliance de l'âme avec le corps est un mariage de lumière et d'ombre. La lumière est l'instrument du Verbe, c'est l'écriture blanche de Dieu sur le grand livre de la nuit. La lumière, c'est la source des pensées, et c'est en elle qu'il faut chercher l'origine de tous les dogmes religieux. Mais il n'y a qu'un vrai dogme, comme il n'y a qu'une pure lumière; l'ombre seule est variée à l'infini.

L'intuition des extatiques se rapproche mieux de la vérité sur les signes primitifs de la pensée que la science même des savants, parce que, comme nous l'avons dit, le fluide vital universel, la lumière astrale, étant le principe médiateur entre les idées et les formes, obéit aux élans extraordinaires de l'âme qui cherche l'inconnu, et lui fournit naturellement les signes déjà trouvés, mais oubliés, des grandes révélations de l'occultisme. Ainsi se forment les prétendues signatures

des esprits, ainsi les écritures mystérieuses de *Gablidone*, qui visitait le docteur Lavater, des fantômes de Schroepfer, de Saint-Michel, de Vintras et des esprits de M. *Home* et de M. le baron de Guldenstubbé.

Si l'électricité peut faire mouvoir un corps léger ou même lourd sans qu'on y touche, est-il impossible, par le magnétisme, de donner à l'électricité une direction et de produire ainsi naturellement des signes et des écritures ? On le peut, sans doute, puisqu'on le fait.

Ainsi, à ceux qui nous demanderont quel est le plus grand agent des prodiges, nous répondrons :

C'est l'*électricité magnétisée.*

La photographie nous prouve assez que les images sont des modifications réelles de la lumière. Or il existe une photographie accidentelle et fortuite qui opère, d'après les mirages errants dans l'atmosphère, des impressions durables sur des feuilles d'arbres, dans le bois et jusque dans le cœur des pierres : ainsi se forment, se tracent ces écritures et ces dessins qui étonnent à un si haut point les observateurs des phénomènes fluidiques. Ce sont des photographies astrales et mentales tracées par l'imagination des *médiums*, avec le concours ou sans le concours des larves fluidiques.

Nier la possibilité de la reproduction des signes et des caractères par ce fluide universel que nous appelons lumière astrale, ce serait tenir peu de compte des phénomènes les plus ordinaires de la nature. Le mirage dans les steppes de la Russie, les palais de la fée Moryane, les figures imprimées naturellement dans le cœur des pierres, que *Gaffarel* nomme des gamahés,

la configuration monstrueuse de certains enfants venant des regards ou des cauchemars de leur mère: tous ces phénomènes et bien d'autres prouvent que la lumière est pleine de reflets et d'images, qu'elle projette et reproduit suivant les évocations de l'imagination, du souvenir ou du désir.

CHAPITRE IX

LES LIEUX FATIDIQUES ET LES MAISONS HANTÉES

Nous devons reconnaître, avant tout, l'existence et la réalité d'un grand nombre de phénomènes qui, au moyen âge surtout, favorisaient la croyance superstitieuse, aux lieux fatidiques et aux maisons hantées. Nous pourrions rapporter un grand nombre de ces faits, naturels et de supercherie, mais nous croyons suffisant de n'en citer que quelques-uns, comme les résumant tous.

Alexander *ab* Alexandro, jurisconsulte napolitain, publia, vers la fin de xv[e] siècle, un recueil rare de dissertations sur les choses merveilleuses. Il y parle de prodiges arrivés récemment en Italie, de songes vérifiés, d'apparitions et de fantômes qu'il dit avoir vus lui-même. Nous en citerons un qui lui est personnel. Voici comment parle cet auteur :

« C'est, dit-il, une chose bien notoire et connue de tout Rome, que je n'y ai pas craint d'habiter plusieurs maisons que tout le monde refusait de louer, en raison des manifestations épouvantables de revenants qui s'y

passaient toutes les nuits. Là, en outre des tapages, des tremblements et des voix stridentes qui venaient troubler notre silence et notre repos, nous y voyions encore un spectre hideux et entièrement noir, de l'aspect le plus menaçant, qui semblait implorer de nous assistance; et, pour qu'on ne me soupçonne pas d'avoir voulu forger quelque fable, on me pardonnera d'en appeler au témoignage de Nicolas Tuba, homme de mérite et d'une grande autorité, qui me demanda à venir, avec plusieurs jeunes gens de sa connaissance, s'assurer de la réalité des choses. Ils veillèrent donc avec nous, et, quoique les lumières fussent allumées, ils virent bientôt, en même temps que nous, paraître ce même fantôme avec ses mille évolutions, ses clameurs, ses épouvantements, qui firent croire mainte et mainte fois à nos compagnons, malgré tout leur courage, qu'ils allaient en être les victimes. Toute la maison retentissait des gémissements de ce spectre, toutes les chambres étaient infestées à la fois; mais, lorsque nous nous approchions de lui, il paraissait reculer, surtout fuir la lumière que nous portions à la main. Enfin, après un tapage indicible de plusieurs heures, et lorsque la nuit tirait à sa fin, toute la vision s'évanouit.

» De toutes les expériences que je fis alors, une mérite surtout d'être citée, car, à mes yeux, ce fut le plus grand de ces prodiges et le plus effrayant.... La nuit était venue, et, après avoir fermé ma porte avec un fort cordon de soie, je m'étais couché. Je n'avais pas encore dormi et ma lumière n'était pas encore éteinte, lorsque j'entendis mon fantôme faire son tapage ordinaire à la

porte, et, peu de temps après, la porte restant fermée et attachée, je le vis, chose incroyable! s'introduire dans la chambre par les fentes et les serrures. A peine entré, il se glisse sous mon lit, et Marc, mon élève, ayant aperçu toute cette manœuvre, glacé d'épouvante, se mit à pousser des cris affreux et à appeler au secours. Moi, voyant toujours la porte fermée, je persistais à ne pas croire ce que j'avais vu, lorsque je vis ce terrible fantôme tirer de dessous mon lit un bras et une main, avec lesquels il éteignit ma lumière. Celle-ci éteinte, alors il se mit à bouleverser non-seulement tous mes livres, mais tout ce qui se trouvait dans ma chambre, en proférant des sons qui nous glaçaient les sens. Tout ce bruit ayant réveillé la maison, nous aperçûmes des lumières dans la chambre qui précède la mienne, et en même temps nous vîmes le fantôme ouvrir la porte et s'échapper par elle. Mais voilà ce qu'il y a de plus étonnant: il ne fut aucunement vu par tous ceux qui apportaient de la lumière!... »

Alexander était halluciné dans ce moment; mais avec lui, son élève, son domestique et Tuba, les jeunes gens, toute la maisonnée, et toute la ville de Rome, qui ne voulait plus de cette maison.... Il y avait donc dans cette maison une cause hallucinatrice pour tout le monde? Quelle était cette cause?... Une cause qui, ne pouvant ouvrir les portes du dehors, passait par les fentes, mais ouvrait très-bien de l'intérieur.

Ce qui caractérise surtout cette histoire et ce que le jurisconsulte napolitain n'avait su remarquer, c'est qu'une porte fermée par un simple cordon de soie est

plus facile à ouvrir du dehors que du dedans, en poussant de manière à rompre le cordon, et c'est le contraire qui arrive : l'esprit, qui est entré par le trou de la serrure, n'a pas besoin d'ouvrir la porte pour sortir, et il se donne cette peine inutile ; l'air de cette chambre devait être vicié, puisque la lumière s'y éteignait ; le bras du fantôme était une vision de l'asphyxie ; la porte une fois ouverte et le courant d'air établi, le spectre a disparu.

Les hallucinations et les rêves sont, en général, caractérisés par le défaut de logique et de vraisemblance que l'on remarque dans cette histoire.

Antoine de Torquemada, auteur espagnol de l'*Hexaméron*, ou six journées, contenant plusieurs doctes discours, etc., rapporte qu'un jeune homme nommé Vasquès de Ayola, étant allé à Bologne, en 1570, avec deux de ses compagnons, pour y étudier en droit, et, n'ayant pas trouvé de logement dans la ville, ils habitèrent une grande et belle maison, abandonnée parce qu'il y revenait un spectre qui épouvantait tous ceux qui osaient y loger. Mais ils se moquèrent de tous ces récits et s'y installèrent.—Au bout d'un mois, Ayola veillant seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement dans leur lit, il entendit de loin un bruit qui s'approchait et qui semblait venir de l'escalier de la maison : il se recommanda à Dieu, prit un bouclier, une épée et, tenant sa bougie en main, il attendit le spectre, qui bientôt ouvrit la porte et parut : c'était un squelette qui n'avait que les os. Ayola lui demanda ce qu'il souhaitait. Le fantôme lui fit signe de le sui-

vre. En descendant l'escalier, la bougie s'éteignit. Ayola eut le courage d'aller la rallumer et marcha derrière le spectre, qui le mena le long d'une cour où il y avait un puits. Il craignit qu'il ne voulût l'y précipiter et s'arrêta. L'esprit lui fit signe de continuer à le suivre; ils entrèrent dans le jardin, où la vision disparut. Le jeune homme remarqua l'endroit du jardin où le fantôme avait disparu; il alla ensuite raconter à ses compagnons ce qui lui était arrivé, et le lendemain matin il en donna avis aux autorités de Bologne. Elles vinrent sur les lieux, et on fit fouiller à l'endroit que Ayola désigna : on trouva un corps décharné. On s'informa qui ce pouvait être, mais on ne put rien découvrir de certain. On fit faire au mort des obsèques convenables, on l'enterra, et depuis ce temps la maison ne fut plus inquiétée.

La vision de Vasquès d'Ayola résulte d'une intuition magnétique produite par l'influence des émanations fluidiques cadavériques répandues dans la maison qu'il habitait. La substance fluidique qui émane des corps pénètre le sol, et s'attache en dehors à tout ce qui lui est sympathique. La plasticité de cette substance permet aux personnes douées naturellement ou accidentellement de la seconde vue de suivre la ligne typique d'un fugitif, tant que l'élasticité de son fluide n'aura pas à la longue été détruite par l'action variable de l'air, pour s'universaliser dans la lumière astrale.

Puisque l'élasticité si subtile du fluide lumineux peut être saisie et fixée par le daguerréotype, à plus

forte raison nos émanations *fluido-plastiques* doivent-elles être saisies et reconnues par le sens de seconde vue, toujours si développé chez les voyants. Le fluide vital, formé de notre sang, se spiritualise en venant se localiser dans le cerveau, d'où il s'échappe à l'état d'émanation éthérée pour se mêler de nouveau au fluide universel.

On sait que la fermentation et la putréfaction produisent une lumière phosphorescente, mais on n'a pas établi à quel degré elle approche de la lumière odique; c'est cette lumière phosphorescente qui dans les cimetières se promène sur les tombes récentes sous le nom d'âmes des trépassés. Ces spectres miasmatiques ou apparitions ignées, de toutes dimensions et formes, sont visibles pour les sensitifs. Ces lueurs cessent quand la putréfaction est à sa fin: les prétendus esprits ont alors disparu.

Nous avons lu, il y a quelques années, dans les journaux, un fait tout récent. Il y avait dans un endroit qu'on cite, et chez des personnes qu'on nommerait au besoin, une chambre hantée. Un savant résolut d'y coucher et y coucha. Vers le milieu de la nuit, il éprouve une oppression horrible, une douleur d'estomac pleine de déchirements et d'angoisses, et il voit dans une lueur phosphorescente un affreux démon vert-pomme qui était acroupi sur sa poitrine et qui lui fouillait les entrailles avec ses ongles. Il pousse un râlement, qui est entendu; on vient à son secours, on donne de l'air à la chambre, et le savant, revenu à lui, se sent malade et reconnaît les symptômes de l'empoisonnement par

l'arsenic. On le tire de la chambre fatale, des réactifs lui sont administrés : il se rétablit et peut se livrer à un examen sérieux et attentif de la chambre hantée. Il reconnaît qu'elle est tapissée d'un papier vert-pomme, coloré au moyen d'une préparation arsenicale. Alors tout s'explique pour lui : en effet, on changea le papier de cette chambre et le fantôme homicide ne revint plus. C'est en étudiant de près les prodiges qu'on découvre les lois secrètes de la nature.

Voilà, par exemple, une maison qui attire les pierres comme un fer aimanté attire la limaille de fer. C'est étrange, n'est-ce pas? mais c'est aussi ce qu'on devait dire lorsqu'on a remarqué pour la première fois les phénomènes de l'aimant. On découvrira bientôt qu'il existe des aimants spéciaux dans les trois règnes de la nature, et que la maison lapidée devait attirer les pierres comme le médium *Home* ou la jeune paysanne Angélique Cot attirent les meubles.

La vie de l'homme se répand sur les choses qui sont à son usage, et les prescriptions de la Bible prouvent que la contagion de la lèpre s'attachait aux maisons comme aux hommes. Pourquoi n'y aurait-il pas des maisons malades d'aimantation déréglée, comme il y avait alors des maisons lépreuses? Ce qui est certain, c'est que la nature est harmonieuse et régulière, c'est qu'elle obéit à des lois rigoureusement exactes dans le résultat de leur action et qu'elle ne donne jamais de démenti ni à son auteur, ni à elle-même. Son miracle permanent, c'est l'ordre éternel. Les prodiges passagers sont des accidents prévus par l'harmonie universelle et ne prou-

vent pas plus l'intervention des esprits que les météores ne prouvent l'existence des astres. La raison suprême est comme le soleil insensé qui ne la voit pas!

Maintenant rapportons des faits d'un autre ordre, et beaucoup moins importants, dont l'unique cause est l'imprévu ou la supercherie.

Le comte Despilliers, maréchal de camp de l'empereur Charles VI, n'était encore que capitaine des cuirassiers lorsque, se trouvant en quartier d'hiver en Flandre, un de ses cavaliers vint un jour le prier de le changer de logement, disant que toutes les nuits il revenait dans sa chambre un esprit qui ne le laissait pas dormir. Le comte Despilliers se moqua de sa simplicité et le renvoya. Mais le militaire revint au bout de quelques jours et répéta la même prière; il fut encore moqué. Enfin il revint une troisième fois, et assura à son capitaine que, s'il ne le changeait pas de logis, il serait obligé de déserter. Le comte Despilliers, qui connaissait cet homme pour bon soldat, lui dit en jurant : — Je veux aller cette nuit coucher avec toi et voir ce qui en est.

Sur les dix heures du soir, le capitaine se rend au logis de son cavalier. Ayant mis ses pistolets armés sur la table, il se coucha tout vêtu, son épée à côté de lui. Vers minuit, il entend quelqu'un qui entre dans la chambre, qui, en un instant, met le lit sens dessus dessous, et enferme le capitaine et le soldat sous le matelas et la paillasse. Après s'être dégagé de son mieux, le comte Despilliers, qui était cependant très-brave, s'en alla tout confus et fit déloger le cavalier.

Il raconta depuis son aventure, pensant bien qu'il avait eu affaire avec quelque démon. Néanmoins, il se trouva que le lutin était un grand singe.

Un aide de camp du maréchal de Luxembourg, se trouvant dans un village aux environs de Rennes (en Bretagne), alla loger dans une auberge dont la réputation n'était pas rassurante : le diable, disait-on, arrivait toutes les nuits dans une certaine chambre, tordait le cou à ceux qui osaient y coucher et les laissait étranglés dans leur lit. Un grand nombre de voyageurs remplissant l'auberge quand l'aide de camp y entra, on lui dit qu'il n'y avait malheureusement de vide que la chambre fréquentée par le diable, où personne ne voulait prendre gîte. — Oh! bien, moi, répondit-il, je ne serais pas fâché de lier connaissance avec lui : qu'on fasse mon lit dans la chambre en question, je me charge du reste.

Vers minuit, l'officier vit descendre le diable par la cheminée, sous la figure d'une bête furieuse, contre laquelle il fallut se défendre. Il y eut un combat acharné, à coups de sabre de la part du militaire, à coups de griffes et de dents de la part de la bête : cette lutte dura demi-heure, mais le diable finit par rester sur place. L'aide de camp appela le monde : on reconnut un énorme chat sauvage qui, selon le rapport de l'hôte, avait déjà étranglé quinze personnes.

Mme Deshoulières étant allée passer quelques mois dans une terre à quatre lieues de Paris, on lui permit de choisir la plus belle chambre du château ; mais on lui en interdisait une qu'un revenant visitait toutes les

nuits. Depuis longtemps Mme Deshoulières désirait voir des revenants, et, malgré les représentations qu'on lui fit, elle se logea précisément dans la chambre infestée. La nuit venue, elle se mit au lit, prit un livre selon la coutume, et, sa lecture finie, elle éteignit la chandelle et s'endormit. Elle fut bientôt éveillée par un bruit que l'on fit à la porte, laquelle fermait mal ; on l'ouvrit, quelqu'un entra qui marchait assez fort. Elle parla d'un ton très-décidé, car elle n'avait pas peur : on ne lui répondit point. L'esprit fit tomber un vieux paravent, et tira les rideaux avec bruit. Elle harangua encore l'âme, qui, s'avançant lentement et sans mot dire, passa dans la ruelle du lit, renversa le guéridon et s'appuya sur la couverture.

Ce fut là que Mme Deshoulières fit paraître toute sa fermeté. — Ah ! dit-elle, je saurai qui vous êtes !... Alors, étendant ses deux mains vers l'endroit où elle entendait le spectre, elle saisit deux oreilles velues, qu'elle eut la constance de tenir jusqu'au matin. Aussitôt qu'il fut jour, les gens du château vinrent voir si elle n'était pas morte. Il se trouva que le prétendu revenant était un gros chien, qui trouvait plus commode de coucher dans cette chambre déserte que dans la basse-cour.

A la fin de nivôse an XIII (1805), il s'est passé à Paris, rue Notre-Dame-de-Nazareth, dans une ancienne maison dont on avait dépouillé les religieuses Cordelières, une scène qui fit quelque bruit. On vit tout à coup voler en l'air des bouteilles depuis la cave jusqu'au grenier : plusieurs personnes furent blessées ; les débris

des bouteilles restèrent entassés dans le jardin, sans que la foule des curieux pût découvrir d'où provenait ce phénomène. On consulta des physiciens et des chimistes : ils ne purent pas même dire de quelle manufacture venaient les bouteilles qu'on leur montra ; les gens du peuple se persuadèrent qu'elles venaient de la manufacture du diable, et que cette aventure ne pouvait être que l'ouvrage des revenants ; les personnes plus instruites, tout aussi ridicules, ne savaient que penser. La police découvrit enfin que ces revenants n'étaient que des habitants de la maison voisine, aidés d'un physicien qui, au moyen de l'électricité et d'un trou imperceptible pratiqué dans le mur, parvenaient à faire mouvoir à leur gré les meubles de la maison prétendue ensorcelée par les esprits. Ils avaient pour objet d'empêcher le nouveau propriétaire de la vendre ; ils se vengaient en même temps d'une personne dont ils croyaient avoir à se plaindre.

La croyance aux spectres et aux revenants est une des plus grandes faiblesses de l'esprit humain abandonné à lui-même. De nos jours même, les superstitieux s'efforcent de continuer l'œuvre déplorable du moyen âge en croyant aux revenants sous des formes que l'on pourrait croire nouvelles, mais qui ne sont que renouvelées.

CHAPITRE X

LES OBSESSIONS MAGNÉTIQUES

Pendant la régence de Marie de Médicis, les Italiens occupèrent les plus hauts emplois à la cour, et la magie, ou pour mieux dire le magnétisme, fut pratiquée avec des cérémonies, des procédés bizarres et ridicules, qui cependant n'en produisaient pas moins des effets réels et parfois terribles. Par toute l'Europe, on ne parlait que de possessions démoniaques, qui n'étaient autre chose que des obsessions magnétiques. La contagion prétendue démoniaque se répandit partout comme une peste, et l'on crut voir dans des cas d'obsessions magnétiques des symptômes surnaturels. Il faut dire aussi que des personnes à moitié folles, parmi lesquelles les femmes figuraient en majorité, disaient, dans leur acte de démence, que Satan les transportait au sabbat sur des boucs ou des manches de balai, et qu'elles racontaient des scènes abominables qui n'avaient pu exister que dans leur imagination, prenant pour des réalités leurs plus vilains cauchemars.

Louis XIII lui-même, très-superstitieux, bien qu'ennemi des magiciens et des sorciers, se faisait raconter l'histoire du grand veneur par la maréchale d'Ancre, la fameuse Leonora Galigaï. Lorsque son mari Concini, favori insolent autant que prétentieux, eut été assassiné par ordre du roi, qui n'osait pas le frapper juridiquement, on chercha à perdre aussi Leonora, qui fut accusée de magie et de sorcellerie. On publia que, par ses maléfices, elle avait ensorcelé la reine, surtout lorsqu'on eut trouvé chez elle trois livres couverts de caractères supposés magiques, cinq rouleaux de velours pour dominer l'esprit des grands, des amulettes, qu'elle se mettait au cou, et des *agnus,* que l'on prit pour des talismans.

Dans le cours du procès, les avocats prouvèrent que le maréchal Concini et sa femme se servaient, pour envoûter, d'images de cire qu'ils gardaient dans des cercueils; qu'ils consultaient des magiciens, astrologues et des sorciers; qu'ils en avaient fait venir de Nancy pour sacrifier des coqs aux démons. Leonora fut convaincue de s'être fait exorciser par Mathieu de Montanay, charlatan sorcier; et sur ses propres aveux, dit-on, elle eut la tête tranchée et fut brûlée en 1617.

Le président Courtin lui ayant demandé par quel charme elle avait ensorcelé la reine, elle répondit fièrement: *Mon sortilége a été le pouvoir que les âmes fortes doivent exercer sur les âmes faibles.*

Toute personne est dominée par un ascendant astral dont la direction est indiquée par les lignes de la vie et de la mort. C'est en agissant sur cet ascendant astral

qu'on peut envoûter ou obséder magnétiquement ; les cérémonies ne sont qu'un moyen de produire le contact astral sympathique.

L'ascendant astral est un double tourbillon qui produit les attractions fatales et détermine la forme du corps astral. Les maléficiants rendent leur ascendant agressif et l'exercent à troubler celui des autres.

L'ascendant astral est un courant de lumière astrale produisant un cercle d'images, et par conséquent d'impressions déterminées et déterminantes. L'ascendant de l'un est contenu et déterminé par celui de l'autre, tant que l'un n'absorbe pas l'autre et ne l'entraîne pas dans son tourbillon. Connaître l'ascendant d'une personne, c'est la dominer entièrement, et cette connaissance peut s'acquérir par substitution mentale de nous-même à la personne dont nous voulons savoir les secrets.

La lumière astrale est l'âme vivante de la terre ; âme matérielle et fatale, nécessitée dans ses productions et dans ses mouvements par les lois éternelles de l'équilibre. Cette lumière, qui entoure et pénètre tous les corps, peut en annuler la pesanteur et les faire tourner autour d'un centre puissamment absorbant. Des phénomènes qu'on n'a pas assez examinés, et qui se reproduisent de nos jours, ont prouvé la vérité de cette théorie.

C'est à cette loi naturelle qu'il faut attribuer les tourbillons magnétiques, au centre desquels se placent les faiseurs de prodiges ; c'est le secret de la fascination exercée sur les oiseaux par certains reptiles et sur les natures sensitives par les natures négatives et absorbantes. Les obsédés et les médiums spirites sont en

général des êtres malades en qui le vide se fait et qui attirent alors la lumière, comme les abîmes attirent l'eau des tourbillons. Les corps les plus lourds peuvent être alors soulevés comme des pailles et entraînés dans le courant. Ces natures négatives et mal équilibrées, en qui le corps fluidique est informe, projettent à distance leur force d'attraction, et s'ébauchent en l'air des membres supplémentaires et fantastiques. Lorsque le célèbre médium *Home* fait apparaître autour de lui des mains sans corps, il a lui-même les mains mortes et glacées. On pourrait dire que les médiums et les obsédés sont des créatures en qui la mort lutte visiblement contre la vie; il faut juger de même les fascinateurs, les gens qui ont mauvais œil et les envoûteurs. Ce sont des vampires, soit volontaires, soit involontaires; ils attirent la vie qui leur manque et troublent ainsi l'équilibre de la lumière vitale. Ce sont toujours des personnes fort dangereuses, dont les personnes délicates et nerveuses doivent soigneusement éviter le contact.

L'absorption d'une volonté par une autre change souvent une série de destinées, et ce n'est pas seulement pour nous-même que nous devons veiller sur nos relations et apprendre à discerner les atmosphères pures des atmosphères impures; car les véritables philtres, les philtres les plus dangereux, sont invisibles : ce sont les courants de lumière vitale rayonnante qui, en se mêlant et en s'échangeant, produisent les attractions et les sympathies, comme les expériences magnétiques ne laissent pas lieu d'en douter.

Les maladies morales sont plus contagieuses que les maladies physiques, et il y a tels succès d'engouement et de mode qu'on pourrait comparer à la lèpre ou au choléra. On meurt d'une mauvaise connaissance comme d'un contact contagieux, et l'horrible maladie qui, depuis quelques siècles seulement, en Europe, punit la profanation des mystères de l'amour, est une révélation des lois analogiques de la nature et ne présente encore qu'une image affaiblie des corruptions morales qui résultent tous les jours d'une sympathie équivoque.

On a parlé d'un homme jaloux et lâche qui, pour se venger d'un rival, s'infecta lui-même volontairement d'un mal incurable, et en fit à la fois le fléau commun et l'anathème d'un lit partagé. Cette horrible histoire est celle de tous ceux qui pratiquent avec de mauvaises intentions le magnétisme, pour obséder certaines personnes : ils s'empoisonnent pour empoisonner, ils se damnent pour torturer, ils aspirent l'enfer pour le respirer, ils se blessent à mort pour faire mourir; mais, s'ils en ont le triste courage, il est positif et certain qu'ils empoisonneront et qu'ils tueront par la projection seule de leur perverse volonté, etc.

Ce qu'on veut avec persévérance, on le fait. Toute volonté réelle se confirme par des actes; toute volonté confirmée par un acte est une action. Toute action est soumise à un jugement, et ce jugement est éternel. — Ce sont là des principes.

D'après ces principes, le bien ou le mal que l'on veut, soit à soi-même, soit aux autres, dans l'étendue

de son vouloir et dans la sphère de son action, arrivera infailliblement soit aux autres, soit à soi, si on confirme sa volonté et si on arrête sa détermination par des actes.

Les actes doivent être analogues à la volonté. La volonté de nuire ou de se faire aimer doit être confirmée, pour être efficace, par des actes de haine ou d'amour. Tout ce qui porte l'empreinte d'une âme humaine appartient à cette âme; tout ce que l'homme s'est approprié d'une manière quelconque devient son corps, dans l'acception la plus large du mot, et tout ce qu'on fait au corps d'un homme est ressenti soit médiatement, soit immédiatement par son âme.

C'est pour cela que toute espèce d'action hostile au prochain est regardée par la théologie morale comme un commencement d'homicide. L'obsession magnétique est un homicide, et un homicide d'autant plus lâche qu'il échappe au droit de défense de la victime et à la vengeance des lois. Ce principe établi pour l'acquit de notre conscience et l'avertissement des faibles, affirmons sans crainte que l'obsession magnétique, de près ou de loin, est possible; allons plus loin, qu'elle est non-seulement possible, mais en quelque sorte nécessaire; elle s'accomplit sans cesse, dans le monde social, à l'insu des agents et des patients. L'obsession volontaire est un des plus terribles dangers de la vie humaine.

Il y a deux sortes d'obsessions magnétiques: l'obsession involontaire et l'obsession volontaire. On peut distinguer l'obsession physique de l'obsession morale.

La force attire la force, la vie attire la vie, la santé attire la santé : c'est une loi de la nature.

Si deux enfants vivent ensemble et surtout couchent ensemble, et qu'il y en ait un faible et un fort, le fort absorbera le faible et celui-ci dépérira. C'est pourquoi il est important que les enfants couchent toujours seuls. Dans les pensionnats, certains élèves absorbent l'intelligence des autres élèves, et dans tout cercle d'hommes il se trouve bientôt un individu qui s'empare des volontés des autres.

L'obsession magnétique est une chose très-connue, nous l'avons remarqué. On est porté par la force au moral comme au physique; mais ce que nous avons plus particulièrement à constater dans ce chapitre, c'est la puissance presque absolue de la volonté humaine sur la détermination de ses actes et l'influence de toute démonstration extérieure d'une volonté sur les choses même extérieures.

Le mot *obsession* exprime admirablement la chose même qu'il signifie : *Obsessions*, action de prendre pour ainsi dire et d'envelopper quelqu'un dans une volonté formulée.

L'instrument de l'obsession magnétique n'est autre que le grand agent magnétique lui-même qui, sous l'influence d'une volonté mauvaise, devient alors réellement et positivement le démon.

Le maléfice proprement dit, c'est-à-dire l'opération cérémonielle, n'agit que sur l'opérateur en vue de l'obsession magnétique, et sert à fixer et à conformer sa volonté en la formulant avec persévérance et effort,

les deux conditions qui rendent la volonté efficace. Plus l'opération est difficile ou horrible, plus elle est efficace, parce qu'elle agit davantage sur l'imagination, et confirme les efforts en raison directe de la résistance. C'est ce qui explique la bizarrerie et l'atrocité même des sacrifices humains, et autres monstruosités qui sont l'essence même et la réalité de la goétie ou nigromancie chez les anciens et au moyen âge.

L'obsession magnétique volontaire, en vue de nuire, n'est qu'une combinaison de sacriléges et de meurtres gradués pour pervertir à jamais une volonté humaine et réaliser dans un être vivant le fantôme hideux du démon. C'est donc, à proprement parler, la religion du diable, le culte des ténèbres, la haine du bien porté à son paroxysme; c'est l'incarnation de la mort et la création permanente de l'enfer.

Les obsessions volontaires sont encore fréquentes dans nos campagnes, parce que les forces naturelles, chez les personnes ignorantes et solitaires, agissent sans être affaiblies par aucun doute ou par aucune diversion.

Une haine franche, absolue et sans aucun mélange de passion repoussée ou de cupidité personnelle, est un arrêt de mort pour celui qui en est l'objet dans certaines conditions données. Nous disons sans mélange de passion amoureuse ou de cupidité, parce qu'un désir, étant une attraction, contre-balance et annule la puissance de projection. Ainsi, par exemple, un jaloux n'obsédera jamais efficacement son rival, et un héritier cupide n'abrégera pas, par le seul fait de sa volonté, les

jours d'un oncle avare et vivace. Les obsessions magnétiques essayées dans ces conditions retombent sur celui qui les opère, et sont plutôt salutaires que nuisibles à la personne qui en est l'objet, car ils la dégagent d'une action haineuse qui se détruit elle-même en s'exaltant outre mesure.

Voici ce que Porphyre raconte dans la vie de Plotin : « Parmi ceux qui faisaient profession de philosophes, il y en avait un nommé Olympius ; il était d'Alexandrie ; il avait été pendant quelque temps disciple d'Ammonius : il traita Plotin avec mépris, parce qu'il voulait avoir plus de réputation que lui. Il employa des cérémonies magiques pour lui nuire ; mais, s'étant aperçu que son entreprise retombait sur lui-même, il convint devant ses amis qu'il fallait que l'âme de Plotin fût bien puissante, puisqu'elle rétorquait sur ses ennemis leurs mauvais desseins. » Plotin sentait l'action hostile d'Olympius, et parfois il lui arriva de dire : « Voici Olympius qui a maintenant des convulsions. » Celui-ci, ayant éprouvé plusieurs fois qu'il souffrait lui-même les maux qu'il voulait faire souffrir à Plotin, cessa enfin de le persécuter.

On peut mourir de l'amour de certains êtres comme de leurs haines. Il est des passions absorbantes sous l'aspiration desquelles on se sent défaillir comme les fiancées des vampires. Ce ne sont pas seulement les méchants qui tourmentent les bons, mais à leur insu les bons torturent les méchants. La haine du bien chez les hommes mauvais procède de l'instinct même de la conservation ; d'ailleurs, ils nient ce qui les tourmente,

soit le bien, et s'efforcent, pour être tranquilles, de déifier et de justifier le mal.

L'antipathie n'est autre chose que le pressentiment d'une obsession magnétique possible, obsession qui peut être d'amour ou de haine, car on voit souvent l'amour succéder à l'antipathie. La lumière astrale nous avertit des influences à venir par une action sur le système nerveux plus ou moins sensible et plus ou moins vive. Les sympathies instantanées, les amours foudroyantes, sont des explosions de lumière astrale, ou pour mieux dire de fluide magnétique, motivées aussi exactement et non moins mathématiquement explicables et démontrables que les décharges des fortes batteries électriques. On peut voir par là combien de dangers imprévus menacent l'ignorant qui joue sans cesse avec le feu sur des poudrières qu'il ne voit pas.

Ce que les sorciers et les nigromants cherchaient surtout dans leurs évocations de l'esprit impur, c'était cette puissance magnétique qui est le partage des sages initiés aux sciences occultes et qu'ils voulaient usurper pour en abuser indignement. La folie des sorciers étant une folie méchante, un de leur but surtout, c'était le pouvoir des obsessions magnétiques ou des influences délétères.

Le sage initié obsède magnétiquement, sans cérémonie et par sa seule réprobation, ceux qu'il réprouve et qu'il croit nécessaire de punir. Il obsède même par son pardon ceux qui lui font du mal, et jamais les ennemis des sages initiés ne portent loin l'impunité de leur injustice Nous avons constaté par nous-même de

nombreux exemples de cette loi fatale. Les bourreaux des martyrs périssent toujours malheureusement, et les vrais initiés sont les martyrs de l'intelligence. Mais la Providence semble mépriser ceux qui les méprisent, et fait mourir ceux qui cherchent à les empêcher de vivre.

Les sages condamnent à la manière de médecins habiles, et c'est pourquoi on n'appelle pas de leurs sentences lorsqu'ils ont prononcé un arrêt contre un coupable. Ils n'ont ni cérémonies, ni invocations à faire: ils doivent seulement s'abstenir de manger à la même table que le condamné, et, s'ils sont forcés de s'y asseoir, ils ne doivent ni accepter de lui, ni lui offrir le sel.

Les obsessions magnétiques des sorciers ou des méchants sont d'une autre sorte, et peuvent être comparées à de véritables empoisonnements d'un courant de lumière astrale. Ils exaltent leur volonté par des cérémonies, au point de la rendre venimeuse à distance; mais ils s'exposent le plus souvent à être tués les premiers par leurs machines infernales. Ils se procurent soit des cheveux, soit des vêtements de la personne qu'ils veulent maudire; puis ils choisissent un animal qui soit à leurs yeux le symbole de cette personne; ils mettent au moyen des cheveux ou des vêtements cet animal en rapport magnétique avec elle : ils lui donnent son nom, puis ils le tuent d'un seul coup de couteau, lui ouvrent la poitrine et lui arrachent le cœur, enveloppent ce cœur palpitant dans les objets magnétisés, et pendant trois jours, à toutes les heures, ils enfoncent dans ce cœur des clous, des épingles rougies au

feu ou de longues épines, en prononçant des malédictions sur le nom de la personne obsédée. Ils sont persuadés alors (et souvent c'est avec raison) que la victime de leurs infâmes manœuvres éprouve autant de tortures que si elle avait en effet toutes ces pointes enfoncées dans le cœur. Elle commence à dépérir, et, au bout de quelque temps, elle meurt d'un mal inconnu.

On obsède magnétiquement par le regard, et c'est ce qu'on appelle en Italie la *jettatura*, ou le mauvais œil. Une menace est une obsession réelle, parce qu'elle agit vivement sur l'imagination, surtout si cette imagination accepte facilement la croyance d'un pouvoir occulte et illimité. La terrible menace de l'enfer, cette obsession magnétique de l'humanité pendant plusieurs siècles, a créé plus de cauchemars, plus de maladies sans nom, plus de folies furieuses, que tous les vices et tous les excès réunis. Mais l'obsession par la menace produit un effet absolument contraire aux intentions de l'opérateur, quand la menace est évidemment vaine, quand elle révolte la fierté légitime de celui qui est menacé et provoque par conséquent sa résistance, enfin quand elle est ridicule à force d'être atroce.

Ce sont les sectateurs de l'enfer qui ont discrédité le ciel. Dites à un homme raisonnable que l'équilibre est la loi du mouvement et de la vie, et que l'équilibre moral, la liberté, repose sur une distinction éternelle et immuable entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal ; dites lui que, doué d'une volonté libre, il doit se faire place par ses œuvres dans l'empire de la vérité

et du bien, ou retomber éternellement, comme le rocher de Sisyphe, dans le chaos du mensonge et du mal, il comprendra ce dogme; et si vous appelez la vérité et le bien *ciel*, le mensonge et le mal *enfer*, il croira à votre ciel et à votre enfer, au-dessus desquels l'idéal divin reste calme, parfait et inaccessible à la colère comme à l'offense, parce qu'il comprendra que, si l'enfer, en principe, est éternel comme la liberté, il ne saurait être, en fait, qu'un tourment passager pour les âmes, puisque c'est une expiation, et que l'idée d'expiation suppose nécessairement celle de réparation et de destruction du mal.

Ceci dit, non pas dans des intentions dogmatiques qui ne sauraient être de notre ressort, mais pour indiquer le rémède moral et raisonnable à l'obsession des consciences par les terreurs de l'autre vie, parlons des moyens de se soustraire aux influences funestes de la colère humaine.

Le premier de tous, c'est d'être raisonnable et juste, et de ne jamais donner de prise ni de raison à la colère. Une colère légitime est fort à craindre; c'est pourquoi hâtez-vous de reconnaître et d'expier vos torts. Si la colère persiste après cela, elle procède certainement d'un vice. Cherchez à savoir quel est ce vice et unissez-vous fortement aux courants magnétiques de la vertu contraire, l'envoûtement alors n'aura plus de pouvoir sur vous. Faites laver avec soin avant de les donner ou brûlez les linges ou les vêtements qui ont été à votre usage; ne faites jamais usage d'un vêtement qui ait servi à un inconnu sans avoir purifié ce vêtement par

l'eau, par le soufre et par les aromates, tels que le camphre, l'encens, l'ambre, etc.

Nous sommes saturés de lumière astrale, et nous la projetons sans cesse pour lui faire place et en attirer de nouvelles. Les appareils destinés soit à l'attraction, soit à la projection, sont particulièrement les yeux et les mains. La polarité des mains réside dans le pouce, et c'est pour cela que, suivant la tradition conservée encore dans nos campagnes, il faut, lorsqu'on se trouve en compagnie suspecte, tenir le pouce replié et caché dans la main, en évitant de fixer personne, mais tâcher pourtant de regarder, le premier, ceux dont nous avons quelque chose à craïndre, afin d'éviter les projections fluidiques inattendues et les regards fascinateurs.

Il existe aussi certains animaux dont la propriété est de rompre les courants de lumière astrale par une absorption qui leur est particulière. Ces animaux nous sont violemment antipathiques et ont dans le regard quelque chose de fascinateur : tels sont le crapaud, le tard, etc. Ces animaux, apprivoisés et portés vivants ou gardés dans les chambres qu'on habite, garantissent des hallucinations et des prestiges de l'ivresse astrale, qui cause tous les phénomènes des passions furieuses, des exaltations mentales et de la folie.

Paracelse opposait à l'obsession magnétique les pratiques d'une obsession contraire : il composait des remèdes sympathiques et les appliquait non pas aux membres souffrants, mais à des représentations de ces mêmes membres formées et consacrées suivant le cérémonial magnétique. Les succès étaient prodigieux, et

jamais médecin n'a approché des cures merveilleuses de Paracelse. Mais Paracelse avait découvert le magnétisme bien avant Mesmer, et avait poussé jusqu'aux dernières conséquences cette lumineuse découverte ou plutôt cette initiation à la magie des anciens, qui plus que nous comprenaient le grand agent magnétique, et ne faisaient pas de la lumière astrale un fluide animal et particulièrement émanant seulement de quelques êtres spéciaux.

Dans sa *Philosophie occulte,* Paracelse combat les pratiques cérémonielles, dont il n'ignorait certainement pas la terrible puissance, mais dont il veut sans doute décrier l'emploi; afin de discréditer la magie noire, il place la toute-puissance de l'initié dans le *magnès* intérieur et occulte. Les plus habiles magnétiseurs de nos jours ne diraient pas mieux.

On guérit aussi l'obsession magnétique par la substitution, lorsqu'elle est possible, et par la rupture ou le détournement du courant magnétique. Celui qui veut délivrer quelqu'un d'une obsession doit avoir un autre objet de sa malveillance où il est certain que lui-même il sera frappé et périra, car on sait qu'une volonté déterminée et confirmée de mal faire obtient toujours son effet, et qu'elle ne peut se rétracter sans péril de mort. Le mouvement astral étant circulaire, toute émission magnétique qui ne rencontre pas son médium revient avec force à son point de départ : c'est ce qui explique une des plus étranges histoires du livre sacré, celle des démons envoyés dans des pourceaux qui se précipitèrent à la mer. Cette œuvre de haute

initiation ne fut autre chose que la rupture d'un courant magnétique infecté par des volontés mauvaises. Je me nomme Légion, disait la voix instinctive du patient, parce que nous sommes plusieurs.

Le savant jurisconsulte Bodin, démonographe angevin, mort de la peste en 1596, qu'on soupçonnait à tort d'avoir été un esprit faible et superstitieux, n'a pas eu d'autre motif d'écrire sa *Démonomanie* que le besoin de prémunir les esprits contre une trop dangereuse incrédulité. Initié par l'étude des sciences occultes aux véritables secrets du magnétisme, il avait frémi en songeant aux dangers auxquels exposerait la société cette puissance abandonnée à la méchanceté des hommes. Il recueillit des faits sans les expliquer, et dénonça aux sciences inattentives ou préoccupées ailleurs l'existence des influences occultes et les opérations criminelles des volontés perverses. Bodin ne fut pas écouté de son temps, parce qu'il ne suffit pas d'indiquer des phénomènes et d'en préjuger la cause pour impressionner les hommes sérieux : cette cause il faut l'étudier, l'expliquer, en prouver l'existence, et c'est ce que nous avons tâché de faire dans cet ouvrage. Aurons-nous un meilleur succès?

Pour se préserver des mauvaises influences, la première condition serait de défendre à l'imagination de s'exalter. Tous les exaltés sont plus ou moins fous, et l'on domine toujours un fou en le prenant par sa folie. Mettez-vous donc au-dessus des craintes puériles et des désirs vagues ; croyez à la Sagesse suprême, et soyez convaincu que cette sagesse, vous ayant donné

l'intelligence pour unique moyen de la connaître, ne peut vouloir tendre des piéges à votre intelligence et à votre raison. Vous voyez partout autour de vous des effets proportionnés aux causes; vous voyez les causes dirigées et modifiées dans le domaine de l'homme par l'intelligence; vous voyez, en somme, le bien être plus fort et plus estimé que le mal: pourquoi supposeriez-vous dans l'infini une immense déraison, puisqu'il y a de la raison dans le fini? La vérité ne se cache à personne. Dieu est visible dans ses œuvres, et il ne demande rien aux êtres contre les lois de leur nature, dont il est lui-même l'auteur. La foi c'est la confiance, non dans les hommes qui vous disent du mal de la raison, car ce sont des fous ou des imposteurs, mais dans l'éternelle raison, qui est le Verbe divin, cette lumière véritable offerte comme le soleil à l'intuition de toute créature humaine venant en ce monde.

Si vous croyez à la raison absolue, et si vous désirez plus que toute chose la vérité et la justice, vous ne devez craindre personne et vous n'aimerez que ceux qui sont aimables. Votre lumière naturelle repoussera instinctivement celle des méchants, parce qu'elle sera dominée par votre volonté.

Ce qui contribue à rendre les femmes hystériques, c'est leur éducation molle et hypocrite. Si elles faisaient plus d'exercice, si on leur enseignait les choses du monde franchement et libéralement, elles seraient moins capricieuses, moins vaines, moins futiles, et par conséquent moins accessibles aux mauvaises séductions. La faiblesse sympathise toujours avec le vice, parce que

le vice est une faiblesse qui se donne l'apparence d'une force. La folie a la raison en horreur et se complaît en toutes choses aux exagérations du mensonge. Guérissez donc d'abord votre intelligence malade. La cause de toutes les obsessions magnétiques, le venin de tous les philtres, la puissance de toutes les mauvaises volontés sont là.

La méthode des procédés d'obsessions magnétiques varie suivant les temps et les personnes, et tous les hommes artificieux et dominateurs en trouvent en eux-mêmes les secrets et la pratique, sans même les calculer précisément et en raisonner la succession. Ils suivent en cela les inspirations instinctives du grand agent magnétique qui s'assimile merveilleusement, comme nous l'avons déjà dit, à nos vices et à nos vertus; mais on peut dire que, généralement, nous sommes soumis aux volontés des autres par les analogies de nos penchants et surtout de nos défauts. Caresser les faiblesses d'une individualité, c'est s'emparer d'elle et s'en faire un instrument dans l'ordre des mêmes erreurs ou des mêmes dépravations. Or, quand deux natures analogiques en défaut se subordonnent l'une à l'autre, il s'opère une sorte de substitution du plus fort au plus faible et une véritable obsession d'un esprit par l'autre. Souvent le faible se débat et voudrait se révolter, puis il retombe plus bas que jamais dans la servitude. C'est ainsi que Louis XIII conspirait contre Richelieu, puis obtenait en quelque sorte sa grâce par l'abandon de ses complices.

Nous avons tous un défaut dominant qui est pour

notre âme comme l'ombilic de sa naissance pécheresse, et c'est par là que l'ennemi peut toujours nous saisir : la vanité pour les uns, la paresse pour les autres, l'égoïsme pour le plus grand nombre. Qu'un esprit rusé et méchant s'empare de ce ressort, et vous êtes perdu. Vous devenez alors non pas fou, non pas idiot, mais positivement aliéné, dans toute la force de cette expression, c'est-à-dire soumis à une impulsion étrangère. Dans cet état, vous avez une horreur instinctive pour tout ce qui vous ramènerait à la raison, et vous ne voulez pas même entendre les représentations contraires à votre démence : c'est une des maladies les plus dangereuses qui puissent affecter le moral humain.

Le seul remède à cette obsession, c'est de s'emparer de la folie même pour guérir la folie, et de faire trouver au malade des satisfactions imaginaires dans un ordre contraire à celui dans lequel il s'est perdu : ainsi, par exemple, guérir un ambitieux en lui faisant désirer les gloires du ciel, remède mystique; guérir un débauché par un véritable amour, remède naturel; procurer à un vaniteux des succès honorables; montrer du désintéressement aux avares et leur procurer un juste profit par une participation honorable à des entreprises généreuses, etc.

En réagissant de la sorte sur le moral, on parviendra à guérir un grand nombre de maladies physiques, car le moral influe sur le physique en vertu de l'axiome magnétique : « Ce qui est au-dessus est comme ce qui est au-dessous. » Une maladie provient toujours d'un défaut ou d'un excès, et vous trouverez toujours à la

source d'un mal physique un désordre moral : c'est une loi invariable de la nature.

Le grand moyen de résister à l'obsession magnétique, c'est de ne pas la craindre. En temps de peste, ceux qui ont peur sont frappés les premiers. Le moyen de ne pas craindre le mal, c'est de ne pas s'en occuper, et nous conseillons avec un grand désintéressement aux personnes nerveuses, faibles, crédules, hystériques, superstitieuses, sottes, sans énergie, sans volonté, de s'en moquer, de n'y jamais croire et de boire frais, comme le disait le grand magicien pantagruéliste, l'excellent curé de Meudon.

Les possessions du démon ne sont autre chose que des obsessions magnétiques, et il existe de nos jours une quantité innombrable de possédés ou d'obsédés. Un saint religieux qui s'est voué au service des aliénés, le frère Hilarion Tissot, est parvenu, par une longue expérience et la pratique constante des vertus chrétiennes, à guérir beaucoup de malades, et il pratique à son insu le magnétisme de Paracelse. Il attribue la plupart des maladies à des désordres de la volonté ou à l'influence perverse des volontés étrangères ; il regarde tous les crimes comme des actes de folie, et voudrait qu'on traitât les méchants comme des malades, au lieu de les exaspérer et de les rendre incurables sous le prétexte de les punir. Combien de temps passera-t-on encore avant que le pauvre frère Hilarion soit reconnu pour un homme de génie ! Et combien d'hommes graves, en lisant ce chapitre, diront encore qu'Hilarion Tissot et nous nous devrions nous traiter l'un l'autre suivant les

idées qui nous sont communes, en nous gardant bien de publier nos théories, si nous voulons qu'on ne nous prenne pour des médecins dignes d'être envoyés aux incurables! — Etpourtant elle tourne! s'écriait Galilée en frappant du pied la terre. — Vous connaîtrez la vérité, etla vérité vous rendra libres, a dit le Sauveur des hommes. — On pourrait ajouter : Vous aimerez la justice, et la justice vous rendra bien portants.

Le magnétisme ne peut plus être de nos jours l'art des fascinations, des prestiges: on ne trompe maintenant que ceux qui veulent être trompés. Mais l'incrédulité étroite et téméraire du siècle dernier reçoit tous les jours des démentis donnés par la nature elle-même. Nous vivons environnés de prophéties et de miracles; le doute les niait autrefois avec témérité, la science aujourd'hui les explique. Non, il n'est pas donné à un esprit déchu de troubler l'empire de Dieu! Non, les choses inconnues ne s'expliquent pas par des choses impossibles; non, il n'est point donné à des êtres de tromper, de tourmenter, de séduire, de tuer même les créatures vivantes de Dieu, les hommes, déjà si ignorants et si faibles et qui ont tant de peine à se défendre contre leurs propres illusions. L'homme est lui-même le créateur de son ciel et de son enfer, et il n'y a pas d'autres démons que nos folies. Les esprits que la vérité châtie sont corrigés par le châtiment et ne songent plus à troubler le monde. Si Satan existe, ce ne peut être que le plus malheureux, le plus ignorant, le plus humilié et le plus impuissant des êtres.

L'existence d'un agent universel de la vie, d'un feu

vivant, d'une lumière astrale, nous est démontrée par des faits. Le magnétisme nous fait comprendre aujourd'hui les miracles de l'ancienne magie : les faits de seconde vue, les inspirations, les guérisons soudaines, les pénétrations de pensées, et les obsessions magnétiques sont maintenant des choses avérées et familières même à nos enfants. Mais on avait perdu la tradition des anciens ; on croyait à des découvertes nouvelles, on cherchait le dernier mot des phénomènes observés ; les têtes s'échauffaient devant des manifestations sans portée ; on subissait des fascinations sans les comprendre. Mesmer est venu dire aux ignorants : « Ces prodiges ne sont pas nouveaux ; vous pouvez en opérer même de plus grands, si vous étudiez les lois secrètes de la nature. La connaissance de ces lois donnera une nouvelle carrière ouverte à l'activité et à l'intelligence de l'homme, le combat de la vie organisée de nouveau avec des armes plus parfaites, et la possibilité rendue aux intelligences d'élite de devenir maîtresses de toutes les destinées en donnant au monde à venir de véritables médecins et de grands rois.

Dom Augustin Calmet, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, mort en 1757, rapporte, dans son *Traité sur les apparitions,* que Mlle Ranfaing, étant devenue veuve en 16.., fut recherchée en mariage par un médecin nommé Poirot. N'ayant pas été écouté dans ses poursuites, il employa des procédés magnétiques pour s'en faire aimer, ce qui causa d'étranges dérangements dans la santé de Mlle Ranfaing. Bientôt des choses si extraordinaires arrivèrent à cette dame

qu'on la crut possédée, et que les médecins, déclarant ne rien comprendre à son état, la recommandèrent aux exorcismes de l'Église. Après quoi, par l'ordre de M. de Porcelet, évêque de Toul, on lui nomma pour exorciste M. Viardin, docteur en théologie, un jésuite et un capucin ; mais, dans le cours de ces exorcismes, presque tous les religieux de Nancy, ledit seigneur évêque, l'évêque de Tripoli, suffragant de Strasbourg ; M. de Sency prêtre de l'Oratoire ; Charles de Lorraine, évêque de Verdun ; deux docteurs de Sorbonne, envoyés exprès pour assister aux exorcismes, l'ont souvent exorcisée en hébreu, en grec et en latin, et elle leur a toujours répondu pertinemment, elle qui à peine savait lire le latin. M. Nicolas de Harlay, fort habile en langue hébraïque, reconnut que M[lle] Ranfaing était réellement possédée, parce qu'elle lui avait répondu au seul mouvement de ses lèvres, sans qu'il prononçât aucune parole. Le sieur Garnier, docteur de Sorbonne, lui ayant aussi fait plusieurs commandements en langue hébraïque, elle lui a de même répondu pertinemment, mais en français, disant qu'elle ne parlerait qu'en langue ordinaire. Le démon ajouta : — N'est-ce pas assez que je te montre que j'entends ce que tu dis? Le même M. Garnier, lui parlant grec, mit par mégarde un cas pour un autre. La possédée, ou plutôt le diable, lui dit : — Tu as failli. Le docteur lui dit en grec : Montre ma faute? Le diable répondit : — Contente-toi que je te montre la faute ; je ne t'en dirai pas davantage. Le doc-teur lui disant en grec de se taire, il lui répondit : — Tu me commandes de me taire, et moi je ne veux pas me taire.

Ce remarquable exemple d'obsession magnétique porté jusqu'à l'extase et la démonomanie, à la suite des procédés magnétiques employés par un homme qui se croyait sorcier, prouve mieux que tout ce que nous pourrions dire la toute-puissance de la volonté et de l'imagination réagissant l'une sur l'autre, et l'étrange lucidité des extatiques ou somnambules qui comprennent la parole en la lisant dans la pensée, sans avoir la science des morts. Nous ne révoquons pas un instant en doute la sincérité des témoins nommés par Dom Calmet; nous nous étonnons seulement que des hommes aussi graves n'aient pas remarqué cette difficulté qu'éprouvait le prétendu démon à leur répondre dans une langue étrangère à l'obsédée. S'il eût été ce qu'ils entendaient par un démon, il eût non-seulement compris le grec, mais il eût parlé grec: l'un ne coûterait pas plu- que l'autre à un esprit aussi savant et aussi malin.

Dom Calmet ne s'en tient pas là sur l'histoire de Mlle Ranfaing : il raconte toute une suite de questions insidieuses et d'injonctions peu graves de la part des exorcistes et une série de réponses plus ou moins congrues de la pauvre malade toujours extatique et somnambule. Ce bon père ne manque pas d'en tirer des conclusions lumineuses et que tout cela était l'œuvre de l'enfer. Belle et savante conclusion pour les choses qui se passaient, et qui étaient au dessus de l'intelligence des assistants! Le plus sérieux de l'affaire, c'est que le médecin Poirot fut mis en jugement comme magicien, confessa, comme toujours, à la torture et fut brûlé.

Les obsessions magnétiques et la plupart des ma-

ladies nerveuses qui affectent le cerveau sont des blessures faites à l'appareil nerveux par la lumière astrale pervertie, c'est-à-dire absorbée ou projetée dans des proportions anormales. Toutes les tensions extraordinaires et extranaturelles de la volonté disposent aux obsessions et aux maladies nerveuses: le célibat forcé, l'ascétisme, la haine, l'ambition, l'amour repoussé, sont autant de principes générateurs de formes et d'influences infernales.

C'est à ces phénomènes et aux lois occultes qui les produisent qu'il faut rapporter les effets de l'obsession magnétique dons nous allons parler. Les phénomènes de la possession des Ursulines de Loudun, si fatale à Urbain Grandier, ont été méconnus. Les religieuses étaient réellement obsédées magnétiquement d'imitation fanatique des pensées secrètes de leur exorciste, transmises à leur système nerveux par la lumière astrale; elles recevaient l'impression de toutes les haines qu'Urbain Grandier avait soulevées contre lui, et cette communication tout intérieure leur paraissait à elles-mêmes diabolique et miraculeuse. Ainsi, dans cette malheureuse affaire, tout le monde était de bonne foi, jusqu'à Laubardemont, qui, en exécutant les sentences préjugées par le cardinal de Richelieu et par l'abbé Mignon, confesseur des Ursulines, croyait accomplir en même temps les devoirs d'un véritable juge, et se soupçonnait d'autant moins lui-même d'être un valet de Ponce-Pilate, qu'il était moins possible de voir dans le curé, esprit fort et libertin, de St-Pierre-de-Loudun un disciple du Christ et un martyr. Voici les détails

de cette malheureuse affaire, un des crimes du cardinal de Richelieu.

Le cardinal de Richelieu, s'il n'eût pas exercé une autorité presque souveraine, figurerait comme magicien et sorcier dans les mémoires de son temps. Tout le monde sait qu'il affectionnait beaucoup les chats et qu'on en voyait toujours une demi-douzaine autour de l'*homme rouge*. On fit courir le bruit que les chats étaient autant de diables arrivés du sabbat pour servir de conseillers au cardinal-ministre. On n'osa pas ébruiter ces rumeurs, parce qu'on savait que l'Éminence n'était pas d'une excessive tolérance pour ce qui concernait son auguste personne.

Le cardinal-ministre comprenait l'autorité absolue comme le salut des États; malheureusement les tendances du cardinal étaient plutôt politiques et habiles que véritablement chrétiennes. Ce grand esprit avait pour bornes une certaine étroitesse de cœur qui le rendait sensible à l'offense personnelle et implacable dans ses vengeances. Ce qu'il pardonnait le moins au talent, c'était l'indépendance; il voulait avoir des gens d'esprit pour auxiliaires plutôt que pour flatteurs, et il avait une certaine joie de détruire tout ce qui voulait briller sans lui. Sa tête aspirait à tout dominer; le père *Joseph* était son bras droit et *Laubardemont* son bras gauche.

Il y avait alors en province, à Loudun, un ecclésiastique d'un génie remarquable et d'un grand caractère; il avait de la science et du talent, mais peu de circonspection. Fait pour plaire aux multitudes et pour attirer

la sympathie des. grands, il pouvait dans l'occasion devenir un dangereux sectaire. Le protestantisme, alors, remuait en France, et le curé de St-Pierre-de-Loudun, trop disposé aux idées nouvelles par son peu d'attrait pour le célibat ecclésiastique, pouvait devenir à la tête de ce parti un prédicant plus brillant que Calvin et aussi audacieux que Luther: il se nommait Urbain Grandier. Il avait eu un procès dans lequel l'abbé Mignon, confesseur des Ursulines de Loudun, s'était trouvé impliqué, ainsi que Barrot, président de l'élection, et Trinquant, procureur du roi, lesquels devinrent ses ennemis irréconciliables; de plus, il avait été question de lui, dans le public du moins, pour la direction des Ursulines, peut-être même ces dames l'avaient-elles demandé. Mais il est démontré qu'il n'eut jamais la moindre relation dans cette maison et qu'il n'était connu d'aucune des religieuses.

Mais l'abbé Mignon, après avoir employé des procédés magnétiques pour obséder les Ursulines de Loudun, accusa Urbain Grandier d'avoir causé la possession des Ursulines par des charmes et des procédés magiques. L'évêque de Poitiers condamna le curé de St-Pierre-de-Loudun, qui vint facilement à bout de ses accusateurs et se fit absoudre par le parlement de Bordeaux.

Les démêlés qu'avait eus Urbain Grandier avec son évêque avaient signalé son habileté et son caractère inflexible; habileté malheureuse et maladroite, d'ailleurs, puisqu'il en avait appelé de ses puissants ennemis aux rois et non pas au cardinal de Richelieu. Le roi lui avait donné raison; le cardinal devait lui donner tort, en se

servant de la haine qui animait l'abbé Mignon contre Urbain Grandier, son rival et ennemi.

Les religieuses Ursulines de Loudun avaient alors pour supérieure, sous le nom de la mère Jeanne-des-Anges, une certaine *Jeanne de Belfiel,* petite-fille du baron de Cose. Cette religieuse n'était rien moins que fervente, et son couvent ne passait pas pour un des plus réguliers du pays : il s'y passait des scènes nocturnes qu'on attribuait à des esprits.

Urbain Grandier avait quelques intrigues et ne les cachait pas assez ; c'était d'ailleurs un personnage trop en vue pour que l'oisiveté d'une petite ville ne fît pas grand bruit de ses faiblesses. Les pensionnaires des Ursulines en entendaient parler avec mystère chez leurs parents ; les religieuses en parlaient entre elles pour déplorer le scandale et restaient toutes occupées du personnage scandaleux. Elles en rêvèrent sous l'influence magnétique de leur confesseur, et elles virent Urbain Grandier leur apparaître dans les dortoirs avec des attitudes bien conformes à ce qu'on disait de ses mœurs ; elles poussèrent des cris, se crurent obsédées ; et voilà le diable, dans la maison, introduit sous l'influence de la chaîne magnétique dont le cardinal de Richelieu et l'abbé Mignon étaient la tête.

Les mortels ennemis d'Urbain Grandier virent tout le parti qu'ils pouvaient tirer de cet état de choses dans l'intérêt de leur rancune et dans l'intérêt du couvent. L'abbé Mignon fit des exorcismes en secret, d'abord, puis en public, assisté de plusieurs autres exorcistes, tous dévoués au cardinal de Richelieu. Les amis de Grandier

sentaient qu'il se tramait quelque chose et pressaient le curé de Saint-Pierre de permuter ses bénéfices et de quitter Loudun : tout s'apaiserait dès qu'on le verrait parti. Mais Grandier était un vaillant homme : il ne savait pas ce que c'était que de céder à la calomnie; il resta, et fut arrêté un matin comme il entrait dans son église revêtu de ses habits sacerdotaux.

A peine arrêté, Grandier fut traité en criminel d'État : ses papiers furent saisis, les scellés apposés à ses meubles, et lui-même conduit sous bonne garde à la forteresse d'Angers. Pendant ce temps, on lui préparait à Loudun un cachot qui semblait plus fait pour une bête féroce que pour un homme. Richelieu, instruit de l'état des choses, avait dépêché Laubardemont pour en finir avec Grandier et avait fait défendre au Parlement de connaître de cette affaire.

Si la conduite du curé de Saint-Pierre avait été celle d'un mondain, la tenue de Grandier, prisonnier et accusé de magie, fut celle d'un héros et d'un martyr. L'adversité révèle ainsi les grandes âmes.

Il écrivait à sa mère :

«.... Je supporte mon affliction avec patience, et plains plus la vôtre que la mienne. Je suis fort incommodé, n'ayant point de lit; tâchez de me faire apporter le mien, car, si le corps ne repose, l'esprit succombe. Enfin, envoyez-moi un bréviaire, une bible et un Saint Thomas pour ma consolation ; au reste, ne vous affligez pas : j'espère que Dieu mettra mon innocence au jour.... »

Dieu, en effet, prend tôt ou tard le parti de l'inno-

cence opprimée ; mais il ne la délivre pas toujours de ses ennemis sur la terre, ou ne la délivre que par la mort. Grandier devait bientôt l'éprouver.

Les phénomènes magnétiques étaient alors mal connus et le somnambulisme entièrement ignoré ; les contorsions des religieuses, leurs mouvements en dehors des habitudes et des forces humaines, les preuves qu'elles donnaient d'une seconde vue effrayante, tout cela était de nature à convaincre les moins crédules. Un athée célèbre de ce temps-là, le sieur de Kériolet, conseiller au parlement de Bretagne, vint voir les exorcismes pour s'en moquer. Les religieuses, qui ne l'avaient jamais vu, l'apostrophèrent par son nom et révélèrent tout haut des péchés que le conseiller croyait bien n'avoir fait connaître à personne. Sa conscience fut bouleversée ; il passa d'une extrême à l'autre, comme font tous les naturels emportés : il pleura, se confessa, et se voua pour le reste de ses jours à l'ascétisme le plus rigoureux.

Urbain Grandier avait affaire à des ennemis irréconciliables ; aussi donnèrent-ils à cet incroyable procès la plus grande publicité. Jamais pareil scandale n'avait affligé l'Église : des religieuses hurlant, se tordant, se livrant aux gestes les plus obscènes, blasphémant, cherchant à se jeter sur Grandier, comme les bacchantes sur Orphée ; puis les choses les plus sacrées de la religion mêlées à ce hideux spectacle, traînées dans cette fange. Grandier, seul, calme, haussant les épaules, et se défendant avec dignité et douceur ; des juges pâles, éperdus, suant à grosses gouttes ; Laubardemont en robe rouge,

planant sur ce conflit comme le vautour qui attend un cadavre : tel fut le procès d'Urbain Grandier.

Nous n'affligerons pas nos lecteurs du détail de ses tortures : il demeura ferme, résigné sans colère et n'avoua rien ; il n'affecta pas même de mépriser ses juges ; il pria avec douceur les exorcistes de l'épargner : « Et vous, mes pères, leur disait-il, modérez la rigueur de mes tourments et ne réduisez pas mon âme au désespoir. ». On sent à travers ce sanglot de la nature qui se plaint toute la mansétude du chrétien qui pardonne. Les exorcistes, pour cacher leur attendrissement, lui répondaient par des invectives, et les exécuteurs pleuraient.

Trois des religieuses, dans un de leurs moments lucides, vinrent se prosterner devant le tribunal en criant que Grandier était innocent. On crut que le démon parlait par leur bouche, et cet aveu ne fit que hâter le supplice.

Urbain Grandier fut brûlé vif le 18 août 1634. Il fut patient et résigné jusqu'à la fin : lorsqu'on le descendit de la charrette, comme il avait les jambes brisées, il tomba rudement le visage contre terre sans pousser un seul gémissement. Un cordelier, nommé le Père Grillau, fendit alors la foule et vint relever le patient, qu'il embrassa en pleurant : « Je vous apporte la bénédiction de votre mère; elle et moi nous prions Dieu pour vous. — Merci, mon père, répondit Grandier; vous seul, ici, avez pitié de moi ; consolez ma pauvre mère et servez-lui de fils. » Le lieutenant du prévot, tout attendri, lui dit alors : « Monsieur, pardon-

nez-moi la part que je suis obligé de prendre à votre supplice. » — Vous ne m'avez pas offensé, répondit Grandier ; vous êtes obligé de remplir les devoirs de votre charge. On lui avait promis de l'étrangler avant de le brûler; mais, quand le bourreau voulut tirer la corde, elle se trouva nouée, et le malheureux curé de Saint-Pierre tomba tout vivant dans le feu.

Les principaux exorcistes, le Père *Tranquille* et le Père *Lactance*, moururent bientôt après dans les transports d'une frénésie furieuse; le Père *Surin*, qui les remplaça, devint fou; *Manoury*, le chirurgien qui avait aidé à torturer Grandier, mourut poursuivi par le *fantôme* de la victime. Laubardemont perdit son fils d'une manière tragique ; il tomba lui-même dans la disgrâce de son maître. Les religieuses restèrent idiotes, tant il est vrai qu'il s'agissait d'une maladie terrible. La Providence punit les hommes par leurs propres fautes ; elle les instruit par les tristes conséquences de leurs erreurs

Malheur donc à ceux qui veulent employer les forces naturelles au service de l'injustice, car la nature est juste et ses réactions sont terribles.

Nîmes, Rouen et Louviers, eurent aussi leurs obsédés. A Louviers, l'affaire tourna encore au tragique, car deux accusés furent condamnés : l'un était mort, on l'exhuma; l'autre était vivant, il fut brûlé sur la place publique, à côté du cadavre de son prétendu complice. Le supplice de Mézence, cette fiction d'un poëte païen, trouva des chrétiens pour la réaliser. Un peuple chrétien assista froidement à cette exécution sacrilége, et les pasteurs ne comprirent pas qu'en profanant

ainsi le sacerdoce et la mort ils donnaient à l'impiété un épouvantable signal.

S'emparer des forces fatales et les diriger pour en faire le levier de l'intelligence, tel est le grand secret de la puissance occulte de l'homme. Faire appel aux passions les plus aveugles et les plus illimitées dans leur essor, les soumettre à une obéissance d'esclave, c'est créer la toute-puissance. Aussi, mettre l'esprit sous l'empire du rêve, exalter jusqu'à l'infini la cupidité et la peur par des promesses et des menaces qu'on croira surnaturelles parce qu'elles seront contre nature; se faire une armée de la multitude immense des têtes faibles et des cœurs lâches qui deviendront généreux par intérêt, et avec cette armée faire la conquête du monde! voilà le grand rêve et tout le secret politique de l'esprit de perversité. Au contraire, éclairer les ignorants, affranchir les volontés, dégager les hommes de la crainte et les diriger par l'amour, rendre accessible à tous la vérité et la justice, n'imposer à la foi que les hypothèses nécessaires à la raison, et amener ainsi tous les hommes à un dogme unique, simple, consolant et civilisateur : voilà la réalité divine, et c'est ce que l'Évangile a donné au monde. L'Évangile est l'esprit de Jésus, et cet esprit est divin; et, quand l'esprit de Jésus-Christ sera compris, cet esprit que l'Église appelle et qu'elle adore sous le nom d'esprit de science, d'esprit d'intelligence, d'esprit de force, d'esprit d'initiative ou de conseil, et par conséquent d'esprit de liberté; quand cet esprit, disons-nous, sera compris, on ne demandera plus des oracles au sommeil, à la cata-

lepsie, au somnambulisme ou aux tables tournantes. La vraie science a pour base la connaissance de l'esprit de Jésus-Christ, qui est la plus haute expression des aspirations intelligentes et aimantes de l'humanité.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

La vie, résultant du mouvement, ne peut se conserver que par la succession et le perfectionnement des formes. La science du mouvement perpétuel est la science de la vie; cette science a pour objet la juste pondération des influences équilibrées. Tout renouvellement s'opère par la destruction; ainsi toute génération est une mort, et toute mort une génération.

Le principe universel de la vie est un mouvement substantiel ou une substance éternellement et essentiellement mue et motrice, invisible et impalpable, à l'état volatil, et qui se manifeste matériellement en se fixant par les phénomènes de la polarisation. Cette substance est indéfectible, incorruptible et par conséquent immortelle. Mais ses manifestations par la forme sont éternellement changées par la perpétuité du mouvement: ainsi, tout meurt parce que tout vit, et, si l'on pouvait éterniser une forme, on arrêterait le mouvement et l'on aurait créé la seule véritable mort. Emprisonner

à jamais une âme dans un corps humain momifié, telle serait la solution horrible du paradoxe spirite, de l'immortalité prétendue dans le même corps et sur la même terre.

Tout se régénère par le dissolvant universel, et qui est la substance première. Ce dissolvant concentre sa force dans la quintessence, c'est-à-dire au centre équilibrant d'une double polarité.

Les quatre éléments des anciens sont les quatre forces polaires de l'aimant universel représenté par une croix. Cette croix, qui tourne indéfiniment autour de son centre, en posant ainsi l'énigme de la quadrature du cercle. Le Verbe Créateur se fait entendre du milieu de la croix et il crie : « Tout est consommé. » C'est dans la juste proportion des quatre formes élémentaires qu'il faut chercher la médecine universelle des corps, comme la médecine de l'âme nous est présentée par la religion en Celui qui souffre éternellement sur la croix pour le salut du monde.

La vibration de la quintessence autour des réservoirs communs se manifeste par la lumière, et la lumière révèle sa polarisation par les couleurs. Le blanc est la couleur de la quintessence. Vers son pôle négatif, cette couleur se condense en bleu et se fixe en noir ; mais, vers son pôle positif, elle se condense en jaune et se fixe en rouge. La vie rayonnante va donc toujours du noir au rouge en passant par le blanc, et la vie absorbée redescend du rouge au noir en traversant le même milieu.

Les quatre nuances intermédiaires ou mixtes pro-

duisent avec les trois couleurs de la syllepse, de l'analyse et de la synthèse lumineuse, ce qu'on appelle les sept couleurs du prisme ou du spectre solaire. Ces sept couleurs forment sept atmosphères ou sept zones lumineuses autour de chaque soleil, et la planète dominante dans chaque zone se trouve aimantée d'une manière analogue à la couleur de son atmosphère.

Les métaux dans les entrailles de la terre se forment comme les planètes dans le ciel, par les spécialités d'une lumière latente qui se décompose en traversant divers milieux. S'emparer du sujet dans lequel la lumière métallique est latente, avant qu'elle soit spécialisée, et la pousser à l'extrême pôle positif, c'est-à-dire au rouge vif, par un feu emprunté à la lumière même, tel est le secret du grand œuvre. On comprend que cette lumière positive à son extrême degré de condensation est la vie même devenue fixe, et peut servir de dissolvant universel et de médecine à tous les règnes de la nature.

Mais pour arracher à la marcassite, au stibium, à l'arsenic des philosophes son sperme métallique vivant et androgyne, il faut un premier dissolvant, qui est un menstrue minéral salin; il faut de plus le concours du magnétisme et de l'électricité. Le reste se fait de soi-même, dans un seul vase, dans un seul athanor, et par le feu gradué d'une seule lampe: c'est, comme disent les initiés, un travail de femme et d'enfant.

Ce que les chimites et les physiciens modernes appellent chaleur, lumière, electricité, magnétisme, n'était

pour les anciens que les manifestations phénoménales élémentaires de la substance appelée *aour*, *od* et *ob* par les Hébreux : *od* est le nom de l'actif, *ob* le nom du passif, et *aour* est le nom du mixte androgyne et équilibré.

Lorsque le Sauveur du monde eut triomphé, dans sa tentation du désert, des trois convoitises qui asservissent l'âme humaine : la convoitise des appétits, la convoitise des ambitions et celle des cupidités, il est écrit que les anges s'approchèrent de lui et le servirent ; car les esprits sont au service de l'esprit souverain, et l'esprit souverain est celui qui enchaîne les turbulences déréglées et les entraînements injustes de la chair. Remarquons bien, toutefois, qu'il est contre l'ordre de la Providence d'intervertir la série naturelle des communications entre les êtres. Nous ne voyons pas que le Sauveur et les apôtres aient évoqué les âmes des morts.

L'immortalité de l'âme, étant un des dogmes les plus consolants de la religion, doit être réservée aux aspirations de la foi, et ne sera par conséquent jamais prouvée par des faits accessibles à la critique de la science. Aussi l'ébranlement de la raison est-il et sera-t-il toujours le châtiment de ceux qui auront la témérité de regarder dans l'autre vie avec les yeux de celle-ci ; aussi les traditions de la nécromancie font-elles toujours apparaître les morts avec des visages tristes et colères ; ils se plaignent d'avoir été troublés dans leur repos et ne profèrent que des reproches et des menaces.

Nous sommes parfaitement sûrs qu'après avoir chargé un guéridon de notre *influx* magnétique, nous avons créé une intelligence analogue à la nôtre, qui jouit comme nous de son libre arbitre et peut converser avec nous, discuter avec nous avec un degré de lucidité supérieure, attendu que la résultante est plus forte que l'individu, ou le tout plus grand que la partie. La meilleure condition est de n'avoir pour colloborateurs que des enfants presque sans influence mentale; c'est à peu près comme si on était seul en présence de sa conscience et en conversation intime avec soi-même, sauf que le raisonneur éphémère formule ce qui n'était qu'à l'état de chaos ou de nébuleux dans notre conscience. Il n'est pas une réponse des oracles anciens qui ne trouve son explication naturelle d'après la théorie dont nous avons parlé.

L'étude approfondie des mystères de la nature peut éloigner de Dieu l'observateur inattentif, chez qui la fatigue de l'esprit paralyse les élans du cœur; c'est en cela même que les sciences occultes peuvent être dangereuses et fatales à certaines âmes. L'exactitude mathématique, la rigueur absolue des lois de la nature, l'ensemble et la simplicité de ces lois, donnent à plusieurs l'idée d'un mécanisme nécessaire, éternel, inexorable; et la Providence disparaît pour eux derrière les rouages de fer d'une horloge au mouvement perpétuel. Mais, pour l'initié qui sent cette force au fond même de sa conscience, il ne voit dans les lois de l'univers que les instruments de la justice éternelle et de la suprême royauté.

Rien dans la vie n'arrive par hasard: le hasard, c'est l'imprévu; mais l'imprévu de l'ignorant aurait été prévu par le sage. Tout événement, comme toute forme, résulte d'un conflit ou d'un équilibre de forces, et ces forces peuvent être représentées par des nombres. L'avenir peut donc être d'avance déterminé par le calcul. Toute action violente est balancée par une réaction égale: le rire pronostique les larmes, et c'est pour cela que le le Sauveur disait : Heureux ceux qui pleurent ! C'est pour cela aussi qu'il disait : Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. Aujourd'hui Nabuchodonosor se fait dieu; demain il sera changé en brute. Aujourd'hui Alexandre fait son entrée dans Babylone et se fait offrir de l'encens sur tous les autels; demain il mourra brutalement ivre. L'avenir est dans le passé, le passé est dans l'avenir. Quand le génie prévoit il se souvient.

Les effets s'enchainent si nécessairement et si exactement aux causes, et deviennent ensuite eux-mêmes des causes d'effets nouveaux et conformes aux premiers dans leur manière de se produire, qu'un seul fait peut révéler au voyant toute une généalogie de mystères. Le siècle d'argent où nous vivons est le précurseur des plus abondantes charités et des bonnes œuvres les plus grandes qu'on ait encore vues dans le monde. Mais il faut savoir que la volonté de l'homme modifie les causes fatales.

L'homme peut d'un souffle faire évanouir toute la félicité d'un de ses semblables. Les hommes sont aimantés comme les mondes; ils rayonnent leur lumière spé-

ciale comme les soleils. Les uns sont plus absorbants, les autres irradient plus volontiers. Personne n'est isolé dans le monde; tout le monde est une fatalité ou une providence.

Auguste et Cinna se rencontrent: tous deux sont orgueilleux et implacables, voilà la fatalité. Cinna veut fatalement et librement tuer Auguste. Auguste est entraîné fatalement à le punir; il veut lui pardonner librement et il lui pardonne. Ici la fatalité se change en providence, et le siècle d'Auguste, inauguré par cette bonté sublime, devient digne de voir naître celui qui dira: Pardonnez à vos ennemis! Auguste, en faisant grâce à Cinna, a expié toutes les vengeances d'Octave.

Tant que l'homme est asservi aux exigences de la fatalité, c'est un profane, c'est-à-dire un homme qu'il faut repousser loin du sanctuaire de la science; la science, en effet, serait entre ses mains un instrument terrible de destruction. L'homme libre, au contraire, c'est-à-dire celui qui domine par l'intelligence les instincts aveugles de la vie, celui-là est essentiellement conservateur et réparateur, car la nature est le domaine de sa puissance, le temple de son immortalité. Quand le profane voudrait bien faire, il ferait mal. L'initié libre ne peut pas vouloir mal faire; s'il frappe, c'est pour châtier et pour guérir. Le souffle du profane est mortel, celui de l'initié est vivifiant. Le profane souffre pour faire souffrir les autres; l'initié souffre pour que les autres ne souffrent pas. Le profane trempe ses flèches dans son propre sang et les empoisonne; l'initié

libre, avec une goutte de son sang, guérit les plus cruelles blessures.

L'homme qui dispose des forces occultes de la nature sans s'exposer à être écrasé par elles, celui-là est un vrai sage. On le reconnaît à ses œuvres et à sa fin, qui est toujours un grand sacrifice.

Orphée a donné la poésie à la Grèce, et avec cette poésie la beauté de toutes les grandeurs, et il a péri dans une orgie à laquelle il refusait de se mêler. Julien, malgré toutes ses vertus, se laissa dominer par la contagion du vertige et l'épidémie de la déraison. Il est mort victime et non martyr. Sa mort a été une destruction et une défaite, il ne comprenait pas son époque. Il connaissait les dogmes de la vraie science, mais il en appliquait mal le rituel.

Appollonius de Thyane et Synésius n'ont été autre chose que de merveilleux philosophes: ils ont cultivé la vraie science, mais ils n'ont rien fait pour la postérité.

Les mages de l'évangile régnaient alors dans les trois parties du monde connu, et les oracles se taisaient en écoutant les vagissements du petit enfant de Bethléem. Le roi des rois, le mage des mages, était venu dans le monde, et les cultes, les lois, les empires, tout était changé.

Jésus, l'homme de lumière et de bonté, a été pressenti et salué d'avance par les initiateurs de tous les cultes. L'Égypte, sous le nom d'Horus, l'adorait dormant encore sur le sein d'Isis; l'Inde le nommait Chrisma et le suspendait aux mamelles de Devaki; les Druides élevaient une statue à la vierge qui devait enfanter;

Moïse et les prophètes préludaient, par de magnifiques dithyrambes, à l'épopée des évangiles; Mahomet le reconnaît et ne proteste que contre l'adoration de sa chair. L'humanité est donc chrétienne depuis le commencement du monde. Accoutrée à l'Indienne, à l'Égyptienne, à la Juive ou à la Turque, l'humanité est partout la même et le dogme est universel.

Lorsque l'esprit d'intelligence se sera répandu sur la terre, il viendra un temps où l'esprit de l'Évangile sera la lumière des nations. On comprendra que le principe de la puissance est la souveraine raison; comme il est dit au commencement, si longtemps mal compris, de l'évangile selon Saint Jean. Alors le Christ renaîtra tous les jours, non plus symboliquement sur les autels, mais réellement et corporellement sur toute la surface de la terre. N'a-t-il pas dit que le moindre d'entre nous, c'est lui? Ainsi, alors, la naissance de tout enfant sera un Noël, et tous les hommes respecteront le Sauveur les uns dans les autres.

Le Christ ne sera plus seulement pauvre, affamé, proscrit, sans épouse et sans enfants, poursuivi et crucifié: il sera riche comme Job après son épreuve, il sera dans l'abondance de toutes choses, il sera époux, il sera père, il règnera et pardonnera souverainement à ceux qui l'auront persécuté. Car un jour, toutes les nations ne seront qu'une nation, tous les trônes seront soumis à un seul trône, et sur ce trône s'asseoira un juste qui aura l'esprit de Jésus-Christ et qui sera ainsi Jésus-Christ lui même, comme nous pouvons tous être lui lorsqu'il est en nous.

Ce roi réconciliera l'Orient avec l'Occident et le Nord avec le Midi; il donnera aux peuples la vraie liberté, parce qu'il rendra inébranlables les bases de la justice. En réprimant la licence, il supprimera la misère. Tous auront le droit et les moyens de bien faire; nul n'aura droit de s'abrutir et d'être vicieux. La pénalité sera remplacée par l'hygiène morale: les coupables seront regardés comme des malades et soumis au traitement des aliénés. La grande expiation de la Croix suffit à toutes les offenses humaines et supprimera un jour l'échafaud, devenu exécrable du moment qu'il est inutile.

On n'accordera plus d'existence réelle à l'erreur, car le seul vrai existe et le mensonge est fugitif comme le rêve. Il n'y aura donc plus qu'une religion dans le monde, et le Pontife universel déclarera, du haut de la suprême autorité, que les juifs, les mahométans, les bouddhistes, etc., sont des chrétiens mal instruits, dont il est le chef et le père. Il les bénira et les convoquera au grand concile des nations; il ouvrira pour eux le trésor inépuisable des indulgences et des prières, et donnera réellement et en vérité sa bénédiction à la ville et au monde.

Ce sera alors le retour de l'enfant prodigue; il n'a plus rien, mais son frère lui prêtera, et il travaillera pour reconquérir sa richesse. Ce sera l'heure où les vierges folles, ayant enfin de l'huile dans leurs lampes, reviendront frapper à la porte, et, si l'époux refuse de leur ouvrir, les vierges sages leur tendront la main et les feront entrer par la fenêtre; car le dernier mot

du christianisme, c'est solidarité, réversibilité et charité universelle.

Alors la vraie science ne sera occulte que pour les ignorants volontaires, mais elle sera pour tous une science incontestable; alors la révélation universelle ressoudera les uns aux autres tous les anneaux de sa châîne d'or. L'épopée humaine sera terminée, et les efforts mêmes des Titans n'auront servi qu'à rehausser l'autel du vrai Dieu. Alors toutes les formes qu'a successivement revêtues la pensée divine renaîtront immortelles et parfaites; tous les traits qu'avait esquissés l'art successif des nations se réuniront et formeront l'image complète de Dieu.

Le dogme, épuré et sorti du chaos, produira naturellement la morale infaillible, et l'ordre social se constituera sur cette base. Les systèmes qui se heurtent maintenant sont les rêves du crépuscule. Laissons-les passer. Le soleil luit et la terre poursuit sa marche; insensé serait celui qui douterait du jour! Il en est qui disent: Le catholicisme n'est plus qu'un tronc aride, portons-y la hache. Insensés! Ne voyez-vous pas que sous l'écorce desséchée se renouvelle sans cesse l'arbre vivant. La vérité n'a ni passé, ni avenir: elle est éternelle. Ce qui finit, ce n'est pas elle, ce sont nos rêves.

Le marteau et la hache qui détruisent aux yeux des hommes ne sont, dans la main de Dieu, que la serpe de l'émondeur, et les branches mortes, c'est-à-dire les superstitions et les hérésies en religion et en science, peuvent seules êtres coupées sur l'arbre des croyances et des convictions éternelles.

Il ne faut pas, en exagérant l'espérance du vulgaire, ôter à la loi sa sanction; car les apocryphes, c'est le côté révolutionnaire de l'esprit de Jésus; son côté hiérarchique, édifiant et constituant, appartient de droit à l'Église enseignante, dont il ne nous appartient pas d'usurper les fonctions. Ainsi soit-il!!!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

ꝛY

ɱn

PB-42068-SB
5-18
CC
BT

ꞄY

›n

PB-42068-SB
5-18
CC
BT

BR
1452
R6

BR 1452 .R6
La photographie mentale des es
Stanford University Libraries
3 6105 041 240 263

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

